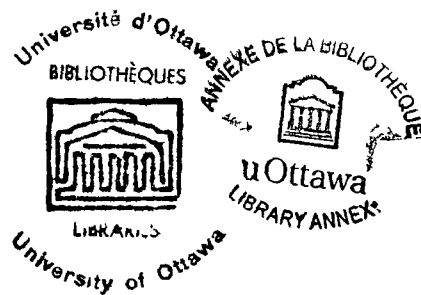


001787

LE HEROS ET LA NOTION D'HEROISME DANS QUELQUES
ROMANS REGIONALISTES CANADIENS DU VINGTIEME SIECLE

par Gérard Comeau

Thèse présentée à l'Ecole des études
supérieures de l'Université d'Ottawa
en vue de l'obtention de la Maîtrise
ès Arts



Ottawa, Canada, 1972

UMI Number: EC55806

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI[®]

UMI Microform EC55806
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

RECONNAISSANCE

Nous voulons remercier Monsieur Jean-Louis Major, professeur au Département des Lettres françaises de l'Université d'Ottawa, de nous avoir guidé dans la rédaction de cette thèse.

Nous sommes également reconnaissant à Madame Louise Trudel de sa patiente collaboration.

CURRICULUM VITAE ET STUDIORUM

Gérard Comeau est né à Verner, Ontario, en 1943.
Il obtint son baccalauréat ès arts de l'Université d'Ottawa
en 1965.

TABLE DES MATIERES

Chapitres	pages
INTRODUCTION	v
I.- MARIA CHAPDELAINE.	1
1. La collectivité	
Lorenzo Surprenant et Eutrope Gagnon	
Samuel Chapdelaine	
Laura Chapdelaine	
François Paradis	
Le milieu	
2. Le personnage problématique	
II.- MENAUD, MAITRE-DRAVEUR	39
1. La collectivité	
L'étranger	
Le Délié	
Joson	
Marie	
Alexis	
Les groupes	
2. Le personnage problématique	
III.- LE SURVENANT	79
1. La collectivité	
Amable et Alphonsine Beauchemin	
Angéline Desmarais	
Didace Beauchemin	
Le groupe	
2. Le personnage problématique	
IV.- MARIE-DIDACE	109
1. La collectivité	
Amable et Alphonsine Beauchemin	
Angéline Desmarais	
Didace Beauchemin	
Le groupe	
2. Le personnage problématique	
CONCLUSION	141
BIBLIOGRAPHIE	152
SOMMAIRE DE LA THESE	164

INTRODUCTION

Les oeuvres que nous nous proposons d'étudier¹ font partie d'un genre romanesque dont les origines se situent au milieu du dix-neuvième siècle. C'est en 1846 que paraissent, dans l'Album littéraire et musical de la Revue canadienne, les deux premiers textes à caractère régionaliste: La terre paternelle de Patrice Lacombe et Charles Guérin de P.-J.-O. Chauveau². Les débuts de la littérature régionaliste coïncident ainsi avec le mouvement littéraire de Québec et avec l'éclosion d'un nouveau courant de pensée, le nationalisme, auquel elle s'identifiera progressivement; avant la fin du siècle, elle en sera devenue le véhicule³.

Or la fusion du roman régionaliste et de la pensée patriotique résulte d'un glissement de sens à peine perceptible. Les fondateurs du mouvement de Québec ont voulu, pour

1 Nous analyserons quatre romans: Maria Chapdelaine, de Louis Hémon; Menaud, maître-draveur, de Félix-Antoine Savard; Le Survenant et Marie-Didace, de Germaine Guèvremont.

2 Voir P. Wyczynski, Panorama du roman canadien-français, dans Archives des Lettres canadiennes, Montréal, Fides, t. 3, 1964, p. 11-35.

3 J.-S. Tassie, La société à travers le roman canadien-français, dans Archives des Lettres canadiennes, Montréal, Fides, t. 3, 1964, p. 155.

leur part, établir un "art national"⁴, c'est-à-dire traiter les thèmes reliés au pays et à la vie de ses habitants. A la même époque, les nationalistes prônent une attitude militante si homologue de la leur que l'identification de l'un à l'autre a pu s'effectuer sans aucun heurt. Afin de contrer le phénomène fort inquiétant de l'exode rural, qui met en cause les valeurs traditionnelles de la vie communautaire, l'élite religieuse, politique et intellectuelle commence à idéaliser le paysan et à prêcher d'une façon concertée et systématique le "retour à la terre":

L'agriculturisme est avant tout une façon générale de penser, une philosophie de la vie qui idéalise le passé, condamne le présent et se méfie de l'ordre social moderne. [...] L'âge d'or de l'humanité aurait été celui où l'immense majorité de la population s'occupait à la culture du sol⁵.

La classe dirigeante s'attribue par ailleurs le rôle messianique de ramener le peuple canadien-français à la

4 C. Roy, Le nationalisme dans la littérature et dans l'art, dans Le Parler français, vol. 15, no 10, juin-août 1917, p. 452. C'est nous qui soulignons. A l'influence de F.-X. Garneau s'ajoute l'opposition de la critique aux écoles romantique, réaliste et naturaliste. Voir N. Legendre, Réalistes et Décadents, dans Mémoires de la Société royale du Canada, vol. 8, sect. 1, 1890, p. 3-12.

5 M. Brunet, Trois dominantes de la pensée canadienne-française, dans Écrits du Canada français, t. 3, 1957, p. 43-44. En 1940, C.-H. Grignon écrivait: "Gardez vos terres. [...] C'est votre salut et celui du peuple canadien-français tout entier" (Valdombre, Laisserons-nous mourir la paysannerie?, dans Pamphlets de Valdombre, vol. 4, no 3, août 1940, p. 99-101).

vocation tant spirituelle que terrestre qui, croit-on, lui est dévolue; elle propage peu à peu "le concept d'un peuple soumis et équilibré, chrétien et cultivateur, formant l'îlot des élus de Dieu dans l'océan des philistins"⁶. L'élite a recours à la religion pour préserver un ordre social fondé sur le mythe de la glèbe sacrée et salvatrice:

Mais il a été donné à celle-ci [la famille], repliée sur elle-même dans l'asile quasi-sacré de la terre paternelle, le palliatif le plus efficace pour l'empêcher de sombrer dans le fatalisme de la tragédie grecque: la religion catholique.

.....
 [...] La volonté de rester catholique fait partie de cette plus grande volonté de rester français. Impossible dans l'esprit canadien de concilier cela sans ceci. Le thème de la religion renforce le sur-thème du patriotisme⁷.

Le nationalisme du dix-neuvième siècle consiste donc en un sentiment de fidélité à l'égard de trois éléments complémentaires: la terre, la famille et la religion. Le mot d'ordre de l'élite, la Fidélité, répond à l'exode, incarne l'instinct collectif de conservation et, enfin, alimente sa hantise de

6 J.-S. Tassie, op. cit., loc. cit. "Les Anglo-Saxons manieraient la matière qui menaçait de les engloutir pendant que les Canadiens français porteraient précieusement la flamme qui devait régénérer la matière et les Anglo-Saxons!" (M. Brunet, op. cit., p. 108).

7 A. Lauzière, Primevères du roman canadien-français, dans Culture, vol. 8, no 3, sept. 1957, p. 237-239.

la société moderne, urbaine et industrielle, que le conquérant veut instaurer⁸.

Le passage de l'art national à l'art nationaliste prend fin au moment où le roman régionaliste s'intègre pleinement à cette "mystique de la Race". Il se présentera désormais comme un véritable roman à thèse: mis au service de l'idéologie patriotique, il se transforme en une arme de combat, un instrument de polémique et de propagande:

Le roman devint dès lors un médium de propagande dont le message impérieux se réduisait à quelques mots: pour vivre heureux, c'est-à-dire en accord avec sa foi et sa langue, il suffisait de rester chez soi et de continuer l'oeuvre accomplie par les ancêtres⁹.

Par voie de conséquence, sa thématique se confond avec celle du nationalisme. Puisque l'agriculture est considérée comme le seul moyen valable de pourvoir à la survivance de la race, le roman de la Fidélité traite incessamment le même sujet, à savoir l'adhésion indéfectible du paysan à la glèbe, à la famille et au catholicisme:

⁸ Dans son étude, l'historien Michel Brunet fait une analyse et une critique sévère du nationalisme. Il montre que la thèse du bonheur idyllique du paysan fidèle à son passé et à sa foi était simpliste: "Si c'est vrai, écrit-il, pourquoi les gens quittaient-ils la campagne?" (M. Brunet, op. cit., p. 52). Il affirme qu'il s'est agi d'un mouvement réactionnaire dépassé par la réalité sociale dont on voulait faire état; la thèse est devenue rapidement inopérante car elle accusait déjà un retard considérable sur les événements réels.

⁹ A. Vanasse, La notion de l'étranger dans la littérature canadienne, dans l'Action nationale, vol. 53, no 3, nov. 1965, p. 350-351.

L'idée générale qui se dégage du roman de la fidélité, c'est que le Canadien français ne peut réaliser son salut loin de la terre nourricière, hors de la famille et de la foi catholique, au delà des traditions de loyauté, en deça de l'activité théorique et pratique¹⁰.

Les oeuvres nous montrent soit l'existence édénique du cultivateur, soit les malheurs et les déboires de celui qui renie à la fois la glèbe, ses ancêtres et sa foi en allant s'établir dans les centres urbains ou aux Etats-Unis. En somme, le sur-thème de la Fidélité prédomine dans chacun de ces romans et nous en livre la signification profonde.

Sur le plan de la technique romanesque, le romancier de la Fidélité confond l'écriture et l'idéologie. Conservateur et traditionaliste, il envisage l'acte d'écrire comme une mission sacrée. Puisqu'il vit et écrit à l'intérieur d'une société close, il ne peut se soustraire au devoir impérieux de promouvoir les revendications de son milieu. Il est contraint de se définir aussi comme un individu privilégié en qui se résument et se reflètent les aspirations du peuple tout entier. Et si sa fonction première est de proposer à son lecteur le modèle idéal du paysan fidèle et heureux, il doit adopter en même temps une technique conforme aux exigences de la thèse; son engagement l'oblige de reproduire la réalité:

¹⁰ H. Tuchmafer, Evolution de la technique du roman canadien-français, thèse de doctorat, Université Laval, 1958, p. 68.

Le sens très particulier de la réalité nationale a mené sans détours les romanciers aux sources où ils devaient puiser, leur suggérant du même coup la façon de concevoir une intrigue et d'animer un personnage. Une certaine forme d'écriture s'est ainsi offerte naturellement [...].

.....
 Le terme de fidélité définit tout aussi bien la situation du romancier vis-à-vis de son récit que le rôle du livre lui-même [...]¹¹.

Ce paradoxe intrinsèque (comment peut-on peindre fidèlement la réalité si cette dernière est essentiellement abstraite et idéale?) nous indique donc les limites mêmes du genre: les écrivains de la Fidélité idéalisent l'agriculture, mais aucun ne décrit vraiment la vie paysanne.

Les quatre textes que nous avons choisis se situent au terme de l'évolution du roman régionaliste. Ils en représentent l'aboutissement ultime et s'insèrent ainsi dans une tradition romanesque avec laquelle se confondent leur thématique générale et le cadre physique où évoluent leurs personnages. Par contre, cette filiation littéraire est exclusivement anecdotique. Bien que ces oeuvres se découpent d'abord sur l'arrière-plan omniprésent du roman à thèse, elles s'en écartent en ce qu'elles marquent une rupture globale avec tous les postulats idéologiques et esthétiques

¹¹ R. Robidoux et A. Renaud, Le roman canadien-français du vingtième siècle, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966, p. 23.

du roman de la Fidélité. Louis Hémon, Félix-Antoine Savard et Germaine Guèvremont ont complètement renouvelé le genre régionaliste¹² car ils ont modifié l'intentionnalité originelle du roman patriotique. Ce qu'ils ont altéré, c'est la structure même de l'écriture, c'est-à-dire les rapports qu'entretiennent entre eux l'écrivain, l'oeuvre et la société. Leurs textes ne sont pas, comme on a pu le croire, des oeuvres nationalistes où la thèse serait mieux dissimulée que chez leurs prédécesseurs. Il n'y existe aucune homologie ou aucune corrélation entre la forme romanesque et la structure sociale, économique et politique du monde dans lequel elle est apparue¹³. En l'absence d'un sur-thème, l'écrivain cesse alors d'être un intermédiaire inessentiel entre les structures de son roman et celles d'un groupe ou d'une société; car si l'écriture, en tant qu'activité humaine, est par essence historique, l'important serait plutôt la nature de son lien à une réalité historique dont elle n'est pas simplement le produit, mais qu'elle contribue aussi à produire. Louis Hémon, Mgr Savard et Mme Guèvremont

12 Il n'est pas impossible que ce changement capital soit le fruit du hasard. Louis Hémon, qui a su donner une orientation nouvelle à ce genre démodé et désuet, ne semble pas avoir connu le roman de la Fidélité.

13 C'est pour cette raison que nous ne pourrions tenir compte du cas très particulier que présente Trente arpents. Ringuet a exploité cette même corrélation structurale dans le but de démontrer l'anachronisme du genre.

ont donc pu créer des univers autonomes qui déterminent leurs propres conditions d'existence et qui ne tirent pas nécessairement leur signification de considérations pararomanesques.

Ce premier postulat -l'autonomie idéologique et esthétique- nous aide à préciser l'objet de cette thèse. Nous voulons analyser la caractéristique la plus fondamentale de chacun de ces quatre romans, l'élément qui incarne leur indépendance vis-à-vis du genre et leur réussite en tant qu'oeuvres littéraires, à savoir la présence d'un héros romanesque. Mais puisque la notion d'héroïsme a revêtu des formes très diverses dans la littérature universelle (le héros a été mythologique, légendaire, épique, historique, tragique, romanesque et, enfin, un anti-héros), il est indispensable, afin de pallier à toute confusion, d'emprunter une approche méthodologique ou, si l'on préfère, une méthode d'analyse rigoureuse et cohérente. Nous ferons donc appel à certains concepts mis à jour par le théoricien hongrois Georges Lukacs dans La théorie du roman¹⁴. Il y

14 G. Lukacs, La théorie du roman, suivi de Introduction aux premiers écrits de Georges Lukacs, par Lucien Goldmann, Paris, Gonthier, Collection Bibliothèque Médiations, 1963, 196 p. La première publication en volume est parue à Berlin en 1920. Jusqu'en 1962, l'auteur a renié ce texte et en a refusé toute réimpression parce que ses positions théoriques avaient changé. Ce refus était légitime, mais il n'engageait que Lukacs lui-même. Il n'infirmé en rien la valeur de cet ouvrage.

définit le héros romanesque -qu'il qualifie de "héros problématique"- et nous montre comment ce dernier fait l'unité du récit en se plaçant au centre du roman.

Les prémisses esthétiques de La théorie du roman se fondent avec des préoccupations à la fois historiques, sociologiques et philosophiques. Cet ouvrage rédigé durant l'hiver 1914-1915 repose sur la réaction angoissée d'un humaniste devant le déclenchement de la première guerre mondiale: "Ma plus intime position, écrit-il dans l'Avant-propos de 1962, était un refus véhément, global et, surtout au début, peu articulé de la guerre mais encore plus de l'enthousiasme belliqueux"¹⁵. La théorie du roman a été conçu dans une atmosphère de désespoir: la situation mondiale ébranlait l'optimisme et la fausse confiance de la société bourgeoise. Or la question n'était pas, selon Lukacs, de savoir qui gagnerait la guerre; il fallait plutôt se demander comment on pourrait sauver la civilisation occidentale. Le militarisme des Hohenzollern n'était qu'un symptôme, un indice de la décadence d'un système économique: le capitalisme. Lukacs croyait donc que l'unique solution valable eut été de contester, de détruire et de remplacer cette organisation sociale et économique dégradée; il écrit ainsi dans l'espoir que "de la destruction du capitalisme et de la ruine,

15 Ibid., p. 5.

identifiée à cette destruction, des catégories économiques et sociales privées de vie et ennemies de la vie pourrait sortir une vie naturelle, digne d'être vécue par l'homme"¹⁶. Cinquante ans plus tard, il avouera que cet espoir était naïf, utopique et infondé.

Sa vision très personnelle et angoissée de l'histoire influe sur l'ensemble de son étude. Il s'oppose d'abord, dans La théorie du roman, aux philosophes néo-kantiens parce qu'ils entretiennent "une coupure radicale entre la valeur intemporelle et la réalisation historique des valeurs"¹⁷.

¹⁶ Ibid., p. 15. Ce commentaire rétrospectif (1962) pourrait fausser la perspective du lecteur. Il faut donc rappeler qu'en 1914 Lukacs était en transition de Kant à Hegel. Il ne s'était pas encore engagé dans le marxisme. Son engagement, qui date probablement de 1917 ou 1918, sera concrétisé en 1923 dans Histoire et conscience de classe, où il expose, d'une façon si peu orthodoxe que son livre sera condamné par le parti communiste hongrois, les concepts marxistes de la réification et de la dynamique dialectique de l'histoire. Son attitude anti-capitaliste de 1914 le rapprochait néanmoins de la pensée marxienne, qu'il l'ait connue ou non.

¹⁷ Ibid., p. 10. Dans une étude antérieure (Die Seele und die Formen, Berlin, 1911), il avait retrouvé l'idéalisme classique. Il y traite "la relation entre l'âme humaine et l'absolu" (L. Goldmann, op. cit., p. 160). Il fait la synthèse de deux idées: l'essence et la signification; d'où le concept de "l'essence comme structure significative" (Ibid., p. 162). Il élabore l'idée de "structures significatives atemporelles, de "formes" comme expression des différentes modalités privilégiées entre l'âme humaine et l'absolu" (Ibid., p. 163). Au moment où l'Europe vit en plein optimisme, il développe aussi le concept de la vision tragique: "Il affirme la non-valeur absolue du monde social pour l'individu, son inauthenticité et celle de toute vie qui y participe tant soit peu ou se fait la moindre illusion sur la possibilité d'une existence intramondaine valable" (Ibid., p. 166).

Sa méthode sera plutôt une adaptation de la synthèse abstraite hégélienne -découvrir des principes généraux pour les appliquer ensuite aux phénomènes particuliers- à des problèmes esthétiques¹⁸. Son but (et son plan de travail) est double: d'une part, considérer la forme romanesque en regard de "l'historicisation des catégories esthétiques"¹⁹, c'est-à-dire selon les facteurs historico-philosophiques qui président à sa création; d'autre part, établir "une dialectique des genres fondée historiquement sur l'essence des catégories esthétiques, sur l'essence des formes littéraires [...]"²⁰.

Sa définition du roman découle de sa conception de l'histoire²¹ ainsi que d'une comparaison dialectique avec un

18 Il s'écarte souvent de Hegel parce que sa position à l'égard de la guerre le contraint à effectuer "une kierkegaardisation de la dialectique historique hégélienne" (G. Lukacs, op. cit., p. 13).

19 Ibid., p. 115.

20 Ibid., p. 11.

21 Goldmann a repris cette conception. L'oeuvre ne peut être comprise que selon "la relation entre la forme romanesque et la structure du monde social à l'intérieur duquel elle s'est développée" (L. Goldmann, Pour une sociologie du roman, Paris, Gallimard, Collection Idées, 1964, p. 35); la description de Lukacs lui semble "rigoureusement homologue à la description du marché libéral telle qu'elle a été élaborée dans Le Capital (notamment dans les passages sur le fétichisme de la marchandise) [...]" (Id., Introduction aux premiers écrits de Georges Lukacs, p. 178). Serge Doubrovsky a fait la critique de sa méthode génétique dans Pourquoi la nouvelle critique, Paris, Mercure de France, 1966, p. 126-169.

autre genre: l'épopée. Le schème de la "réalisation historique" est fort simple. La bourgeoisie a substitué la médiation du profit à la valeur d'échange qu'on attribuait, à l'origine, à la marchandise; dans une économie de libre concurrence, le fétichisme de la marchandise supprime inévitablement l'individualité de l'homme. Le capitalisme engendre un être "problématique" tour à tour aliéné, conscient de cette déchéance et désireux de recouvrer l'authenticité existentielle que lui dérobe cette organisation socio-économique. Par analogie, ce schème s'impose tant au personnage romanesque qu'à la nature du récit. D'un côté, le héros entretient avec le monde des rapports indirects, "médiatisés"²²; la dégradation de la société le fait pénétrer malgré lui dans une phase d'antagonisme: "l'état de héros, écrit Lukacs, est devenu de la sorte polémique et problématique"²³. De l'autre, ceci explique la structure globale du roman: "Le roman est pour Lukacs la principale forme littéraire d'un monde dans lequel l'homme n'est ni chez soi ni tout à fait étranger. [...] Il faut, pour qu'il y ait roman, une opposition radicale entre l'homme et le monde, entre l'individu

22 L. Goldmann, Pour une sociologie du roman, p. 35.

23 G. Lukacs, op. cit., p. 35.

et la société"²⁴.

Il ne faudrait toutefois pas croire que Lukacs s'est enfermé dans cette optique déterministe. Bien que l'un de ses buts ait été de dégager le fondement historique des genres littéraires, il rattache à peine le roman aux données qui s'imposent à sa création²⁵. Il n'en conserve que l'idée générale et il s'arrête plutôt à son objectif littéraire: montrer que le roman est la contre-partie de l'épopée. Selon La théorie du roman, l'épopée serait l'oeuvre non problématique par excellence. Reflet d'un monde homogène, elle "façonne une totalité de vie achevée par elle-même"²⁶. L'action épique donne toujours lieu à une adéquation parfaite entre le personnage et le sens de la vie;

24 L. Goldmann, Introduction aux premiers écrits de Georges Lukacs, p. 171. Le roman est basé sur "la communauté et l'antagonisme radical entre le héros et le monde" (Ibid., p. 173). Voir aussi p. 177.

25 Il se proposait d'analyser "l'historicisation" des formes esthétiques. Dans son Avant-propos, il avoue que son approche était "au plus haut point abstraite, coupée des réalités concrètes, sociales et historiques" (G. Lukacs, op. cit., p. 11). Par contre, L. Goldmann prétend qu'il y a une homologie totale entre l'oeuvre et le critère "esthétique" de la conscience collective, c'est-à-dire l'ensemble des aspirations d'un groupe social divisé selon l'ordre économique des classes.

26 Ibid., p. 54. "La grande poésie épique donne forme à la totalité extensive de la vie" (Ibid., p. 38). A proprement parler, l'oeuvre d'Homère serait la seule grande épopée; comme la philosophie et la tragédie grecques, la poésie d'Homère est intemporelle.

c'est pourquoi elle peut acquérir une portée supra-individuelle, communautaire:

Les héros de l'épopée traversent une suite bigarrée d'aventures, mais il est hors de doute qu'ils sont destinés à en venir à bout dans leur corps et dans leur âme.

.....
 En toute rigueur, le héros d'épopée n'est jamais un individu. De tout temps, on a considéré comme une caractéristique essentielle de l'épopée le fait que son objet n'est pas un destin personnel, mais celui d'une communauté²⁷.

En un mot, l'écriture épique est close, intemporelle, dégagée de toute contingence historique.

L'épopée a néanmoins cédé la place au roman dès que ses conditions d'existence se sont dissipées. A l'avènement de la bourgeoisie correspond une nouvelle philosophie de la vie; l'éthique bourgeoise crée des valeurs sociales qui transforment les rapports antérieurs de l'homme et de l'univers. Son mode d'expression littéraire, le roman, se présente comme le pendant dialectique de l'épopée. Mais ces deux formes sont radicalement distinctes; par delà les différences thématiques et stylistiques, l'écart tient au fait qu'elles s'appuient sur deux visions du monde entre lesquelles s'établit un maximum d'opposition pertinente: la création romanesque se situe aux antipodes de l'univers épique car elle est le propre d'une société dégradée. En règle générale, elle en exprime, par l'intermédiaire de la

27 Ibid., p. 85, 60.

stylisation, l'ambiguïté et l'absurdité; elle est "le reflet d'un monde disloqué"²⁸, paradoxal et régi par des valeurs médiatisées, inauthentiques. Le roman s'écarte de l'épopée parce que l'adéquation épique par laquelle "les réponses sont présentes avant que ne soient formulées les questions"²⁹ s'estompe:

Le roman est l'épopée d'un temps où la totalité extensive de la vie n'est plus donnée de manière immédiate, d'un temps par lequel l'immanence du sens à la vie est devenue problème mais qui, néanmoins, n'a pas cessé de viser à la totalité³⁰.

Le personnage, qui devient problématique en ce qu'il rejette l'aliénation qui s'impose à lui, est "toujours en quête"³¹. C'est là la structure fondamentale du roman: le héros recherche des valeurs authentiques auxquelles il reste lié, lié sur un mode lui-même démoniaque³²; il doit entreprendre

28 Ibid., p. 12.

29 L. Goldmann, op. cit., p. 171.

30 G. Lukacs, op. cit., p. 49. Le roman répond à l'épopée car "il cherche à découvrir et à édifier la totalité secrète de la vie" (Ibid., p. 54).

31 Ibid., loc. cit.

32 "Le roman est l'épopée d'un monde sans dieux; la psychologie du héros romanesque est démoniaque. [...] Le roman est la forme de l'aventure, celle qui convient à la valeur propre de cette âme qui va dans le monde pour apprendre à se connaître, cherche des aventures pour s'éprouver en elles, et, par cette preuve, donne sa mesure et découvre sa propre essence" (Ibid., p. 84-85).

une recherche qui, en dernière instance, n'est pas nécessairement sans espoir. Ces valeurs authentiques sont celles qui "organisent sur le mode implicite l'ensemble de son univers"³³. Puisque l'individu problématique n'a pas de prime abord une conscience claire de ses propres fins, ses valeurs conservent un caractère abstrait, conceptuel:

Monde contingent et individu problématique sont des réalités qui se conditionnent l'une l'autre. Lorsque l'individu n'est pas problématique, ses fins lui sont données dans une évidence immédiate³⁴.

La quête du héros est entachée d'incertitude. Le romancier doit alors utiliser une technique descriptive qui coïncide avec la recherche ou la "biographie" du personnage; son instrument privilégié: la prose narrative. L'écriture romanesque sera un mode d'expression typiquement problématique:

Dorénavant la réalité ne fournit plus à l'art qu'un terrain défavorable, en sorte que le problème central pour la forme romanesque est que l'art doit en finir avec les formes totales et closes qui naissent d'une totalité d'être en soi achevée, avec tout univers de formes en soi immanentes et parfaites³⁵.

La forme spécifique du roman dépend donc des modalités de l'opposition entre le héros problématique et le monde.

33 L. Goldmann, Pour une sociologie du roman, p. 23.

34 G. Lukacs, op. cit., p. 73. Voir aussi L. Goldmann, op. cit., p. 31.

35 G. Lukacs, op. cit., p. 12. Il faut noter que chez Hegel l'art est problématique dans la mesure où la réalité cesse de l'être.

En dépit de ses intuitions très valables -Lucien Goldmann n'hésite pas à les qualifier de géniales-, La théorie du roman repose sur un postulat dont les deux éléments majeurs sont quelque peu contradictoires. L'histoire et la création nous semblent difficilement conciliables; la relation de l'un à l'autre est en effet si arbitraire et si précaire qu'on ne saurait déterminer avec certitude si, dans l'hypothèse de Lukacs, c'est l'histoire qui engendre le roman ou si c'est au contraire le roman qui rejoint d'une certaine façon la société. En fin d'analyse, l'oeuvre demeure en grande partie l'illustration d'une théorie sociologique. Mais si La théorie du roman se présente comme une étude analogique et, à certains moments, déterministe, certains de ses aspects sont encore utilisables pourvu que le postulat initial soit modifié. Nous nous trouvons dans l'obligation de refaire cette partie de l'hypothèse et de l'adapter aux romans que nous voulons étudier car notre but n'est pas de décrire les conditions dans lesquelles ils ont été créés³⁶ ou d'élaborer, en l'absence d'épopées québécoises,

36 Si ce rapport d'analogie ou de causalité existait, il ne pourrait être postulé qu'à condition que, d'une part, les oeuvres choisies s'y prêtent et que, de l'autre, l'on puisse se référer au préalable à des travaux sociologiques et historiques exhaustifs sur la société québécoise de 1900 à 1950. Nous sommes donc contraints d'écarter ce point de vue.

une dialectique inexistante des genres³⁷. Nous emprunterons la solution de ces problèmes méthodologiques au sociologue Fernand Dumont. Il définit la création littéraire en ces termes:

A y bien penser, l'oeuvre littéraire est de cette espèce: un homme, en pensant aux autres, ose tenter de définir son univers d'existence. Dans tous les cas, l'oeuvre littéraire et l'idéologie se confondent. Non parce qu'ils sont les reflets de je ne sais quelle conjecture, mais comme expression d'une réponse, typique de quelque manière, à une situation³⁸.

Ce concept de "réponse à une situation" lui permet de partir "du sens le plus obvie parce que le plus structuré (c'est-à-dire de l'oeuvre comme analogue d'une idéologie)"³⁹; le roman est plus que la reproduction plus ou moins fidèle d'une situation, il représente avant tout "une réaction structurée à une situation elle-même relativement généralisée. La réponse comme la situation y sont stylisées"⁴⁰. Si nous faisons une transposition logique élémentaire, nous pouvons désormais nous situer exclusivement à l'intérieur du

37 La seconde partie de notre hypothèse sera, comme nous le verrons, dialectique; cependant cette esquisse hautement spéculative ne servira qu'à éclairer davantage le rôle qu'acquièrent les romans que nous étudions en face du roman de la Fidélité.

38 F. Dumont, La sociologie comme critique de la littérature, dans F. Dumont et J.-C. Falardeau, Littérature et société canadiennes-françaises, Québec, P.U.L., 1964, p. 229.

39 Ibid., p. 230.

40 Ibid., loc. cit.

roman lui-même⁴¹. En tenant compte de notre premier postulat (l'autonomie idéologique et esthétique), nous analyserons le héros romanesque en décrivant d'une manière dialectique l'opposition structurale de deux termes: la vision du monde d'un individu problématique et l'état de choses qui prévaut dans le milieu (social ou physique) où le romancier l'introduit.

Cette perspective nous permet de conserver la définition lukacsienne de la problématique romanesque et de l'employer pour comparer deux plans complémentaires: les ordres de valeurs mis en évidence par le héros et la structure dynamique du récit. En premier lieu, le personnage est introduit dans un milieu ou une collectivité qui a perdu le sens originel des valeurs constitutives de son mode de vie (vie nomade ou vie sédentaire). En second lieu, il agit à la façon d'un catalyseur et fait l'unité du récit car il perçoit la dégradation des modes communautaires d'existence; en autant qu'il est animé par une volonté de dépassement, il

41 Ce souci d'adapter le langage théorique, de "l'ajuster", selon le mot de Barthes, à la spécificité de chaque oeuvre, se réfère au principe suivant: "[...] the world of phenomena uniquely determines the theoretical system, in spite of the fact that there is no logical bridge between phenomena and their theoretical principles" (A. Einstein, Ideas and Opinions, New York, Bonanza Books, 1954, p. 226). S'il n'y a a priori aucun lien logique, c'est pour que les prémisses soient détruites, confirmées ou complétées au contact du monde phénoménal. C'est pourquoi nous consacrons un chapitre à chaque roman.

se distingue de ceux qui l'entourent et, de ce fait, il s'établit entre eux et lui un clivage idéologique, un refus réciproque. C'est cet écart que le romancier utilise de prime abord "pour lier les deux groupes d'éléments et en faire le moteur de la composition"⁴². Or c'est là aussi le rôle primordial du héros problématique: il transcende le refus du milieu et résout l'opposition des modes de vie en restaurant la signification première des valeurs. Il devient ainsi le personnage central du roman:

[...] le héros n'est mis à part des autres et situé au centre du livre que parce que c'est dans sa quête et sa découverte que se manifeste le plus clairement la totalité du monde⁴³.

Bien qu'il soit un être solitaire, son dépassement sera réussi dans la mesure où son enracinement dans l'oeuvre sera total. Le héros intègre donc tous les éléments porteurs de sens à sa vision totalisante du monde et assure à la fois la dynamique de l'écriture et la réussite du roman.

En résumé, notre plan de travail peut se formuler de la façon suivante: d'une part, nous ferons l'analyse

42 G. Lukacs, op. cit., p. 64-65. Et plus loin: "C'est une intériorité qui, s'achevant elle-même comme création littéraire, exige du monde extérieur qu'il s'offre à elle comme matière adéquate à son auto-structuration" (Ibid., p. 115).

43 Ibid., p. 133. C'est nous qui soulignons. Rappelons qu'il s'agit toujours d'une "centralité contingente" (Ibid., p. 134).

descriptive du héros romanesque; de l'autre, nous tenterons de montrer comment ces oeuvres marquent, en dépit de leur réussite, la fin du roman régionaliste.

CHAPITRE I

MARIA CHAPDELAINÉ¹

Maria Chapdelaine est une peinture réaliste de la vie rurale. Le romancier emprunte le même matériau littéraire et la même thématique que les écrivains de la Fidélité. Il trace une série de tableaux rigoureux qui dépeignent la lutte quotidienne du paysan contre les forces de la nature; il analyse aussi, avec la perspicacité d'un observateur étranger, les problèmes latents et manifestes d'une société en conflit avec elle-même, avec un milieu ambivalent et, enfin, avec le monde moderne.

Louis Hémon s'écarte néanmoins de ses prédécesseurs en ce qu'il subordonne sa description à deux composantes nouvelles, qui seront reprises par Félix-Antoine Savard et par Germaine Guèvremont. En premier lieu, il accorde un rôle prépondérant à la nature et il dresse un inventaire complet des modes de vie que choisissent ses personnages (l'exil, la vie sédentaire et le nomadisme). En second lieu, il nous montre comment Maria Chapdelaine se place au centre du livre; elle fait l'unité du récit en intégrant tous ces éléments à une vision totalisante du monde.

¹ Louis Hémon, Maria Chapdelaine, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, 1946, 189 p. Toutes les citations renverront au texte de cette édition. La première édition est parue chez J.-A. Lefebvre en 1916.

1. La collectivité et le milieu

Lorenzo Surprenant et Eutrope Gagnon

Lorenzo Surprenant et Eutrope Gagnon représentent deux des modes de vie entre lesquels Maria devra effectuer un choix déterminant mais problématique. L'un décrit le bien-être matériel dont jouissent les émigrés; l'autre adopte l'existence rangée du cultivateur assujetti à un labeur épuisant et infructueux.

Surprenant s'est exilé aux Etats-Unis parce qu'il ne pouvait plus habiter un pays désolé où chaque lopin de terre est encerclé par la forêt menaçante: "-Quand je remonte par icitte à chaque voyage, venant des Etats, et que je vois les petites maisons de planches perdues dans le pays, si loin les unes des autres et qui ont l'air d'avoir peur, et le bois qui commence et vous cerne de tous les côtés..."².

Lorenzo conçoit l'agriculture comme une forme de servitude:

-Il n'y a pas d'homme dans le monde qui soit moins libre qu'un habitant...

.....
-Vous êtes les serviteurs de vos animaux: voilà ce que vous êtes. Vous les soignez, vous les nettoyez; vous ramassez leur fumier comme les pauvres ramassent les miettes des riches. Et c'est vous qui les faites vivre à force de travail, parce que la terre est avare et l'été trop court³.

2 Ibid., p. 134.

3 Ibid., p. 131-133.

Soumise aux fluctuations du climat, la liberté du paysan engendre un état d'asservissement chronique. Elle semble plus illusoire encore lorsque Surprenant compare la pauvreté de l'agriculteur au confort de l'exilé:

Batêche, je me sens tout découragé pour vous autres, moi qui n'y habite plus, et j'en suis à me demander comment ça se fait que tous les gens d'icitte ne sont pas partis voilà longtemps pour s'en aller dans des places moins dures, où on trouve tout ce qu'il faut pour faire une belle vie, et où on peut sortir et aller se promener sans avoir peur de mourir...⁴.

Puisqu'il veut convaincre les Chapdelaine de renoncer à leur mode de vie utopique, Lorenzo s'empresse donc d'énumérer les innombrables attraits du monde moderne: les rues amples de la ville, les magasins, le cinéma, l'électricité, en un mot, les prestigieuses découvertes technologiques d'une société hautement industrialisée.

La distinction que Surprenant établit entre deux ordres de valeurs -le travail de la glèbe et l'exil- marque une rupture décisive avec l'esthétique du roman de la Fidélité. Les personnages de Maria Chapdelaine sont les premiers à ne pas être contraints d'assumer intégralement la survie idéale de la Race en rejetant tout ce qui s'écarte de la tradition sédentaire. Dans cette oeuvre, le romancier ne présente jamais l'exilé comme un traître indigne d'appartenir au peuple ou voué à une déchéance totale. Louis Hémon

4 Ibid., p. 154.

considère que l'exil est aussi légitime que la culture de la terre; c'est pourquoi il refuse de condamner le départ de Lorenzo. Il peint, dans un "lieu littéraire"⁵, des situations virtuelles, dénuées de toute signification pararomanesque.

L'appel de l'exil est plus qu'un mirage ou un ersatz de bonheur. Sa portée se mesure aux réactions qu'il suscite chez les deux personnages féminins. La description de Lorenzo confirme d'abord le besoin de sécurité de Laura Chapdelaine; elle éveille ensuite en Maria le souvenir angoissant d'une blessure et lui suggère de s'enfuir aux Etats-Unis.

Eutrope Gagnon ne devait avoir aucune part dans la vie de Maria: "[...] j'avais deviné que c'était François Paradis que vous aimiez mieux. Mais puisqu'il est mort maintenant et que cet autre garçon des Etats est après vous,

5 P. Gaboury, La structure romanesque dans l'oeuvre de Louis Hémon, dans Enseignement secondaire, vol. 45, no 4, sept.-oct. 1966, p. 191. Selon ce même critique, on a souvent interprété Maria Chapdelaine à l'aide de critères erronés: "Le malheur est que n'ayant pas compris que ce n'était là qu'un monde romanesque, on y ait vu l'expression d'une réalité définitive, à la fois un miroir et un programme: la révélation d'un destin sommeillant de la Race" (Id., La structure romanesque dans l'oeuvre de Louis Hémon, dans Enseignement secondaire, vol. 45, no 5, déc. 1966, p. 241).

je me suis dit que moi aussi je pourrais bien essayer ma chance..."⁶. En avouant son sentiment d'infériorité, Gagnon affiche son impuissance à rivaliser avec les paroles fascinantes de Lorenzo. Il a compris en outre qu'il serait incapable de remplacer François Paradis car Maria vénère le souvenir de son amoureux enseveli sous la neige.

L'attitude négative de Gagnon traduit une soumission inconditionnée aux lois de la paysannerie. C'est au nom de ce même défaitisme qu'il implore Maria de rester parmi ses semblables: "-Je sais bien qu'il faudrait travailler fort pour commencer, continuait Eutrope, mais vous êtes vaillante, Maria, et accoutumée à l'ouvrage, et moi aussi"⁷. Mais puisque le plaidoyer de la terre maintient résolument le statu quo, l'humble demande d'Eutrope ne correspond en rien à l'attente de l'héroïne. Lorsque, plus tard, Maria se résignera enfin à accepter cette existence, elle semblera accéder à la coutume. Nous verrons néanmoins que ni les mots de Surprenant ni ceux de Gagnon ne pourront revaloriser un univers affecté d'un signe négatif depuis la mort de Paradis. Mise en présence de ces deux sollicitations, Maria restera provisoirement figée sur un seuil infranchissable.

6 L. Hémon, op. cit., p. 143.

7 Ibid., p. 143-144.

Samuel Chapdelaine

Le personnage de Samuel Chapdelaine se rattache à une perspective historique sous-entendue. Au début de la colonie, il existait très peu d'écart entre les valeurs des sédentaires et celles des nomades. Toutefois les deux groupes se sont divisés peu à peu en deux clans distincts. Cette disjonction intrinsèque a donné lieu à "l'éternel mal-entendu des deux races"⁸. Les groupes ont modifié la conception originelle du patrimoine, provoquant ainsi l'état de confusion inhérent à la société dont les Chapdelaine font partie.

Ce paradoxe explique le comportement désordonné et contradictoire du père Chapdelaine. Samuel est un nomade impénitent. Il ne veut pas adhérer aux seules exigences de stabilité des cultivateurs et, par ailleurs, il ne répond pas tout à fait à l'atavisme vagabond que la forêt vierge réveille en lui. Le père est moins un aventurier ou un cultivateur qu'un défricheur. "Faire de la terre", c'est lutter avec acharnement contre un obstacle gigantesque: la forêt. Cependant le sens profond de ce combat titanesque se situe à un autre niveau parce que le défrichage est aussi et surtout un prétexte: le père a recommencé le même travail à maintes reprises afin de fuir l'arrivée des sédentaires

⁸ Ibid., p. 43.

qui venaient s'établir autour de lui. En conséquence, il a entraîné les siens aux confins du monde et il vit en marge de la civilisation.

L'instabilité de Samuel est l'expression d'une insatisfaction foncière dont découle la mésentente irréductible du couple. Les Chapdelaine ne se sont jamais accordés pour entretenir un seul type de rapport avec la terre. Alors que la mère se complaît à évoquer l'imagerie rassurante de la campagne placide, Samuel n'a rien d'un contemplatif:

Et puis tout à coup le coeur me manquait;
je me sentais tanné de l'ouvrage, tanné du pays
[...]. Le bien que j'avais fait moi-même avec
tant de peine et de misère, les champs, les
clôtures, le cran qui bouchait la vue, je le
haïssais à en perdre la raison⁹.

Son nomadisme mitigé ne répond aucunement aux souhaits de la mère, qui préfère vivre sur une terre ordonnée et travaillée¹⁰. Après la mort de son épouse, Samuel comprend que leur vie n'a pas constitué une aventure satisfaisante:

J'ai clairé bien des arpents de bois, et
bâti des maisons et des granges, en me disant
toutes les fois qu'un jour viendrait où nous
aurions une belle terre, où ta mère pourrait
vivre comme les femmes des vieilles paroisses
avec de beaux champs nus des deux bords de la
maison aussi loin qu'on peut voir, un jardin

9 Ibid., p. 178-179.

10 Quand Samuel commençait à défricher un nouveau lopin de terre, Laura entrevoyait aussitôt une sécurité imminente. Elle lui répétait sans cesse: "Fais-moi de la terre" (Ibid., p. 175).

de légumes, de belles vaches grasses dans le clos... Et voilà qu'elle est morte tout de même dans une place à moitié sauvage, loin des autres maisons et des églises et si près du bois qu'il y a des nuits où l'on entend crier les renards. Et c'est ma faute si elle est morte dans une place de même; c'est ma faute certain!¹¹.

Bien qu'il fasse l'éloge du courage de la mère, Samuel doit se reconnaître responsable de la misère qu'elle s'est résignée à partager¹². Il assume donc pleinement sa solitude.

Laura Chapdelaine

Laura Chapdelaine appartient au clan des sédentaires. Elle sait que le cultivateur isolé, vivant sur un lopin de terre mal défriché, lutte sans cesse contre la forêt pour arracher au sol une récolte précaire: "La terre est bonne; mais il faut se battre avec le bois pour l'avoir; et pour vivre, il faut économiser sur tout et besogner du matin au soir, et tout faire soi-même parce que les autres maisons sont si loin"¹³. Par la petite fenêtre, Laura, retranchée à l'intérieur de la maison, ne peut voir qu'une étendue aride:

¹¹ Ibid., p. 178.

¹² Lorsqu'elle devinait que Samuel se préparait à partir de nouveau, Laura lui disait: "Eh bien, Samuel, c'est-y qu'on va encore mouver bientôt?" (Ibid., p. 175).

¹³ Ibid., p. 34.

-Par la petite fenêtre carrée elle contemplait avec mélancolie les quelques champs nus qui s'étendaient derrière la maison, la grange de bois brut aux planches mal jointes, et plus loin l'étendue de terre encore semée de souches, en lisière de la forêt, qui ne faisait que laisser espérer une récompense de foin ou de grain aux longues patiences¹⁴.

La découverte de cet isolement et de cette dépossession ranime quotidiennement en elle un souvenir nostalgique; elle est obsédée par l'image de l'unité symbolique des "vieilles paroisses" où toutes les maisons et tous les êtres se rejoignent et se touchent: "Elle pensait toujours avec regret aux vieilles paroisses où la terre est défrichée et cultivée depuis longtemps, et où les maisons sont proches les unes des autres, comme à une sorte de paradis perdu"¹⁵. En somme, Laura est "tournée vers le passé, craignant l'avenir et l'aventure, cherchant à se protéger contre le monde hostile des bois, en languissant après une vie entourée de "connaissances" et de coutumes traditionnelles"¹⁶.

La hantise de Laura s'allie pourtant à un désir d'élargissement. Depuis qu'elle a pris conscience de son aliénation, elle tente de rompre son sentiment de claustrophobie et de renverser son dépouillement. C'est pourquoi elle

14 Ibid., p. 29.

15 Ibid., p. 34-35.

16 P. Gaboury, op. cit., p. 236.

ne cesse d'opposer le rappel des vieilles paroisses à la vie qu'elle a connue avec Samuel:

-Huit ans déjà que je n'ai pas été à Saint-Prime, quand on pense! C'est une belle paroisse qui m'aurait bien adonné; du beau terrain planche aussi loin qu'on peut voir, pas de crans ni de bois, rien que des champs carrés avec de bonnes clôtures droites, de la terre forte, et les chars à moins de deux heures de voiture... C'est peut-être péché de le dire; mais tout mon règne, j'aurai du regret que ton père ait eu le goût de mouver si souvent et de pousser plus loin et toujours plus loin dans le bois, au lieu de prendre une terre dans une des vieilles paroisses¹⁷.

Parce qu'il se rattache à l'univers typiquement sédentaire, le rêve de Laura Chapdelaine nous montre l'incompatibilité de deux idéologies, de deux manières d'explorer la nature et d'en prendre possession: à l'encontre de Samuel, Laura recherche la sécurité du sol labouré et prêt à être semencé: "Un beau morceau de terre qui a été plein de bois et de chicots et de racines et qu'on revoit une quinzaine après nu comme la main, prêt pour la charrue, je suis sûre qu'il ne peut rien y avoir au monde de plus beau et de plus aimable que ça..."¹⁸.

La rêverie de la mère exige une identification poétique au sol fécond. Elle annonce l'ouverture des frontières opprimantes. Laura est donc celle qui fonde la parole. Elle trouve une voix belle et juste pour célébrer

17 L. Hémon, op. cit., p. 29.

18 Ibid., p. 52.

dans une "extase mystique"¹⁹ la fertilité de la nature qu'incarnent le soleil, l'eau et la terre-épouse:

Les poings sur les hanches, dédaignant de s'attabler à son tour, elle célébra la beauté du monde telle qu'elle la comprenait: non pas la beauté inhumaine, artificiellement échafaudée par les étonnements des citadins, des hautes montagnes stériles et des mers périlleuses, mais la beauté placide et vraie de la campagne plate qui n'a pour pittoresque que l'ordre des sillons parallèles et la douceur des eaux courantes, de la campagne qui s'offre nue aux baisers du soleil avec un abandon d'épouse²⁰.

La description de Laura annonce le dénouement du récit. Au cours du chapitre XV, Maria se rallie à ce chant parce qu'elle y décèle non pas l'obligation de rester fidèle au passé mais l'expression de la beauté originelle et surabondante du monde. Elle constate, en écoutant l'éloge de Samuel, que la soumission de sa mère contient un "sens profond et opportun"²¹; elle apprend alors à nommer à son tour toutes les choses de son pays.

François Paradis

François Paradis est un nomade authentique. Dès sa première visite chez les Chapdelaine, il nous indique qu'il

¹⁹ Ibid., loc. cit. L'extase de Laura exerce une fonction synthétique. La mère perçoit la nature d'une façon à la fois religieuse et poétique; elle lui attribue donc un rôle symbolique: la fécondité de la campagne se confond avec les joies de la fécondation.

²⁰ Ibid., loc. cit.

²¹ Ibid., p. 180.

ne pourrait s'astreindre à cultiver les champs. L'assujettissement des laboureurs lui serait intolérable: "gratter toujours le même morceau de terre, d'année en année, je n'aurais jamais pu faire ça tout mon règne, il m'aurait semblé être attaché comme un animal à un pieu"²². Même s'il ne ressent aucune hostilité à l'égard de l'agriculture, Paradis préfère l'enchantement de la forêt: "On dirait que le bois connaît des magies pour vous faire venir..."²³, lui dit Laura Chapdelaine. L'attrait irrésistible du vagabondage a ravivé en lui une soif insatiable d'aventure.

Cependant François Paradis participe surtout à la fertilité de la nature. Le romancier l'associe à deux éléments privilégiés: la lumière et l'eau. François s'identifie au soleil de l'été baignant de sa chaleur la campagne placide dont parle incessamment Laura Chapdelaine:

D'innombrables moustiques et maringouins tourbillonnaient dans l'air brûlant de l'après-midi. A chaque instant il fallait les écarter d'un geste; ils décrivaient une courbe affolée et revenaient de suite, impitoyables, inconscients, uniquement anxieux de trouver un pouce carré de peau pour leur piqûre; à leur musique suraiguë se mêlait le bourdonnement des terribles mouches noires, et le tout remplissait le bois comme un grand cri sans fin.
.....

22 Ibid., p. 42.

23 Ibid., loc. cit.

Au milieu de la clameur ivre des mouches, les sauterelles passaient avec un crépitement sec²⁴.

Il ressemble aux grandes chutes délivrées par les forces déchaînées du printemps:

Trois jours plus tard Maria entendit en ouvrant la porte au matin un son qui la figea sur place, immobile, prêtant l'oreille. C'était un murmure lointain et continu, le tonnerre des grandes chutes qui étaient restées glacées et muettes tout l'hiver²⁵.

Maria et sa mère ouvriront souvent la petite fenêtre pour écouter "le chuchotement de l'eau courante en quoi s'évanouissait la dernière neige sur les pentes"²⁶. Et plus loin: "La fenêtre était restée ouverte et laissait entrer le mugissement lointain des chutes"²⁷. Enfin, quand François et Maria échangent leur serment d'amour sous le soleil torride de l'été²⁸, un souffle de vent leur apporte "le grondement lointain des chutes"²⁹. François Paradis nous apparaît "comme une lumière, mêlée à un grand espace rafraîchi d'eaux tombantes"³⁰, c'est-à-dire comme une projection

24 Ibid., p. 72-73.

25 Ibid., p. 39.

26 Ibid., p. 39-40.

27 Ibid., p. 45.

28 Plus tôt, Maria était "heureuse de se sentir vivante et forte sous le soleil éclatant" (Ibid., p. 56).

29 Ibid., p. 73.

30 P. Gaboury, op. cit., p. 218.

onirique, un dédoublement ainsi qu'une confirmation des souhaits de Laura Chapdelaine. Ayant apporté avec lui quelque chose des bois mystérieux situés "en haut des rivières"³¹, il rappelle l'élargissement spatial que décrit la mère.

La présence de François renferme la promesse d'une libération imminente et d'un épanouissement; elle agit sur Maria comme le printemps agit sur la nature. La venue de ce vagabond confère aux choses un sens inconnu et magique³². "Sur la lisière du monde blanc"³³ où vivent les Chapdelaine, elle traduit d'une manière poétique la beauté énigmatique du monde à ses origines:

A quatre cents milles de là, en haut des rivières, ceux des sauvages qui avaient fui les missionnaires et les marchands étaient accroupis autour d'un feu de cyprès sec, devant leurs tentes et promenaient leurs regards sur un monde encore rempli pour eux comme aux premiers jours de puissances occultes, mystérieuses: le Wendigo géant qui défend qu'on chasse sur son territoire; les philtres malfaisants ou guérisseurs que savent préparer avec des feuilles et des racines les vieux hommes pleins d'expérience; toute la gamme des charmes et des magies³⁴.

31 L. Hémon, op. cit., p. 68.

32 Maria "sentait pourtant qu'une magie s'était mise à l'oeuvre et lui envoyait la griserie de ses philtres dans les narines" (Ibid., loc. cit.).

33 Ibid., p. 70.

34 Ibid., loc. cit.

Bref, François transforme la nature hostile en un univers familier.

Le milieu

Les trois modes de vie (l'exil, la culture du sol et le nomadisme) font partie du premier registre signifiant de Maria Chapdelaine. Ce registre est composé de données didactiques³⁵ auxquelles se joint un autre élément, la nature, qui joue le rôle d'une médiation; le milieu physique entrave la réalisation du rêve d'amour élaboré par le personnage problématique³⁶. Maria devra surmonter cette ingérence avant de retrouver le palier sous-jacent où résident les valeurs authentiques qu'elle recherche.

Le milieu physique comprend quatre composantes: la terre, la forêt, les saisons³⁷ et la maison familiale. La terre prend la forme d'un géant inerte qu'il faut conquérir

³⁵ Il est essentiel de distinguer les deux paliers de signification de ce roman. Les valeurs didactiques sont les plus explicites car elles forment la trame anecdotique du livre; elles tentent de s'imposer à Maria afin de la contraindre à opter entre les modes de vie. Les autres se rattachent à la naissance de l'amour et elles sont foncièrement problématiques; l'héroïne ne pourra les atteindre qu'après avoir subi une expérience de la mort.

³⁶ Voir la définition de Georges Lukacs dans La théorie du roman, Paris, Gonthier, 1963, p. 49.

³⁷ Les saisons se rattachent au milieu physique au même titre que la terre, la forêt et la maison. L'hiver est une saison destructrice, une force de médiation; nous étudierons ses deux manifestations principales: le froid et la neige.

sur cet autre géant qu'est la forêt: "une main sur le tronc, de l'autre il avait saisi une racine comme on saisit dans une lutte la jambe d'un adversaire colossal, et il se battait contre l'inertie alliée du bois et de la terre en ennemi plein de haine que la résistance enrage"³⁸. De plus, la terre est possessive³⁹. Elle écrase l'agriculteur, le façonne à son image⁴⁰ et réclame un travail épuisant que l'avarice du trop court été récompense à peine:

L'automne! Il semblait que le printemps ne fût que d'hier. Le grain n'était pas encore mûr bien que jauni par la sécheresse; toutes les autres récoltes achevaient seulement d'extraire leur substance du sol chauffé par le trop court été, et déjà l'automne était là, annonçant le retour de l'inexorable hiver, le froid, bientôt la neige...⁴¹.

Les suites néfastes de l'infécondité du sol sont accentuées par les distances infranchissables qui séparent les Chapdelaine des autres cultivateurs. La famille de Samuel est confinée dans un endroit exigü, aride et inaccessible.

La nature nous est décrite essentiellement sous l'angle des effets négatifs de l'hiver, qui domine le récit

38 L. Hémon, op. cit., p. 55.

39 "La terre est possessive pour celui qui lui consacre ses forces, qu'il le sache ou non" (P. Gaboury, op. cit., p. 234).

40 Les défricheurs sont des "effigies couleur d'argile" et "cinq hommes couleur de terre" (L. Hémon, op. cit., p. 53-54).

41 Ibid., p. 85.

du chapitre VII au chapitre XIV. Au début de l'hiver, le froid assaille les Chapdelaine et les oblige à se retrancher derrière les murs de leur "frêle forteresse de bois"⁴². En dépit des nombreux préparatifs de défense qu'on effectue pour se protéger contre le climat, la maison assiégée devient l'ultime gîte où se blotissent des êtres traqués; elle est "la seule parcelle du monde où l'on [peut] vivre"⁴³. Pendant ce temps, la neige et le froid recouvrent les champs et entourent la maison, complices de la mort⁴⁴: "Mais voici que du nord vint bientôt un grand vent froid qui ressemblait à une condamnation définitive, à la fin cruelle d'un sursis [...]"⁴⁵. De l'intérieur, les Chapdelaine contemplant les champs gelés par une ouverture très restreinte, la fenêtre, qui délimite l'espace perçu au dehors:

Dehors, le bois voisin et même les champs conquis sur le bois n'étaient plus qu'un monde étrange, hostile, que l'on surveillait avec curiosité par les petites fenêtres carrées. Parfois il était, ce monde, d'une beauté curieuse, glacée et comme immobile, faite d'un ciel très bleu et d'un soleil éclatant sous lequel scintillait la neige; mais la pureté égale du bleu et du blanc était également cruelle et laissait deviner le froid meurtrier⁴⁶.

42 Ibid., p. 92.

43 Ibid., p. 91.

44 "L'hiver c'est la terre devenue inclémente par le truchement de la neige, du froid, du vent, de la lenteur de toutes choses: une image de la mort" (P. Gaboury, op. cit., p. 231).

45 L. Hémon, op. cit., p. 89.

46 Ibid., p. 91-92.

La sécurité précaire de l'intérieur indique aux Chapdelainé que le sol, les bois et l'hiver constituent des forces de subjugation ou, si l'on veut, de subordination. La nature soumet le cultivateur à l'ingérence constante d'un lieu désolé, hostile malgré son inertie⁴⁷, un espace à la fois physique et psychique où aucun acte de création ne semble possible. Celui qui s'attache à la glèbe, écrit Placide Gaboury, "doit se résigner à entrer dans un mouvement intemporel et inhumain"⁴⁸.

La prépondérance du milieu sur l'individu met en cause le langage même du paysan. Le repliement et la solitude engendrent une impuissance à communiquer, à faire signifier la nature à l'aide d'une parole dynamique et efficace; caractérisé par d'incessantes répétitions, le discours lyrique de l'agriculteur témoigne de l'insuffisance de sa pensée:

C'était commencer ainsi une de ces conversations de paysans qui sont comme une interminable mélodie pleine de redites, chacun approuvant les paroles qui viennent d'être prononcées

47 Placide Gaboury résume en ces termes la portée négative du milieu: la terre "est un espace affecté d'un signe négatif: une étendue inerte qui sépare les hommes et isole chaque maison. Un monde étranglé par les bois sombres, étranglement accentué par la longueur et la rigueur des froids. [...] Un monde dur, résistant, qu'il faut empoigner, comme un adversaire et dont le rendement sera maigre et précaire" (P. Gaboury, op. cit., p. 239).

48 Ibid., p. 230.

et y ajoutant d'autres paroles qui les répètent.
Et le sujet en fut tout naturellement l'éternelle
lamentation canadienne: la plainte sans révolte
contre le fardeau du long hiver⁴⁹.

Lorsqu'elle loue l'acharnement de ses défricheurs, Laura Chapdelaine rétablit pourtant la parole, mais cette parole n'acquerra son extension véritable que pendant l'épisode des Voix.

2. Le personnage problématique

Dans Maria Chapdelaine, Louis Hémon juxtapose et compare plusieurs ordres de valeurs contradictoires. Or il laisse à son héroïne le soin de structurer tous les éléments abstraits de cet univers disloqué, dégradé. Nous verrons comment Maria devient, au terme d'une longue période d'apprentissage, le personnage central du roman. Partagée entre les attitudes diamétralement opposées de ses parents, elle est sollicitée tour à tour par l'appel de trois modes de vie distincts ou par l'attente illusoire de l'amour. Elle trouve toutefois, grâce à une vision totalisante du monde⁵⁰, une identité nouvelle, un sentiment nouveau d'appartenance; en prenant possession des choses et en les nommant, elle découvre la signification transcendante de la nature.

49 L. Hémon, op. cit., p. 33.

50 Voir G. Lukacs, op. cit., p. 133.

Deux motifs omniprésents -le seuil et la fenêtre- délimitent l'ouverture de Maria Chapdelaine sur l'espace environnant et sur sa propre existence. Le seuil et la fenêtre sont des moyens de connaissance qui remplissent une fonction épistémologique. Ils nous livrent le point perspectif réel du récit car le romancier les utilise pour réduire le champ de perception du personnage: n'observant que de l'intérieur de la maison, Maria est vouée à un état réceptif, propice à la rêverie.

Le seuil et la fenêtre sont des motifs protéiques. Au début du roman, ils participent à l'élaboration de la rêverie amoureuse de l'héroïne; mais dès que François Paradis s'"écarte" dans la forêt, ces motifs perdent leur propriété onirique. Ils marquent le moment décisif où Maria se replie sur elle-même et commence à se révolter contre le milieu.

La porte de la maison est d'abord un porte-voix donnant sur l'extérieur; c'est du seuil qu'on annonce les nouvelles ou les événements quotidiens: "A midi Maria sortit sur le seuil et annonça par un long cri que le dîner était prêt"⁵¹. Elle est aussi une ligne de démarcation qu'on

⁵¹ L. Hémon, op. cit., p. 51. Et plus loin: "Bientôt en effet Maria sortait de nouveau sur le seuil, et, les mains ouvertes de chaque côté de la bouche pour envoyer le son plus loin, elle annonçait le dîner par un grand cri chantant" (Ibid., p. 57).

hésite à franchir et sur laquelle on s'arrête avant de s'enfoncer dans les bois mystérieux: "Sur le seuil, ses yeux clairs cherchèrent les yeux de Maria, comme s'il voulait emporter un message avec lui dans "les grands bois verts" où il montait"⁵². Par ailleurs, elle sert de voie d'accès vers l'intérieur chaleureux où attend la femme: "Et François Paradis émergea du nuage et parut sur le seuil"⁵³. Le seuil constitue ainsi le lieu privilégié d'un partage: il forme une barrière invisible entre la sécurité qu'offre la maison et l'incertitude de l'aventure.

L'éclosion de la rêverie amoureuse s'effectue sur cette frontière et coïncide avec l'arrivée du printemps. Lorsque Maria revoit François Paradis à Péribonka, elle le confond aussitôt avec la régénération de la nature: "Le printemps arrivait peut-être... ou bien encore l'approche d'une autre raison de joie qui venait vers elle sans laisser deviner son nom"⁵⁴. Peu après, elle s'attarde longuement sur le seuil pour déceler autour d'elle les signes avant-coureurs du renouveau de l'espace vital:

Chacun exprima à sa manière son soulagement et son plaisir; mais ce fut Maria qui resta le plus longtemps sur le seuil, guettant la glissade indistincte du ciel sombre au-dessus de la masse

52 Ibid., p. 45.

53 Ibid., p. 66.

54 Ibid., p. 19.

plus sombre des bois, aspirant le vent tiède qui venait du sud.

-Le printemps n'est pas loin... Le printemps n'est pas loin...⁵⁵.

Au cours de l'attente ininterrompue qui fait suite au bref séjour de François, le rêve de Maria continue de prendre forme devant la porte⁵⁶. L'héroïne pressent un événement fabuleux dont elle ne possède pas tout à fait la signification et qu'elle ne peut exprimer que par un souhait:

Qu'il revienne au printemps...

Qu'il revienne au printemps...

.....⁵⁷.....

Qu'il revienne au printemps...⁵⁷.

Le "retour au printemps" fait partie d'un rite de purification. Bien que Paradis soit retourné dans la forêt, il en reviendra transformé: "Mais je prendrai pas un coup, Maria, pas un seul. [...] Et c'est vrai que je sacrais un peu. [...] Mais c'est fini, Maria"⁵⁸. L'espoir de Maria s'exprime aussitôt dans une vision totalisante: la venue de François devient une certitude aussi absolue que le recommencement inéluctable des saisons:

L'amitié que François Paradis a pour elle et qu'elle a pour lui, par exemple, est quelque chose d'unique, de solennel et pour ainsi dire d'inévitable, car il est impossible de concevoir

55 Ibid., p. 37-38.

56 Voir Ibid., p. 38.

57 Ibid., p. 104-105.

58 Ibid., p. 74.

comment les choses eussent pu se passer autrement, et cela va colorer à jamais la vie terne de tous les jours. Elle a toujours eu l'intuition confuse qu'il devait exister quelque chose de ce genre [...].

Dans le calme de la nuit le mugissement des chutes se rapproche et grandit⁵⁹.

Néanmoins ce retour inévitable⁶⁰ est un événement problématique puisque le songe d'amour est entaché d'incertitude. Pendant que son rêve se déroule, Maria a de la difficulté à "se figurer clairement comment cela pouvait arriver"⁶¹; assise "sur le seuil"⁶², elle écoute la voix prémonitoire qui lui a murmuré que "le monde et la vie étaient des choses grises"⁶³. La disparition de François scelle à jamais le caractère abstrait et presque irréel du sentiment de Maria. En sortant sur le seuil, elle constate qu'une médiation maléfique (le froid, la neige et la lisière du bois qui se rapproche) altère l'espace ambiant; intimidée par les forces macabres qui s'abattent soudain sur elle,

59 Ibid., p. 82-83.

60 "C'était fait. Le voilà devant elle, avec sa haute taille et sa force, sa figure cuite par le soleil et la réverbération de la neige et ses yeux hardis. Il est revenu [...]" (Ibid., p. 81).

61 Ibid., loc. cit.

62 Ibid., p. 83.

63 Ibid., loc. cit. Après sa première rencontre avec François Paradis, elle avait senti "que depuis le commencement du monde il n'y avait jamais eu de printemps comme ce printemps-là" (Ibid., p. 38).

Maria cherche refuge auprès du poêle:

Machinalement elle ouvrit la porte et sortit sur les marches du perron de bois.

Vu du seuil, le monde figé dans son sommeil blanc semblait plein d'une rare sérénité; mais dès que Maria fut hors de l'abri des murs, le froid descendit sur elle comme un couperet, et la lisière lointaine du bois se rapprocha soudain, sombre facade derrière laquelle cent secrets appelaient et se lamentaient comme des voix.

Elle se recula avec un gémissement, referma la porte et s'assit près du poêle frissonnante⁶⁴.

Quand Eutrope Gagnon lui demande de l'épouser, Maria sort une fois de plus sur le seuil, mais elle craint de le traverser: "Maria s'était arrêtée sur le perron, hésitante, une main sur le loquet, faisant mine de rentrer"⁶⁵. En somme, elle n'a franchi le seuil qu'au cours de sa rêverie; à peine François s'égaré-t-il dans la forêt que Maria se retranche à l'intérieur de la maison⁶⁶.

64 Ibid., p. 115. C'est nous qui soulignons.

65 Ibid., p. 142.

66 L'article de Placide Gaboury souligne bien l'importance du seuil: "Or, Maria se tient véritablement sur un seuil, son monde est liminal, aliéné. [...] Maria est un personnage sur un seuil; elle est le seuil jamais franchi. [...] C'est sur ce seuil que tout change de signe; le paysage de neige devient hostile, la fausseté troue la toile de monde; Maria ne peut plus y respirer, elle y meurt (sommeil blanc: linceul); le froid descend sur elle, comme autrefois le son des chutes, mais maintenant ce sont des lamentations qui appellent et un gel qui étrangle. Maria ne peut plus franchir le seuil: son monde lui est retranché; elle restera de ce côté-ci, "à l'abri". Son monde est devenu vide" (P. Gaboury, op. cit., p. 212-216).

L'expérience onirique de Maria Chapdelaine se dédouble dans un motif parallèle à celui du seuil: la fenêtre. Bien que ces deux motifs semblent homologues, le second se distingue en ce que son rôle consiste à approfondir l'aliénation du personnage. Maria ne peut plus affronter la nature parce que celle-ci change de signe dès qu'elle ouvre la porte; elle continue désormais de jouer son destin de l'intérieur, devant la fenêtre. A cause de ce mouvement de recul en face du dilemme de l'engagement et de la mort, la fenêtre acquiert une fonction primordiale: elle facilite la contemplation, c'est-à-dire le regard passif sur l'espace et l'introspection. Située "en deçà" du seuil, la petite fenêtre ne représente jamais une borne à passer. Maria y attend le retour de François Paradis et y devine le complot sinistre tramé par l'hiver.

A chaque fois qu'elle s'arrête pour observer les environs, Maria ne cesse de s'émerveiller devant le spectacle féérique du printemps. Par la croisée ouverte, la voix libératrice des grandes chutes de la rivière Péribonka s'engouffre dans la maison:

Dix fois au cours de la journée, la mère Chapdelaine ou Maria ouvrirent la fenêtre pour goûter la tiédeur de l'air, pour écouter le chuchotement de l'eau courante en quoi s'évanouissait la dernière neige sur les pentes, et

cette autre grande voix qui annonçait que la rivière Péribonka s'était libérée et charriait joyeusement vers le grand lac les bancs de glace venus du nord⁶⁷.

Le sens de la débâcle se situe au chapitre I. Grâce à sa mémoire affective, Maria s'est rappelé sa première rencontre avec François; elle a retrouvé l'image de la chute de Saint-Michel-de-Mistassini qui s'avavançait vers elle et tombait en cascade:

Ils avaient passé la veille à Saint-Michel-de-Mistassini, au grand jour de l'après-midi; mais de revoir ce jeune homme, après sept ans, et d'entendre prononcer son nom, évoqua en Maria un souvenir plus précis et plus vif en vérité que la vision d'hier: le grand pont de bois, couvert, peint en rouge, et un peu pareil à une arche de Noé d'une étonnante longueur; les deux berges qui s'élevaient presque de suite en haut des collines, le vieux monastère blotti entre la rivière et le commencement de la pente, l'eau qui blanchissait, bouillonnait et se précipitait du haut du grand rapide comme dans un escalier géant⁶⁸.

L'identification de François Paradis à la nature riante se prolonge jusqu'au moment de sa disparition et culmine dans l'épisode des mille Ave. Pendant cet intervalle, Maria retourne constamment "près de la fenêtre"⁶⁹ ouverte en permanence sur la nature:

67 L. Hémon, op. cit., p. 39-40.

68 Ibid., p. 17-18.

69 Ibid., p. 97. Voir aussi p. 103.

Maria regardait par la fenêtre les champs blancs que cerclait le bois solennel. [...] En vérité, le monde était tout plein d'amour ce soir-là, d'amour profane et d'amour sacré, également simples et forts, envisagés tous deux comme des choses naturelles et nécessaires⁷⁰.

Malgré la présence des "champs d'un blanc glacial"⁷¹ et des arbres décharnés qui ressemblent à des "squelettes de créatures vivantes que le froid de la terre aurait pénétrées et frappées de mort"⁷², la fenêtre écarte provisoirement la menace de l'hiver. Elle est donc pour Maria "l'écran où s'anime son monde intérieur, son univers d'amour: tout ce qu'elle percevra sera teinté par les événements intimes de sa vie"⁷³.

La mort de François Paradis produit en Maria l'effet d'une stase. L'annonce de l'équipée téméraire est précédée d'une seconde⁷⁴ vision totalisante: l'univers s'estompe soudain car le sort de François occupe l'espace physico-psychique tout entier:

Un grand silence s'était appesanti non seulement dans la maison, mais sur l'univers entier; toutes les créatures vivantes et toutes les choses restaient muettes et attendaient

70 Ibid., p. 102-103.

71 Ibid., p. 97.

72 Ibid., p. 99.

73 P. Gaboury, op. cit., p. 226.

74 Voir L. Hémon, op. cit., p. 82-83.

anxieusement cette nouvelle qui était d'une si terrible importance puisqu'elle touchait le seul homme au monde qui comptât vraiment⁷⁵.

La destruction du rêve printannier se manifeste le plus clairement dans un événement symbolique, le gel de la fenêtre, qui abolit le champ perceptif et consacre d'une manière tangible la suprématie de l'hiver:

Mais elle ne dit rien ni ne bougea, les yeux fixés sur la vitre de la petite fenêtre que le gel rendait opaque comme un mur.

.....
Lorsqu'elles se turent et que tous se relevèrent après le dernier signe de croix, Maria se détourna de suite et retourna près de la fenêtre. Le gel avait fait des vitres autant de plaques de verre qui abolissaient le monde du dehors⁷⁶.

Le gel de la fenêtre rejoint le repliement devant le seuil; il intensifie la médiation ou l'ingérence du milieu dans l'aventure amoureuse, entrave toute tentative d'expansion vers l'extérieur de la maison et contraint Maria à revaloriser son choix.

Les motifs du seuil et de la fenêtre trouvent leur signification dans un thème qui les sous-tend et les englobe: l'espace-frontière. A la fin du premier chapitre, Samuel et Maria quittent le village et pénètrent lentement dans les bois. L'importance de leur trajet est mise en évidence par

75 Ibid., p. 108.

76 Ibid., p. 144.

une déchirure, une cassure spatiale: pendant qu'ils traversent la rivière, la glace se brise derrière eux:

Lentement ils approchèrent de la rive; il ne restait plus que trente pieds à franchir quand la glace commença à craquer de nouveau et ondula sous les pieds du cheval.

.....
 Au moment où ils atterrissaient, une plaque de glace vira sous les patins du traîneau et s'enfonça, laissant à sa place un trou d'eau claire.

Samuel Chapdelaine se retourna.

-Nous serons les derniers à traverser cette saison, dit-il⁷⁷.

Cette rupture, dont le sens demeure ambigu jusqu'à la mort de Paradis, se rattache au procédé utilisé pour introduire le personnage problématique dans le roman. En sortant de l'église, Maria était déjà un être isolé, c'est-à-dire distant et inaccessible:

-Certain! Une belle grosse fille, et vaillante avec ça. C'est de malheur qu'elle reste si loin d'ici dans le bois. Mais comment est-ce que les jeunes du village pourraient aller veiller chez eux, de l'autre bord de la rivière, en haut des chutes, à plus de douze milles de distance, et les derniers milles quasiment sans chemin?

Ils la regardaient avec des sourires farauds, tout en parlant d'elle, cette belle fille presque inaccessible; mais quand elle descendit les marches du perron de bois avec son père et passa près d'eux, une gêne les prit, ils se reculèrent gauchement comme s'il y avait eu entre elle et eux quelque chose de plus que la rivière à traverser et douze milles de mauvais chemin dans les bois⁷⁸.

77 Ibid., p. 26.

78 Ibid., p. 16.

De plus, l'isolement de l'héroïne est présenté comme un encerclement et un "étranglement"⁷⁹ analogues aux motifs du seuil et de la fenêtre. L'encerclement, c'est l'espace vécu, c'est la lisière oppressive de la forêt qui s'approche et s'éloigne sans cesse: "le bois impénétrable, hostile, [...] fermé autour d'eux comme une poigne cruelle"⁸⁰; "le bois qui les entourait semblait resserrer sur eux sa poigne hostile pour les priver des secours du monde, le bois et ses acolytes"⁸¹. Or l'encerclement se transforme peu à peu en étranglement. Maria a eu un pressentiment avant la traversée de la rivière Pérignonka; elle a éprouvé une impression d'"étouffement": "mais toujours derrière les champs nus la lisière du bois apparaissait et suivait comme une ombre"⁸². Lorsque François meurt, elle intériorise la mutation du milieu ambiant puisqu'elle sent "la poigne de cinq doigts cruels fermés sur son coeur"⁸³. Bien que Maria ait fermé la porte, l'hiver, le froid et la neige envahissent néanmoins la maison. Non seulement l'hiver; non seulement le froid et la neige; mais l'hiver travesti en un meurtrier démoniaque

79 P. Gaboury, op. cit., p. 227.

80 L. Hémon, op. cit., p. 144.

81 Ibid., p. 156. Voir aussi p. 11.

82 Ibid., p. 23. Quand ils sortent de la forêt, "la lisière sombre s'éloigne peu à peu" (Ibid., p. 120).

83 Ibid., p. 114.

et insatiable. La mort, personnifiée par de mauvaises fées et accompagnée des "voix" funestres du dehors, pénètre sans peine dans le seul asile qui restait au monde:

Toute l'inimitié menaçante du dehors, le froid, la neige profonde, la solitude semblèrent entrer soudain dans la maison et s'asseoir autour du poêle comme un essaim de mauvaises fées, avec des ricanements prophétiques de malchance ou des silences plus terribles encore⁸⁴.

Maria ne peut donc plus se protéger contre la nature hostile.

La dégradation de son univers existentiel prend fin au moment où elle s'identifie à la neige-mort elle-même.

Blottie contre le poêle, Maria tente de réchauffer le corps de Paradis:

Maria n'a plus de larmes; mais elle frissonne et tremble ainsi qu'il a dû trembler et frissonner, lui, avant que l'inconscience miséricordieuse vienne; et elle se serre contre le poêle avec une grimace d'horreur et de compassion comme s'il était en son pouvoir de le réchauffer ainsi et de défendre sa chère vie contre les meurtriers⁸⁵.

François vit encore pour elle. En partageant l'agonie de son amoureux couché dans un "lit de neige"⁸⁶, Maria participe à sa mort.

84 Après cet envahissement, Maria sera disposée à écouter l'appel de l'exil. Surprenant parle de la mort; Maria reprend aussitôt sa pensée: "Sans avoir peur de mourir... Maria frissonna tout à coup et songea aux secrets sinistres que cache la forêt verte et blanche. C'est vrai ce que disait là Lorenzo Surprenant; c'était un pays sans pitié et sans douceur" (Ibid., loc. cit.).

85 Ibid., p. 116-117.

86 Ibid., p. 118.

L'aliénation de l'héroïne pourrait être irréductible. Son geste d'abandon s'enracine dans une confrontation utopique avec l'hiver; la nature n'a pas hésité à user de sa prépotence contre celle qui défiait son hégémonie. Cet acte fonde, certes, une opposition radicale, un refus global. Il ne marque cependant que la fin de la première étape d'un long processus d'apprentissage. Après la disparition de François, Lorenzo Surprenant et Eutrope Gagnon mettent Maria en présence d'un choix qu'elle préférerait ne pas effectuer; elle rejette leurs modes de vie irréconciliables et redécouvre son pays pendant l'épisode des Voix.

L'appel de l'exil confirme tout d'abord la révolte de Maria. Lorenzo Surprenant lui a fait sentir "toute la tristesse et la dureté du pays qu'elle habitait et lui [a] inspiré la haine des hivers du nord, du froid, du sol blanc, de la solitude, des grandes forêts inhumaines où tous les arbres ont l'aspect des arbres de cimetière"⁸⁷. Elle songe donc à s'exiler "loin des grands bois qu'elle détestait, loin du pays barbare où les hommes qui s'étaient écartés mouraient sans secours, où les femmes souffraient et agonisaient longuement"⁸⁸. Elle s'intéresse peu aux plaisirs éphémères de la ville; elle voudrait fuir le milieu qui l'a

87 Ibid., p. 144.

88 Ibid., p. 181.

blessée⁸⁹ parce que le sort de François et celui de Laura lui sont imputables. Elle sait par ailleurs que si elle épousait Eutrope -il lui offre "une triste vie de labeur grossier dans un pays triste et sauvage"⁹⁰- elle pactiserait avec les forces destructrices de l'hiver. Elle craint de s'engager dans une existence qui raviverait incessamment sa blessure:

Prendre une demi-heure de repos parfois l'été, assise sur le seuil, en face de quelques champs enserrés par l'énorme bois sombre; ou bien, l'hiver, faire fondre avec son haleine un peu de givre opaque sur la vitre et regarder la neige tomber sur la campagne déjà blanche et sur le bois... Le bois... Toujours le bois, impénétrable, hostile, plein de secrets sinistres, fermé autour d'eux comme une poigne cruelle [...]⁹¹.

Or ce refus catégorique est provisoire. Il se présente comme un choix dont le sens dépasse la portée apparente. A ce moment, Maria analyse deux ordres de valeurs; elle conclut que l'exil serait préférable à la vie de la terre. C'est pourquoi elle fait état de la dégradation que le mouvement cyclique des saisons a fait subir au mode de vie que Gagnon

89 Maria éprouve un ressentiment profond pour "le bois sombre, le froid, la neige, toutes ces choses parmi lesquelles elle avait toujours vécu et qui l'avaient blessée" (Ibid., p. 125).

90 Ibid., p. 146.

91 Ibid., p. 144. Il est important de noter le caractère synthétique de ce passage. Tous les éléments y sont compris: le seuil, le gel de la fenêtre, le froid, la neige et la lisière de la forêt.

lui offre. Elle en résume la déchéance en posant une question problématique, formule liminaire de sa révolte: "Est-ce que cela en valait la peine? [...] Maria se demandait encore: pourquoi rester là, et tant peiner, et tant souffrir? Pourquoi?"⁹². Mais si elle semble opter pour l'exil, c'est pour mieux élargir les frontières, c'est-à-dire vivre à l'échelle du pays tout entier, se situer "au centre même du monde humain et non plus sur son extrême lisière"⁹³. Et bien qu'elle acquiesce à la demande de Gagnon, elle ne l'épouse pas vraiment. Sa décision consiste en un compromis qui lui permet de se rapprocher à nouveau de la nature. En premier lieu, elle voit que sa mère se pare de "vertus presque héroïques"⁹⁴ au cours du récit de Samuel; Maria a soudain "l'intuition confuse que ce récit d'une vie dure, bravement vécue, avait pour elle un sens profond et opportun, et qu'il contenait une leçon, si seulement elle pouvait comprendre"⁹⁵. En second lieu, elle est hantée une fois de plus par le souvenir de la débâcle printanière: "Quelques jours, et de nouveau l'on entendrait les chutes"⁹⁶. Ainsi

92 Ibid., p. 180-182.

93 Ibid., p. 139.

94 Ibid., p. 180.

95 Ibid., loc. cit.

96 Ibid., p. 175.

sa rêverie commence à reprendre forme; les trois Voix du chapitre XV en rétabliront la signification.

L'épisode des Voix est ambigu. Maria doit dénouer d'abord une situation problématique complexe: l'obligation de choisir un mode de vie⁹⁷ ainsi que l'image des "grands bois verts d'où les garçons téméraires ne reviennent pas"⁹⁸, ne cessent de se superposer à l'appel des choses. Toutefois une transformation profonde s'opère à l'intérieur de l'espace-frontière. Dès que Maria retourne près de la fenêtre, elle constate que la lisière des bois est redevenue "lointaine"⁹⁹. Elle comprend alors que les Voix, qui sont à la fois chant de femme et sermon de prêtre¹⁰⁰, recèlent un sens transcendant puisqu'elles rappellent les valeurs poétiques de l'univers. Chaque Voix marque donc une étape

97 Le sens manifeste des Voix est essentiellement didactique. Elles réclament que Maria adhère à la tradition en épousant Gagnon: "Mais en vérité c'étaient les Voix qui lui avaient dicté son chemin" (Ibid., p. 188).

98 Ibid., loc. cit.

99 Ibid., p. 181. C'est nous qui soulignons.

100 Maria a d'abord accepté les paroles du curé; celui-ci lui a dit: "Ce garçon ne t'était rien" (Ibid., p. 124). Elle refuse ensuite de se soumettre et son rêve d'amour prédomine: "[...] Elle songeait au contraire qu'il devait être heureux et reconnaissant de ce grand regret qui prolongeait un peu par-delà la mort l'amour devenu inutile" (Ibid., loc. cit.). C'est donc au "chant de femme", qui est celui de sa mère et du pays tout entier, que Maria se rallie.

décisive: réconciliation avec la nature, parole et, enfin, prise de possession du pays.

La première Voix chante "les cent douceurs méconnues du pays"¹⁰¹. Le recommencement inéluctable des saisons renverse et supprime les frontières opprimantes; la chaleur du soleil, le bruit de la chute et la fertilité de la terre font reculer l'hiver et le supplantent:

L'apparition quasi miraculeuse de la terre au printemps, après les longs mois d'hiver...

.....
Après cela c'était l'été: l'éblouissement des midis ensoleillés, la montée de l'air brûlant qui fait vaciller l'horizon et la lisière du bois, les mouches tourbillonnant dans la lumière, et à trois cents pas de la maison les rapides et la chute [...]. Mais voici que miraculeusement l'hiver ne paraissait plus détestable ni terrible [...]¹⁰².

Le retour du printemps consacre à jamais la beauté exhubérante de la nature.

La seconde Voix s'intègre pleinement à ce renouveau. Elle délivre la parole et aide Maria à énumérer les noms de toutes les choses de son patrimoine:

Tous les noms de son pays, ceux qu'elle entendait tous les jours, comme ceux qu'elle n'avait entendus qu'une fois, se réveillèrent dans sa mémoire: les mille noms que des paysans pieux venus de France ont donnés aux lacs, aux rivières et aux villages de la contrée nouvelle

101 Ibid., p. 192.

102 Ibid., p. 182-183.

qu'ils découvraient et peuplaient à mesure...
 lac à l'Eau-Claire... la Famine... Saint-
 Coeur-de-Marie... Trois Pistoles... Sainte-
 Rose-du-Dégel... Pointe-aux-Outardes... Saint-
 André-de-l'Épouvante...¹⁰³.

La parole rétablie lui permet de s'identifier à un espace aux dimensions illimitées.

La troisième Voix fait signifier le milieu et le langage. Tandis que la pluie laisse entrevoir "l'époque bénie de la terre nue et des rivières délivrées"¹⁰⁴, la Voix ajoute un caractère de stabilité ou de permanence à l'élargissement spatial; elle circonscrit un territoire dont il faut reprendre possession, à la manière des premiers explorateurs:

"Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés... Ceux qui nous ont amenés ici pourraient revenir parmi nous sans amertume et sans chagrin, car s'il est vrai que nous avons guère appris, assurément nous n'avons rien oublié.

Nous avons apporté d'outre-mer nos prières et nos chansons: elles sont toujours les mêmes. [...] Nous avons marqué un plan du continent nouveau, de Gaspé à Montréal, de Saint-Jean-d'Iberville à l'Ungava, en disant: ici toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, nos vertus et jusqu'à nos faiblesses deviennent des choses sacrées, intangibles et qui devront demeurer jusqu'à la fin"¹⁰⁵.

Les trois Voix effectuent une réduction des plus significatives: l'opposition des valeurs polémiques et des valeurs

103 Ibid., p. 184.

104 Ibid., p. 187.

105 Ibid., p. 186-187.

problématiques s'estompe; aucun écart ne subsiste entre le temporalité de la Race et la beauté surabondante du paysage.

Louis Hémon structure son univers romanesque à l'aide d'un va-et-vient dialectique. Ce mouvement, qui s'enracine dans une métamorphose de l'espace, équivaut à l'expression définitive d'une connaissance totalisante du monde. Maria Chapdelaine assume ainsi une identité nouvelle parce que son apprentissage débouche sur une réalité toute-puissante: la présence au milieu. L'épisode des Voix lui rappelle que le paysage a à être reconnu et nommé, c'est-à-dire habité et possédé. Malgré sa solitude, Maria ne demeure pas aliénée à la fin du roman. En assumant la nature, elle se situe au centre de l'oeuvre¹⁰⁶. L'aliénation était donc une blessure, mais une blessure nécessaire.

106 "Tous les personnages importants du roman gravitent autour de Maria, qui les recueille, les écarte ou les prolonge" (P. Gaboury, op. cit., p. 228).

CHAPITRE II

MENAUD, MAÎTRE-DRAVEUR¹

Dans Menaud, maître-draveur, Mgr Félix-Antoine Savard fait la description de la structure interne d'une communauté paysanne partagée en deux clans dont les visions du monde s'opposent: les sédentaires et les vagabonds. Or le romancier étudie surtout la réaction solitaire de Menaud contre la présence d'un autre groupe, l'étranger, qui le dépossède du patrimoine de ses ancêtres. Mgr Savard analyse de quelle façon le maître-draveur se situe, malgré la passivité des gens de Mainsal, au centre du récit. Le sentiment de l'appartenance de Menaud transcende l'idéologie collective et donne une signification nouvelle à tous les ordres de valeurs du roman.

1. La collectivité²

L'étranger

L'étranger ne paraît qu'à deux reprises dans Menaud: au chapitre I, un ingénieur demande au maître-draveur de

1 Félix-Antoine Savard, Menaud, maître-draveur, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, 1944, 153 p. et 1964, 149 p. (versions revues et corrigées). Les citations reparaîtront à ces deux versions. La première a été publiée chez Garneau en 1937.

2 Dans les trois prochains chapitres, le terme "milieu" désignera non pas le milieu physique, c'est-à-dire la nature, mais les groupes (nomades et sédentaires). Il faut noter qu'en dépit de ce changement, le rapport d'opposition n'est aucunement modifié.

diriger la drave sur la rivière Noire; pendant les opérations de flottage, un agent vient s'entretenir longuement avec Menaud³. Bien que ces deux événements isolés semblent banals, ils remplissent néanmoins une fonction dramatique primordiale dans le roman de Mgr Savard. L'absence de l'Anglais nous y est présentée comme une présence aliénante qui sous-tend le caractère tragique du récit. Le thème fondamental de la "dépossession par l'autre", c'est-à-dire par l'étranger, s'insère en filigrane dans la trame romanesque au cours des premières pages et alimente aussitôt la révolte de Menaud:

Les pourparlers avaient été longs et durs, entrecoupés de silences hostiles et de protestations violentes contre cet autre étranger qui le commanderait, dans son propre pays, lui, seigneur et maître des longs trains de bois que, durant des années, il avait conduits, sous la pique de fer et les tumultes de l'eau révoltée⁴.

Sa réaction est d'autant plus brutale que son ressentiment s'intensifie à la lecture de Maria Chapdelaine. La haine dévorante qu'il refoule depuis longtemps commence à s'extérioriser dès que les mots de Louis Hémon suscitent en lui la conscience explicite d'un empiètement spatial périphérique:

3 F.-A. Savard, op. cit., 1964, p. 15 et 1944, p. 45.

4 Ibid., 1964, p. 15. La majeure partie de l'action est accomplie lorsque le roman commence. L'auteur nous en livre le dénouement. L'aspect tragique de Menaud (ou, si l'on veut, la fatalité du roman) est inhérent à l'écriture hautement abstraite et synthétique de Mgr Savard. Nous verrons que Menaud est, paradoxalement, un roman d'action où il ne se passe rien.

"Autour de nous des étrangers sont venus"⁵. L'empiètement est périphérique car l'Anglais occupe la montagne qui s'élève autour de Mainsal. Prendre possession de la forêt, c'est donc en interdire l'accès aux vagabonds et entraver leur liberté de mouvement.

La venue de l'étranger est un événement problématique. Elle déclenche un processus d'amplification dans la conscience de Menaud. Le romancier nous en dévoilera peu à peu, sous le couvert de la stylisation, les éléments et la signification. A mesure que Menaud découvre la portée de l'encerclement géographique, sa pensée prend forme et se généralise. En premier lieu, il veut défendre les droits des coureurs de bois; il voit ensuite qu'il lui importe également de préserver ceux des sédentaires. En second lieu, Menaud ajoute une autre dimension à sa lutte: il transforme son idéal individuel en un devoir collectif et il tente de rallier tous ses compatriotes (nomades et cultivateurs) à une cause commune. Cependant les gens ne veulent pas reconnaître que l'Anglais les dépossède et ils préfèrent se dissocier du vieil homme. Leur refus de s'engager provoque, comme nous pourrons le constater, l'échec de Menaud.

5 Ibid., 1944, p. 13.

Le Délié

Le Délié est un personnage stéréotypé ou encore, selon l'expression d'André Vanasse, un "Anglais déguisé"⁶. Puisque l'étranger agit en lui par procuration, son rôle se réduit à celui d'un intermédiaire. L'auteur nous le décrit uniquement comme l'agent de la trahison⁷:

Bientôt il serait le maître de tout cela. Il désigna la montagne dont les murs étaient bleus autour des champs et des bois. Les étrangers loueraient ce domaine. Lui en aurait la garde.

Ah! Ah! il riait et montrait déjà ses crocs de gardien⁸.

Le Délié veut aussi épouser Marie, la fille de Menaud. Ainsi l'intrusion descend dans la plaine; la dépossession s'implante tant dans la maison du maître-draveur que dans l'enceinte de Mainsal.

La complicité du Délié-étranger soutient la réaction de Menaud jusqu'à la fin du roman. Même si, comme André Brochu le souligne, les deux hommes ne s'affrontent jamais

6 A. Vanasse, La notion de l'étranger dans le roman canadien, dans l'Action nationale, vol. 55, no 4, déc. 1965, p. 487. Menaud l'a surnommé "le Carcajou". Le carcajou est un blaireau.

7 Quand il décrit les groupes, Mgr Savard fait appel, en règle générale, à un procédé classique de restriction de champ. Le Délié représente l'étranger; Josime sera le porte-parole des agriculteurs.

8 F.-A. Savard, op. cit., p. 82-83.

dans un combat physique⁹, leur lutte incessante maintient l'équilibre entre l'effritement et l'affirmation des valeurs.

Joson

L'espoir de Menaud s'incarne en Joson. L'impétuosité de son fils contient la promesse d'un rachat, d'une purification personnelle et, par extension, collective: "Toutes ses lâchetés à lui, ses années sous le joug, c'est Joson qui rachèterait cela"¹⁰. Joson fait partie d'une jeunesse forte¹¹ et engagée qui prendra la relève et chassera les intrus:

Lui déjà vieux et son temps utile épuisé,
son fils prendrait la relève et lutterait contre
les empiètements de l'étranger.

.....
Depuis quelque temps, le pays était en
souffrance. Les étrangers empiétaient sur les
rivières, les lacs, la forêt, la montagne. Mais
Joson, d'âme libre et fière, prendrait le burgau,
et, quelque bon jour, lancerait un appel à la
liberté¹².

Menaud lui a appris "à aimer le sol tout entier, les champs, la montagne, les bois, oui, à tout aimer et dans toute

9 A. Brochu, Menaud ou l'impossible fête, dans l'Action nationale, vol. 56, no 3, nov. 1966, p. 271-272.

10 F.-A. Savard, op. cit., 1964, p. 50.

11 Menaud le compare à "un jeune pin de montagne" (Ibid., p. 19).

12 Ibid., p. 19, 54.

l'étendue et jusque dans les profondeurs du pays"¹³. C'est pourquoi les paroles insidieuses du Délié allument en lui une colère identique à celle de son père:

"Tous les autres, ajouta-t-il, ont plié la tête; mais moi, Joson, je l'ai invité à venir répéter ça devant toi!"

Il avait levé le poing. Une révolte intérieure l'embrasait¹⁴.

Joson pose donc un geste de solidarité conforme à l'enseignement de Menaud.

Au chapitre II, Joson adhère pleinement à l'idéologie de son père. Bien que les deux hommes sachent qu'ils travailleront pour le compte de l'Anglais, ils quittent Mainsal et gravissent la montagne, empruntant "la vieille route de misère"¹⁵ et marchant "courbés comme des porte-bâts dans ce chemin de conquête"¹⁶. Or ils n'ont consenti à cette servitude que pour répondre une fois de plus à l'appel irrésistible des voix enchanteresses du printemps¹⁷; pendant la

13 Ibid., p. 92.

14 Ibid., 1944, p. 23.

15 Ibid., 1964, p. 24.

16 Ibid., p. 25.

17 "[...] les cloches du printemps s'étaient mises à sonner là-bas dans les tours et les clochers de la forêt prodigieuse. La voix de la grande rivière avait commencé de se faire entendre" (Ibid., p. 15).

montée, ils s'imprègnent de la beauté des choses¹⁸ et anticipent la ferveur de l'aventure¹⁹. Le sens de leur trajet se dévoile aussitôt: c'est du haut de cette même montagne "qu'un jour la liberté descendrait comme un torrent de colère et délivrerait le pays de tous les empiéteurs"²⁰. La débâcle printanière revêt soudain une forme symbolique, à savoir la libération totale du pays. En conséquence, Joson et Menaud veulent effectuer un second trajet: ils se proposent de redescendre vers la plaine afin de confronter le Délié-étranger. Il leur serait dur de laisser derrière eux la lumière chaude du printemps, mais ils pourraient revenir "tous les deux et libres"²¹. La signification de ce mouvement circulaire -montée, descente et retour- leur a été livrée avant leur départ. La permanence de la Race a soudain revécu synthétiquement en Joson; l'affranchissement s'est

18 "Cette fois, c'était bien elle, sa vie, que tout cela: paysages coupés de tourbières et de broussailles, lacs dorés du ciel, pâtis de brouillards, grandes barres de lumière, grandes barres d'ombre, jardins d'éricales, vasières gris bleu" (Ibid., p. 46).

19 "Au-dessus du tumulte, passait dans la coupe, le souvenir des grands hardis, des grands musclés, des grands libres d'autrefois: défilé triomphal dans les musiques de l'eau guerrière [...]" (Ibid., p. 49).

20 Ibid., p. 26.

21 Ibid., 1944, p. 55. Menaud n'accomplira pas cet exploit: d'une part, la descente triomphale sera remplacée par un cortège funèbre; de l'autre, son "retour à la montagne" sera vain.

alors confondu avec l'image de la débâcle:

Menaud, lui, regardait son fils; et il éprouvait toutes sortes de sentiments, de colère, de révolte, d'amour, lorsque soudain, les paroles revinrent: ...Une race qui ne sait pas mourir.

Et ce fut alors comme s'il l'eût vue, cette race, non dans les livres, mais vivante, mais dans sa chair dressée là, devant lui; et cette race, elle devenait comme un grand peuple libre, debout, enfin, dans sa lumière, et fort comme le printemps lorsque le soleil descend sur le pays et donne des coups de pique sur les embâcles²².

Bref, le va-et-vient entre les champs et la montagne effacerait, à l'exemple de la débâcle, toute trace de la dépossession.

Pourtant le rêve du maître-draveur est éphémère. Un abîme d'ombre se creuse subitement là où la lumière du printemps annonçait une libération imminente:

Cela s'aggriffait, plongeait, remontait dans le culbutis meurtrier.

Puis tout disparut dans les gueules du torrent engloutisseur.

Menaud fit quelques pas en arrière; et comme un boeuf qu'on assomme, s'écroula, le visage dans le noir des mousses froides.

.....

Alors, semblable à un homme ivre, levant haut les pieds comme ceux qui tombent de la clarté dans les ténèbres, arriva Menaud [...] ²³.

Le vieil homme savait fort bien qu'il entraînait son fils dans un métier d'esclave; il voulait "qu'il eût au fond du

22 Ibid., 1964, p. 20. C'est nous qui soulignons.

23 Ibid., p. 51-52. A la fin du roman, Menaud s'enfoncera dans un trou d'ombre analogue aux "gueules" qui engloutissent Joson.

coeur la blessure du patrimoine rétréci et souillé"²⁴. Néanmoins la nature change de signe. La montagne, la rivière, la forêt, "ces choses auxquelles [Menaud] avait donné le meilleur de lui-même"²⁵, se transforment en une médiation; elles s'interposent, impassibles²⁶, entre le maître-draveur et la réalisation de son projet. La libération redevient une notion abstraite dont Menaud aura peine à recouvrer le sens originel.

Marie

La présence de Marie dans la maison de Menaud a toujours été un témoignage, un gage de la stabilité temporelle d'un peuple tout entier: "Et c'était sa manière à elle de dire aussi, à chaque coup de marchette: "Une race qui ne meurt pas!"²⁷. Mais lorsqu'elle se joint au Délié, elle se fait la complice involontaire²⁸ des intrus. Elle fournit à

24 Ibid., p. 92.

25 Ibid., p. 55.

26 "Au dehors, c'était une nuit semblable à toutes les nuits de printemps [...]. Ainsi cette nuit de mort était semblable à toutes les nuits de printemps" (Ibid., p. 65).

27 Ibid., 1944, p. 19.

28 Les instances du Délié ont éveillé en elle des sentiments auxquels elle n'a pu résister: "Mais qu'avait-elle pu, elle-même, la pauvre, contre ce grand gars [...]" (Ibid., 1964, p. 65).

la menace étrangère un moyen de se propager davantage à l'intérieur du pays et d'envahir la maison même; et la maison, ainsi qu'André Brochu nous l'indique, est le siège des valeurs "protectrices, maternelles"²⁹.

Plus tard, après la mort de Josen, Menaud intervient dans l'intrigue amoureuse parce qu'il est convaincu que sa fille se soustrait au devoir impérieux qui lui incombe de préserver les traditions et d'assurer la survie de la Race. Il lui rappelle qu'elle porte atteinte à la permanence à la fois actuelle et historique des siens:

"Tu me restais, toi, Marie, ma fille.

"J'avais fait d'autres plans pour l'avenir de ma maison...

.....
 "Né d'une race qui bataille ici depuis trois siècles, j'avais droit d'espérer que le pacte fait avec la terre de mes aïeux ne se briserait pas dans ma maison..."

Il hésita, puis debout:

"J'avais le droit de compter que la fille à Menaud ne trahirait pas en épousant un bâtard de déchu!"³⁰.

Marie comprend enfin, pendant la scène des bleuets, qu'elle trafique de son héritage:

Depuis la scène où le vieillard s'est dressé pour revendiquer son droit, elle a compris que le sang a son passé; qu'on a beau avoir son cœur et son intelligence à soi, il y a quelque chose qui vient de plus loin que de sa propre chair³¹.

29 A. Brochu, op. cit., p. 286.

30 F.-A. Savard, op. cit., p. 93.

31 Ibid., 1944, p. 98-99.

Elle se ravise immédiatement et se soumet à la volonté de son père en devenant amoureuse d'Alexis: "un autre amour était né en elle depuis qu'en face de son pays le Délié avait osé dire: "Les étrangers auront ce domaine; et moi, j'en aurai la garde..."³². Le rappel des Voix de Maria Chapdelaine opère en elle une réconciliation entre le passé et l'avenir.

Alexis (ou le Lucon)

Alexis appartient à la famille des coureurs de bois. Il commence toutefois à s'écarter du comportement habituel de son groupe au moment où ses ancêtres lui apparaissent en songe, un soir de drave; les "voix du passé"³³ lui montrent les images³⁴ et les souffrances innombrables de son pays. Il revit à son tour toute la durée de sa Race, celle des explorateurs-défricheurs d'autrefois et celle de ses contemporains:

³² Ibid., 1964, p. 87. Ce changement brusque peut sembler quelque peu naïf, mais il dépend du caractère schématique du récit.

³³ Ibid., p. 43. Les mêmes "voix" se feront entendre à plusieurs reprises pour l'inciter à poursuivre la lutte (Voir Ibid., p. 75, 124 et 144).

³⁴ "Toutes comme de belles images: celles des forêts et de la plaine herbeuse de son pays, celles de l'eau blanche qui dévale sur les rivières inclinées, celles de l'eau bleue qui s'étale sur les lacs tranquilles" (Ibid., p. 42).

Après quoi il entendit comme une plainte qui s'élevait de tout le pays, une longue plainte qui ressemblait à celle de Menaud, la veille.

Et il se mit à souffrir comme si toute l'angoisse du peuple eût été en lui³⁵.

Le Lucon s'engage aussitôt à défendre la liberté³⁶; il se substitue à Joson en acquiescant aux supplications de la terre, qui réclame de lui son droit à une parole juste et puissante:

Tout y avait passé dans le pays, et depuis le commencement; et cette parole rude et forte avait fouaillé deux heures de temps dans la fumée des pipes, comme le noroît quand il fouette les nuages et découvre la vraie face de la terre³⁷.

Alexis sait aussi que l'inaction est le signe prémonitoire de l'esclavage:

Ils [les ancêtres] avaient légué un devoir à chacun de leurs fils: celui de conserver jalousement toute la terre qu'ils avaient héroïquement mesurée.

Ne défendre que son petit bien propre en deça de ses clôtures, fermer l'oeil sur tous les empiètements de l'étranger, c'était trahir, se condamner à n'être bientôt qu'un peuple d'esclaves³⁸.

Les "voix du passé" lui ont enseigné une vérité transcendante: l'indifférence des gens de Mainsal est incompatible

35 Ibid., p. 43.

36 "J'aime la liberté, dit Alexis, et je voudrais mourir pour elle" (Ibid., p. 42).

37 Ibid., p. 116.

38 Ibid., p. 123.

avec l'appartenance véritable; malgré la lente dégradation qu'elle a subie, la notion du patrimoine embrassait, à l'origine, "toute la terre", c'est-à-dire et la plaine et la montagne.

Par contre, Alexis doit surmonter une situation problématique. Même si Marie a accepté de demeurer fidèle aux principes des fondateurs de la colonie, elle lui propose "son rêve à elle, son idéal de vie routinière, enclavée, pareille à celle des égoïstes de Mainsal"³⁹. Le Lucon et Marie ne peuvent oublier que la montagne a tué impitoyablement l'un de ses plus ardents défenseurs. A cause de l'ingérence de la nature, ils voudraient renoncer à la lutte, rechercher la tranquillité d'une existence stable:

-Il y a de la bonne terre; ce serait plaisant de vivre icitte, tranquilles, murmura la pauvre entre deux sanglots.

.....
Et c'était cela qu'il défendait en ce moment: le bois qui tue les hommes, l'eau qui étrangle les draveurs!

Au lieu qu'ici -Marie avait bien raison- on mènerait comme Josime, comme bien d'autres une vie calme⁴⁰.

Cependant le printemps miraculeux revient. Le Lucon assiste à une "fête" ensorcelée et il écoute de nouveau les voix lumineuses et régénératrices de la saison nouvelle: "Va-t'en! toi, le piqueur d'embâcles! Va-t'en! toi, le batteur de

³⁹ Ibid., 1944, p. 151.

⁴⁰ Ibid., p. 123-124.

montagnes...! Reprends les vieux chemins de liberté et marche! Avant partout!"⁴¹. Malgré sa proscription, il continuera de remplacer Joson et de combattre contre l'étranger.

Les groupes

Le milieu de Menaud, maître-draveur est composé de deux groupes -les cultivateurs et les aventuriers- qui adhèrent aux visions du monde inhérentes à leurs modes de vie respectifs. Les uns perpétuent la tradition sédentaire en s'enracinant à la glèbe; les autres renouent avec l'esprit vagabond des anciens explorateurs.

La conscience de groupe des agriculteurs nous apparaît le plus clairement dans le personnage de Josime. Josime est le prototype du "cultivateur-conservateur"⁴²; il a hérité des champs défrichés par ses aïeux et il les conserve scrupuleusement pour les léguer à ses fils. Sa conception du domaine ancestral se réduit au souci de maintenir à tout prix une adéquation entre deux composantes spatio-temporelles empruntées au passé: la possession du sol et la survie de sa famille:

41 Ibid., 1964, p. 143-144.

42 A. Vanasse, Le temps et l'espace dans le roman paysan canadien, thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1963, p. 77.

Quand il venait, Josime recommençait sa chanson de la terre. Il en parlait tout le temps, de sa voix nasillarde, lente, de laboureur calme et fervent.

Il jasait du chaud et du froid, du sec et du pluvieux, repassait l'une après l'autre les vieilles remarques de l'ancien temps [...].

.....
 Josime, jusqu'à la nuit noire, tournait dans le même champ toujours. Il s'arrêtait après avoir parlé de ses fils qu'il voulait mettre sur sa concession des Frênes [...].

Puis il s'en allait de son pas d'homme tranquille en cherchant ce que les étoiles disaient du lendemain⁴³.

Le conservatisme de Josime repose sur l'acceptation intégrale des exigences de la glèbe. L'appropriation du sol constitue ainsi le point d'appui du langage paysan. Bien qu'elle soit à peine décrite, la terre est une aire géographique délimitée par des frontières infranchissables; à cause de leur superficie restreinte, les champs sont un lieu familier et dénué de tout mystère. Lorsque Josime a refait à son tour le pacte avec le sol, il a choisi de s'inscrire dans un devenir préétabli qui lui procure encore son bien-être matériel et comble son besoin de sécurité. Il n'ignore toutefois pas que sa vision du monde est essentiellement fataliste. La terre exige de celui qui lui consacre son existence qu'il ne démentisse pas l'image du laboureur fidèle à ses devoirs et pleinement satisfait de la vie "cyclique"⁴⁴ que lui impose

43 F.-A. Savard, op. cit., 1944, p. 66-67.

44 A. Vanasse, op. cit., p. 2.

l'alternance des saisons⁴⁵. Josime conçoit donc ses rapports avec le sol d'une manière lyrique: la terre forme un espace privilégié dans lequel les valeurs temporelles de ses ancêtres se métamorphosent en une durée stable et d'autant plus rassurante qu'elle est ancienne. Son langage se tourne vers une époque révolue, évoque sans cesse "l'ancien temps" sans parvenir à le régénérer et s'épuise en d'interminables redites.

L'agriculteur se replie sur lui-même parce que la surface exigüe des champs comporte un dédommagement. Elle le soustrait aux sollicitations de l'aventure. L'enracinement s'accompagne de la renonciation à un mode de vie aussi traditionnel que la culture du sol, le nomadisme, auquel les cultivateurs craignent de prendre part; c'est pourquoi ils ne répondent pas à l'appel de Menaud:

[...] quand il était passé, on se groupait aux barrières, et tous les yeux se tournaient vers là-bas, vers les monts, comme vers une chose qui s'en irait on ne savait où... quelque part, loin de Mainsal.

Quelques vieux terriens disaient: "Bah!", ne voyant, en cette histoire, rien au delà de leurs clôtures.

.....

45 Le cultivateur est "le soumis, le vaincu, celui qui se plie devant la nature et les événements" (Id., La notion de l'étranger dans la littérature canadienne-française, dans l'Action nationale, vol. 55, no 5, jan. 1966, p. 607).

Et le Lucon s'en revenait à la nuit, sombre parmi les maisons noires, les chiens jappant à son passage comme au maraudeur⁴⁶.

Leur traditionalisme acharné explique leur répugnance à inclure le vagabondage dans leur définition du pays. Ils adoptent le statu quo car ils espèrent que la dépossession n'englobe que le monde des aventuriers.

Les nomades sont un groupe indistinct dont le roman ne nous dévoile que les caractéristiques les plus marquantes. Ils vivent isolés les uns des autres, dans de petites enclaves taillées au sein de la contrée montagneuse qui s'étale autour de la plaine défrichée. Le type d'existence de ces chasseurs invétérés les rattache à une ascendance farouche; avides d'aventure, ils ne s'astreignent qu'à regret à travailler les champs:

Quand revient le soleil, ils s'astreindront bien, pour quelques jours, au travail de la charrue, de la faux ou du javelier; mais arrive l'automne, ils redeviennent ce qu'ils sont depuis toujours: chasseurs infatigables, braconniers qui se coulent vers les anses des lacs à l'heure où l'on ne se reconnaît plus, tendent leurs rêts dans les frayères, et, comme des araignées, se blotissent jusqu'au petit jour dans la guette des aulnes⁴⁷.

46 F.-A. Savard, op. cit., 1964, p. 83. C'est nous qui soulignons.

47 Ibid., loc. cit.

L'idéologie des membres de ce "clan sévère"⁴⁸ est peu élaborée. Les coureurs de bois se méfient de l'enlèvement du sédentaire et méprisent son désir de stabilité. Mais malgré leur hantise de l'enclavement, ils se montrent aussi indifférents que Josime à l'égard des prophéties de Menaud. Tout jaloux qu'ils soient de leur liberté de mouvement, ils semblent convaincus que leurs droits ataviques sont irréductibles aux décrets de la loi et que l'Anglais, en s'emparant de la forêt, ne saurait les empêcher de vagabonder à leur guise:

Bah! L'affaire du bail ne les énervait point.
C'était partout la même réponse faite en
montrant les crocs:
"Le bail et la loi on s'en fiche comme des
vieilles lunes! Et salut!"
.....
Le vieux draveur revenait à la nuit⁴⁹.

Les aventuriers de Menaud se déplacent à l'intérieur d'un espace aux dimensions illimitées, mais ils lui donnent un sens restrictif.

La présence de l'étranger met en cause les valeurs des sédentaires et des nomades. Or leurs idéologies respectives opèrent selon des critères normatifs, pragmatiques. La dichotomie qui sépare les modes de vie de ces groupes

48 Ibid., 1944, p. 86.

49 Ibid., p. 86-87.

homogènes et hermétiquement fermés l'un à l'autre⁵⁰ contrarie Menaud dans son sentiment de l'appartenance; de plus, les gens de Mainsal le contrecarrent dans sa révolte puisqu'ils n'acceptent pas de s'unir et de se joindre à lui pour faire front à l'intrus. Leur refus correspond à une question informulée: "La plaine et la montagne sont-ils vraiment menacés?" Cette question problématique recèle néanmoins une inquiétude profonde. Les groupes tentent de minimiser l'acuité du danger parce qu'ils craignent de s'engager dans une lutte utopique. Cependant les compatriotes de Menaud ne sont pas tout à fait dupes; ils savent que leur attitude est étroite, fragmentaire⁵¹. C'est Josime lui-même qui se charge de nous l'indiquer: "Ce n'est pas une folie comme une autre! Ca me dit, à moi, que c'est un avertissement"⁵². La "folie" de Menaud⁵³ équivaut à une seconde question problématique qui renferme le sens obvie de leur réaction: "De quel droit Menaud s'arroge-t-il la responsabilité de sauver le pays?" Ils affirment que le vieux draveur affiche une

50 Voir A. Vanasse, Le temps et l'espace dans le roman paysan canadien, p. 74-75.

51 Id., La notion de l'étranger dans la littérature canadienne-française, p. 607.

52 F.-A. Savard, op. cit., 1964, p. 147. C'est nous qui soulignons.

53 "On sait bien, [...] la misère l'aurait viré" (Ibid., 1944, p. 143).

conduite démentielle⁵⁴ afin de s'excuser de leur inertie. Leur défaitisme prend la forme d'une opposition globale et systématique:

De temps à autre, les voisins venaient, n'apportant chacun que son verset de prophète: "Je l'avais bien dit que ça tournerait comme cela. Faut pas s'obstiner; ça ne sert de rien"⁵⁵.

Les groupes cherchent des justifications. Ce sont ces mêmes justifications que Menaud leur dérobe; il réclame une coalition de la population tout entière afin de rétablir l'unité originelle du patrimoine. L'inaction de la collectivité le transforme donc en un étranger⁵⁶.

2. Le personnage problématique

L'univers romanesque de Mgr Savard est régi par un rapport dialectique entre deux tendances. La première témoigne de l'état d'anomie d'une société immobilisée dans ses contradictions intrinsèques et incapable à la fois de déceler et d'enrayer l'effritement de ses valeurs essentielles. La seconde engendre un conflit dont l'issue sera

54 Pendant le délire du vieil homme, ses slogans débordent par les croisées ouvertes; ses voisins se passent aussitôt "la main sur le front contre le frôlement de cette démente" (Ibid., p. 152).

55 Ibid., p. 144.

56 André Vanasse a mis en évidence ce renversement dramatique. Pour les gens de Mainsal, écrivait-il, "l'étranger, c'est Menaud" (A. Vanasse, op. cit., loc. cit.).

tragique. Elle est caractérisée par l'insertion d'un individu problématique dans un milieu dont les éléments constitutifs sont dégradés. Menaud deviendra le personnage central de l'oeuvre en concevant une fidélité transcendante et totalisante⁵⁷.

Quatre motifs majeurs -la fenêtre, la porte, la lumière et l'ombre- traduisent la vision du monde du maître-draveur. Les deux premiers nous dévoilent la dimension polémique et temporelle de sa révolte; les autres concourent à la création d'une imagerie antithétique, tour à tour fulgurante et tragique.

La fenêtre exerce une fonction épistémologique puisqu'elle participe à la prise de conscience initiale de Menaud. Dès le chapitre I, elle apparaît comme une "frontière entre l'univers fermé du dedans, de la maison, et l'univers déployé de dehors"⁵⁸, c'est-à-dire une ouverture permanente d'où on observe les événements qui se déroulent à l'extérieur⁵⁹. Au premier paragraphe, Menaud est assis près de sa fenêtre et il écoute attentivement le récit de

57 Voir Georges Lukacs, La théorie du roman, Paris, Gonthier, 1963, p. 133.

58 A. Brochu, op. cit., p. 275-276.

59 Menaud y surveille le Délié et Marie y devine, impuissante, les préparatifs de l'équipée (Voir F.-A. Savard, op. cit., 1964, p. 19 et 114).

Maria Chapdelaine. Pendant cet intervalle indéterminé, la fenêtre ouverte nous laisse entrevoir la paix qui recouvre, comme un geste de protection maternelle, la maison et la campagne. Cependant le vieil homme ne contemple pas encore l'étendue. "Replié sur lui-même", il s'absorbe dans une méditation taciturne⁶⁰:

Menaud était assis à sa fenêtre et replié sur lui-même. Et, tandis que, tout autour, comme une couverture qu'une femme étale sur un lit, s'étendait la grande paix dorée du soir, il écoutait les paroles miraculeuses⁶¹.

Cette période d'attente prend fin lorsque Menaud se retourne et regarde par la fenêtre pour la première fois. Il voit alors que l'envahissement effectué de "l'extérieur à l'intérieur"⁶² fait obstacle à l'union de la maison et de la contrée environnante.

L'éveil⁶³ du maître-draveur auprès de la fenêtre est indissociable de la perspective temporelle du roman. Le

60 Sa réflexion solitaire sera reprise aux chapitres V, VI et VII. Après la mort de Joson, Menaud se réfugie dans le silence du soir ou dans sa cambuse; il profère des menaces contre les gens de Mainsal et il prépare son équipée fatale.

61 F.-A. Savard, op. cit., p. 11.

62 A. Brochu, op. cit., p. 284. L'envahissement est un fait abstrait en ce qu'il est dû à une amplification.

63 La pensée de Menaud se rattache à un second palier: l'affirmation. Notre distinction est arbitraire; dans l'oeuvre, l'éveil et l'affirmation sont des phénomènes simultanés.

point de vue de la narration comprend deux registres temporels distincts ou plutôt deux durées contradictoires. Il est réparti entre, d'un côté, une époque révolue (le passé tant individuel que collectif) que Menaud s'efforce vainement de reconstituer et, de l'autre, une durée plus immédiate (le présent) dont le caractère aléatoire provoque l'impuissance du vieil homme.

Autrefois, le "roi" de la montagne était un nomade authentique. Il faisait partie d'un clan de fiers aventuriers "que la terre avec ses labours et ses moissons [...] n'avait pas encore apprivoisés"⁶⁴. Avant l'arrivée inopinée de l'Anglais, Menaud ne s'était jamais enraciné à son lopin de terre; il préférait conserver sa liberté de mouvement. Il savait par ailleurs qu'en l'absence de tout événement propre à bouleverser le cours paisible de la vie sociale, la stabilité des cultivateurs était garante du vagabondage⁶⁵:

Sa femme, [sic] avait tout fait pour enrainer au sol ce fier coureur de bois. Et lui, par amour pour elle, il avait défriché cette âpre terre de Mainsal, toujours prêt, cependant, à s'évader du regard vers le bleu des monts dès que le vent du Nord venait lui verser au coeur les paroles magiques et les philtres embaumés⁶⁶.

64 F.-A. Savard, op. cit., 1944, p. 14.

65 Les coureurs de bois ont aussi "un orgueil de caste et comme un droit d'aînesse sur le sédentaire des champs" (Ibid., 1964, p. 71).

66 Ibid., p. 14.

L'optique de Menaud change brusquement après la lecture de Maria Chapdelaine. Le texte de Louis Hémon précise d'abord le sens spécifique du passé: venus il y a trois siècles, les pionniers ont célébré les noces de l'homme avec l'espace laurentien et ils ont surtout fondé un pays où rien ne devait changer: "[...] Ici toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, nos vertus et jusqu'à nos faiblesses deviennent des choses sacrées, intangibles et qui devront demeurer jusqu'à la fin"⁶⁷. Or la description du "livre" rappelle à Menaud que l'étranger médiatise cette même permanence. Etabli "autour de nous", il trouble le calme qui s'étend "tout autour" de la maison:

Nous sommes venus il y a trois cents ans
et nous sommes restés...
Autour de nous des étrangers sont venus
[...]⁶⁸.

Le maître-draveur effectue immédiatement une transposition des plus déterminantes: sa propre situation lui semble

⁶⁷ Ibid., 1944, p. 14. L'utilisation des Voix se prête à plusieurs interprétations. Nous ne croyons pas que Menaud revive l'expérience de Maria Chapdelaine. Les deux romans se ressemblent à peine: l'un est une oeuvre d'attente, l'autre, d'affirmation. Il est impossible de retracer, dans Menaud, la signification que les Voix acquièrent dans Maria Chapdelaine. Dès la première page, un univers autonome s'anime. Ce que Menaud découvre, c'est l'expression verbale de sa propre pensée; il emprunte donc des formules dont il fait des slogans. Enfin, ces idées fixes, qui le poursuivent sans relâche jusqu'à la défaillance de sa raison, forment un leitmotiv musical et incantatoire qui unifie le récit.

⁶⁸ Ibid., p. 13.

homologue de celle dont Louis Hémon faisait état. Puisque la présence de l'intrus autour de Mainsal rompt les liens historiques qui assurent la continuité entre le présent et le passé, Menaud assimile et réitère les mots de Maria Chapdelaine: "Rien n'a changé... rien n'a changé!" grommela-t-il... [...] Avec ferveur Menaud répéta: "Une race qui ne sait pas mourir!"⁶⁹.

Après une longue habitation secrète en lui, sa colère commence de se dévoiler progressivement comme le fruit d'un problème mûri en silence:

Violemment, à coups secs, il secoua sa pipe sur son talon, regarda de nouveau par la fenêtre où l'on distinguait à peine la campagne brune et la ligne des monts; puis il plongea dans la braise un éclat de cèdre dont il alluma sa lampe. Quant et la nuit qui montait de toutes les broussailles de Mainsal, voici que mille pensées surgissaient du fond de lui-même⁷⁰.

Grâce au prestige de sa mémoire, les mots du "livre" se confondent ensuite avec les jaillissements de vie du printemps de Mainsal:

⁶⁹ Ibid., 1964, p. 12-13. Le cri d'appartenance de Menaud n'était possible que dans la mesure où le romancier l'incorporait à une technique de description. Puisque l'écrivain a choisi de soumettre son écriture au seul point de vue du personnage, il n'a laissé subsister que l'obsession dévorante de Menaud. Ceux qui lui ont reproché son idéalisme, son style emphatique ou le déséquilibre logique de son récit, ont refusé de comprendre que Mgr Savard demeurait fidèle aux exigences esthétiques de son roman. Qu'on le veuille ou non, la discontinuité du récit est la nôtre, non celle de son auteur.

⁷⁰ Ibid., 1944, p. 14-15.

Il se tenait là fixé sur ces mots d'où jaillissait une force, une jeunesse, quelque chose de comparable au printemps miraculeux de Mainsal avec ses explosions de vie après le froid, la neige, les six longs mois d'hiver⁷¹.

Les forces libératrices déchaînées par le mois d'avril sont taillées à la mesure de son existence même. Le printemps évoque les moments glorieux d'une époque de conquête où, du haut de la montagne ravivée par la chaleur du soleil⁷², il a présidé jadis à la "fête" annuelle de la lumière:

Ohé! ohé! Tandis que les hommes agiles trimaient des jambes et des bras sur les bords du chenal, et que le soleil, de sa cymbale d'or, frappait le pays d'alentour pour l'éveiller à la vie, Menaud s'exaltait devant le spectacle des gais vainqueurs d'embâcles⁷³.

Debout à sa fenêtre, il revoit donc cette contrée sauvage où la rivière "rageuse, remplie de toutes les furies de l'hiver en déroute"⁷⁴ livre à des hommes téméraires "le combat où

71 Ibid., 1964, p. 13.

72 "[...] la lumière, le long des arbres, coulait comme un miel doré que buvait la terre" (Ibid., p. 50).

73 Ibid., p. 49. Le printemps lumineux est la saison de Menaud. Après la drave, il se réfugie dans l'ombre et ne communique pas à la nature. Tandis qu'autour de lui les choses, qui "ne veulent plus s'arrêter de croître" (Ibid., p. 67), existent fortement dans la lumière, il vit à l'écart de la "fête": "il se demanda ce qu'il était venu faire avec ses pensées de colère, lui, vieillard rabougri, dans cette fête de printemps" (Ibid., loc. cit.).

74 Ibid., p. 27.

s'engage la vie"⁷⁵. Menaud ne peut plus rester inactif car la saison nouvelle suscite le souvenir des exploits héroïques de sa jeunesse; il veut quitter sa demeure et il ouvre sa porte.

La porte est un corollaire bivalent du motif de la fenêtre. D'une part, elle facilite l'accès vers la femme: "En deux enjambées il fut là, dans l'embrasure de la porte [...]"⁷⁶; le seuil laisse aussi pénétrer la mort dans la maison: de sa porte, Menaud peut entendre "la voix funèbre de la rivière qui tue les enfants qu'on aime"⁷⁷. D'autre part, la porte s'ouvre sur la région ambiante. Elle fournit parfois au héros un moyen de fuir l'intérieur sombre; après la drave, Menaud s'évade souvent "dès que s'entrebaille la porte du matin"⁷⁸.

Le motif du seuil acquiert toute son importance au moment où il s'inscrit dans la révolte du maître-draveur:

Une race qui ne sait pas mourir!
Il se fit un long silence.
Puis, il ouvrit sa porte toute grande; et
dans le soir immobile, il contempla longtemps

75 Ibid., p. 38.

76 Ibid., p. 98. Voir aussi p. 16, 89, 98 et 120.

77 Ibid., p. 63. Lorsque le cortège funèbre s'est arrêté devant la maison, Marie s'est retournée "contre le chambranle de la porte" (Ibid., p. 57).

78 Ibid., p. 109.

la campagne endormie, laissant son regard voler jusqu'aux horizons lointains, et revenir ainsi que des engoulevants au nid de ses pensées⁷⁹.

Avant de sortir sur le seuil pour y embrasser du regard la plaine et la forêt, Menaud a saisi une idée abstraite: les Voix de Maria Chapdelaine retracent un état idéal mais déchu. A la fin du chapitre I, le vieil homme est donc prêt à poser un geste définitif et à proclamer son sentiment d'appartenance dans tout le pays.

Néanmoins Menaud n'agit pas. Il devient aussitôt un individu problématique parce qu'il ne parvient pas à résoudre un dilemme: condamné à être seul, il se consume en quête d'une communauté. Alors que ses compatriotes s'écartent de plus en plus de lui, il ne voit que leur "avachissement", c'est-à-dire leur servitude et leur mépris du passé. L'indifférence des groupes engendre sa haine car il l'interprète comme une collusion:

Le passé? Ils accablent leurs morts de belles paroles pour n'avoir pas à les entendre.
Les héros! Ils s'imaginent qu'ils ont fait comme eux quand ils les ont vantés.
Le domaine? Ils sont contents qu'on leur accorde d'y vivre en esclaves⁸⁰.

Sa solitude atteint son point culminant au chapitre X. Par la fenêtre ouverte, les slogans du maître-draveur débordent de l'intérieur à l'extérieur, mais ils tombent sur des

79 Ibid., p. 13.

80 Ibid., p. 70-71.

hommes qui préfèrent ne pas les entendre:

Dehors, les hommes fumaient, silencieux.

.....
De temps en temps, par les fenêtres
ouvertes débordait le cri d'angoisse de Menaud:
"Des étrangers sont venus! Des étrangers
sont venus!"⁸¹.

Menaud est le témoin lucide d'une décadence et la victime impuissante d'un divorce entre le rêve et la réalité, entre l'idéalisation du passé et l'âpreté du présent. C'est ainsi que sa lutte engage une signification tragique. Malgré son affirmation, il ne vit plus qu'une durée conceptuelle⁸² et il récite des formules polémiques empruntées à Louis Hémon. Menaud, en fin de compte, n'est pas le chef qu'il voudrait être.

L'espoir et l'échec du vieil homme sont synthétisés par les motifs poétiques de la lumière et de l'ombre. La lumière anime la nature féconde de l'été: "le soleil fait fleurir la terre et prépare le berceau du sillon"; "les

⁸¹ Ibid., 1944, p. 151-152. "La seule fois que Menaud agit vraiment, écrit André Brochu, il agit à vide, il monologue, sans susciter de réaction d'approbation ou d'opposition: l'indifférence est générale" (A. Brochu, op. cit., p. 271-272).

⁸² Menaud s'exprime à l'aide de deux temps verbaux: le passé et le conditionnel. Le passé ou l'imparfait définissent les valeurs qu'il voudrait restituer en compagnie de ses compatriotes. Le conditionnel est un mode hypothétique; il donne lieu à une projection temporelle qui annonce la libération éventuelle de son peuple.

mouches noires bouillonnaient dans la marmite du grand soleil"⁸³. Et plus loin: "Sous la chauffe implacable du soleil, dans les terres jaunes, les avoines ont pâli; et, sans cesse, le vent du sud souffle, souffle, et dessèche comme une haleine embrasée; et depuis des jours et des jours, c'est la même coulée de feu qui s'épanche de l'horizon"⁸⁴. La lumière s'identifie surtout à la colère qui remonte des profondeurs du sang: "de son coeur, montaient de vieux mots agressifs qui revolaient dans la brunante comme des étincelles"⁸⁵; Menaud prononce des "mots de feu"⁸⁶ et il s'abîme en tête à tête avec "le grondement du feu"⁸⁷. Durant la lecture de Maria Chapdelaine, un gouffre insondable se creuse sous ses pieds⁸⁸. Il assiste alors à un événement magique: la permanence de sa race jaillit comme la flamme dévorante d'un abatis:

83 F.-A. Savard, op. cit., 1964, p. 60, 64.

84 Ibid., p. 95. "Il y a tant à faire sur la place neuve où piaffe le grand soleil" (Ibid., p. 59).

85 Ibid., p. 62.

86 Ibid., 1944, p. 116.

87 Ibid., loc. cit.

88 Plus tôt, l'ombre s'est épaissie sur les mots que Marie lisait dans le "livre". Menaud est envahi ensuite par des "pensées de ténèbres" (Ibid., 1964, p. 12) et son regard s'enflamme: "Au feu de cette lampe qui allumait des escarbilles en ses regards, il avait l'air d'un forgeron martelant des pensées de fer" (Ibid., p. 15).

Soudain, Menaud se dressa sur son siège comme si ce qu'il venait d'entendre eût ouvert là, sous ses pieds, un gouffre d'ombre.

.....

Une race qui ne sait pas mourir!

Voilà maintenant que cette parole flambait dans l'humble maison comme un feu d'abatis dans la clairière du printemps⁸⁹.

Au cours de l'été, Menaud fait une double constatation: le feu de son propre abatis apaise ses rancunes et recèle une puissance créatrice illimitée:

Cela se ferait un jour partout! On verrait ce signal s'allumer sur toutes les buttes de l'immense pays!

Ce drapeau vivant et clair jaillirait du sol pour le ralliement de la race!

Il serait le signal de la délivrance!⁹⁰.

L'ubiquité de la lumière transmue ainsi l'énergie psychique de cette "rêverie devant le feu" en une projection onirique où l'existant et le possible se confondent. Or il n'y a pas de rêverie sans ambivalence⁹¹. Le feu est d'abord principe de vie transformatrice car il purifie⁹² en consumant. En outre, il possède une qualité étonnante, à savoir sa

89 Ibid., p. 12-13. Cette scène du premier chapitre résume déjà la fatalité implicite du roman. Elle annonce à la fois la noyade de Joson et la "folie" de Menaud.

90 Ibid., p. 68.

91 La lumière revêt plusieurs formes: chaleur du soleil, vitalité de la nature au printemps et sécheresse de l'été, d'une part; signal de la révolte et de la consommation du rêve, de l'autre.

92 Il est regrettable que le sentiment de culpabilité qui hante Menaud et, partant, son besoin de purification soient passés inaperçus de la critique.

prolifération rapide. C'est pourquoi Menaud en fait un symbole: maîtriser à lui seul cet élément premier du monde, c'est devenir le chef incontesté qui donnera le signal du soulèvement et du ralliement de son peuple. Cependant le feu est aussi principe de mort destructrice. Les flammes libératrices seront remplacées par un brasier catastrophique; et puisque l'incendie qui ravagera la forêt sera allumé par le Délié-étranger lui-même⁹³, le feu sera "dévastation, fléau"⁹⁴.

La lumière met en évidence un épisode privilégié de Menaud. Pendant que, un soir de drave, le vieil homme enseigne aux draveurs les exigences de la fidélité au passé et de l'appartenance au pays, il devient momentanément le maître du feu. Les ancêtres sont soudain tirés de leur existence livresque ou éthérée. Les paroles de Menaud les font revivre car la temporalité de la race s'incarne en lui:

Puis, alors que les hommes, lentement, semblaient s'enfoncer dans les ténèbres de la nuit, le vieux maître-draveur se leva soudain, lança quelques bûches dans le braisier et commença de parler comme s'il eût été à lui seul tout un peuple et qu'il eût vécu depuis des siècles.

⁹³ Ses menaces avaient annoncé "une chose terrible qui s'approchait comme un orage de feu vers le pays sec" (F.-A. Savard, op. cit., p. 96).

⁹⁴ A. Brochu, op. cit., p. 284.

Les rendonnées des coureurs de bois, les portages, les rapides, tout le pays qu'on avait découvert, tout ce qu'avaient enduré, explorateurs, colons, missionnaires, il dépeignait tout cela avec ses mots, ses gestes à lui, comme si tout s'était passé de son temps entre le rang de Mainsal et le mont à Basile⁹⁵.

La dimension onirique de la lumière lui aide à découvrir les liens très intimes unissant la montagne et la plaine. Il comprend que "la hauteur dans l'espace est liée à la profondeur dans le temps et [que] tous deux impliquent un même refus de l'étendue c'est-à-dire de l'étranger"⁹⁶. Par conséquent, Menaud accorde désormais une portée spatio-temporelle à chacun des modes de vie. Depuis que "de cette diable de lecture étaient sortis des mots en armes et qu'avec eux toutes les voix du pays s'étaient engouffrées chez lui"⁹⁷, il n'y a plus d'écart entre la culture du sol et le nomadisme. Menaud aime la terre, toute la terre et surtout celle qui n'a jamais su se l'attacher:

95 F.-A. Savard, op. cit., p. 34. C'est nous qui soulignons.

96 A. Brochu, op. cit., p. 281. Le schéma d'André Brochu est imprécis. La montagne s'élève verticalement au-dessus des champs, mais elle est aussi une "étendue". Les axes géométriques du schéma sont donc interchangeable. La plaine et la montagne ne sont peut-être que des prétextes littéraires. En outre, Menaud ne refuse pas l'étendue; il s'oppose plutôt à la présence de l'étranger dans cette même étendue.

97 F.-A. Savard, op. cit., 1944, p. 71.

Lui, du clan sévère des loups de bois,
jamais il n'avait tant aimé la terre, toute
la terre de son pays, mais surtout cet âpre
rang de Mainsal [...]98.

Le domaine est un et les défricheurs ont prêché à la fois la
possession de la glèbe et la nécessité d'étendre cette
possession:

Posséder! s'agrandir!

.....
Ennemis les frères que cet instinct ne
commandait plus; ennemis les étrangers qu'il
commandait contre nous! Posséder! s'agrandir!⁹⁹.

Tous doivent donc accomplir leurs devoirs: "être jaloux du
sol tout entier, vibrer tous et chacun à pleins bords de
pays, défendre le patrimoine de la première à la dernière
motte, telle est la loi reçue, telle, la loi à transmettre"¹⁰⁰.

La scène du discours aux draveurs prépare une vision
totalisante des choses. Les ordres de valeurs se rejoignent
et se superposent l'un à l'autre parce qu'une telle fusion
a toujours été et demeure la seule clé de la survie:

98 Ibid., p. 72-73. Il est très intéressant de noter
que l'espace auquel Menaud veut appartenir diffère de celui
que décrivent Alfred Desrochers et les poètes de l'Hexagone
en ce qu'il n'englobe pas toute la terre d'Amérique.

99 Ibid., 1964, p. 71.

100 Ibid., p. 91. Gilles Marcotte a bien saisi le
sens du sacré dans Menaud: "Rien n'est ici comme ailleurs;
tout ce qui est d'ici, marqué par la possession, devient
valeur" (G. Marcotte, Une littérature qui se fait, Montréal,
HMH, 1962, p. 32).

On avait survécu parce que les paysans comme Josime, les coureurs de bois comme lui-même, s'étaient appliqués, d'esprit et de coeur, les premiers aux sillons, les autres, à la montagne, à tout le libre domaine des eaux et des bois.

Les paysans avaient appris de la terre la sagesse lente et calme, la volonté tenace de parvenir, la patience des lentes germinations, la joie des explosions généreuses de vie.

.....

Les coureurs de bois, eux, avaient conquis sur la forêt elle-même leur hardiesse au milieu des périls, leur endurance à la misère, leur ingéniosité dans tous les besoins.

Ils s'étaient fait une âme semblable à l'âme des bois, farouche, jalouse, éprise de liberté; ils s'étaient taillé un amour à la mesure des grands espaces¹⁰¹.

En retrouvant, grâce à sa conscience rétrospective, le principe unificateur du patrimoine ancestral, Menaud revalorise les modes de vie et transcende la dichotomie des valeurs. L'affirmation globale de sa révolte exclut donc l'étranger. En somme, Menaud se situe au centre même du roman.

Pourtant le feu intérieur annihile celui qui le loge. Menaud n'est plus qu'une ombre fugitive projetée sur un écran de lumière. Au début de l'hiver, il aura un dernier sursis: "tout le pays verrait bien que Menaud n'était pas mort dans sa ouache, que le vieil ours savait encore faire sa piste [...]"¹⁰², se dira-t-il en montant à la

101 F.-A. Savard, op. cit., p. 70-71.

102 Ibid., p. 132.

défense de la forêt. Dans Menaud, maître-draveur, la montagne¹⁰³ est l'endroit où l'on entre le plus intimement en contact avec la nature et les ancêtres. Or la rivière et les bois existent sur un mode imaginaire et comparatif, en tant qu'illustrations de la lutte que Menaud voudrait entreprendre. La Noire est un torrent creusé au coeur d'un espace immense et imprégné des "grands souvenirs du passé"¹⁰⁴, une faille profonde d'où s'élève le tumulte du bois, de l'eau et de la glace:

Et l'eau se précipitait là-dessus avec des cris de bête sauvage, car la Noire était folle, ivre de tous les torrents que lui déversaient les montagnes d'alentour et tout le pays¹⁰⁵.

Lors de la drave, Menaud a comparé la libération du pays à la débâcle; c'est du sommet de la montagne "qu'un jour la liberté descendrait comme un torrent de colère et délivrerait le pays de tous les empiéteurs"¹⁰⁶. Ainsi la montagne est un lieu d'où le passé sollicite le vieil homme à un destin

103 Elle est "un feston d'émail au bord d'une faïence" et "le diadème précieux de l'horizon, [...] le bleu immobile qui sépare le double champ de l'éphémère" (Ibid., p. 74, 110).

104 Ibid., p. 26.

105 Ibid., p. 38-39. Voir aussi p. 49. Avant l'équipée, Menaud sent courir dans sa tête un "torrent d'avril" (Ibid., p. 113).

106 Ibid., p. 26. Par extension, la débâcle approfondit le thème de la dépossession: les riches dépouilles de la forêt appartiennent à l'Anglais.

épique, destin glorieux qui se dévoile à lui avant l'équipée, mais qui ne sera jamais qu'une tentation:

Ce matin, il lui semble que tout le passé est là, dans ce cirque remué de pourpre et d'or.

Le décor a provoqué!

Un héraut invisible, dans tous les défilés de la montagne, a sonné du cor.

Alors, de tous les points, les preux sont accourus.

Ils répètent ce qu'a dit le livre un soir de printemps.

.....
Ainsi passe la procession héroïque dans ce jour d'automne bariolé de sang, d'or et de fer.

De chaque motte de terre, de chaque sentier sourdent des voix; et, dans le vent d'énergie, Menaud croit entendre que ces voix appellent.

Aussi son âme, ce matin, est-elle comme la cuve de forge quand le forgeron y plonge son fer rouge.

Les projets tumultueux y bouillonnent¹⁰⁷.

L'équipée marque la reprise d'un rêve inachevé. Elle consiste en un trajet héroïque, c'est-à-dire un rite de passage (montée, descente et retour). La circularité de ce va-et-vient dialectique donnerait forme à un fait demeuré virtuel: la libération totale:

Il s'était représenté cent fois la scène: la sommation d'abord, ensuite, sa réponse droite et fière. Puis, la pourchasse de l'intrus jusqu'au bas de la montagne, quelque chose comme une débâcle de toutes les colères que le pays avait sur le coeur depuis des années de servitude.

¹⁰⁷ Ibid., p. 110-111. L'action du roman est une action intérieure. "En ce sens, écrit André Brochu, Menaud n'est pas, comme certains l'ont soutenu, une oeuvre épique" (A. Brochu, op. cit., p. 272).

Triomphant, il aurait ensuite regagné ses chasses, les sanctuaires profonds de son domaine, les aires étincelantes de ses lacs; il aurait bu le coup de la liberté à même l'air frais et vierge des monts.

Le soir, il se serait enfin reposé en tête à tête avec ses morts consolés¹⁰⁸.

Le maître-draveur est parti "les yeux vifs, émerveillés de mille choses qu'il ne se rappelait pas avoir jamais vues et qui lui apparaissaient comme miraculeusement belles depuis qu'il était venu les défendre"¹⁰⁹. Il veut rétablir ses droits et venger le patrimoine souillé. Toutefois le Délié-étranger ne relève pas son défi:

Depuis des jours et des jours maintenant qu'il rengainait cette violence aiguisée de longue main contre le lâche et ses pareils.

Et personne! jamais personne!¹¹⁰.

Menaud s'est fait une "fête"¹¹¹ de partir. Il doit cependant reconnaître que cette fête lui est interdite: "Il n'était qu'un intrus maintenant, un rôdeur sombre, furtif, le dépossédé, revenu, malgré les lois, s'emplir une dernière fois les yeux au bord de la fête interdite"¹¹².

108 Ibid., p. 130.

109 Ibid., p. 127.

110 Ibid., p. 129.

111 "Sa fête était grande au milieu de tout ce cortège de souvenirs qui, dans les chemins de soleil, descendaient de partout, affluaient par mille avenues, à travers les colonnades et le décor fantastique de la coupe enneigée" (Ibid., p. 133).

112 Ibid., p. 130.

L'aliénation complète de Menaud est reliée au motif de l'ombre qui l'a accompagné tout au long du roman¹¹³. Il sombre dans un trou de neige semblable aux gueules noires de la rivière:

Le jour baissait. La barre noire du soir au bout de la coupe ressemblait à une mâchoire avec des crocs couleur de sang.

.....
 Peut-être allait-il, lui, payer pour tous... souffrir pour toutes les trahisons!

.....
 Peut-être l'heure expiatoire était-elle venue... la grande heure où quelqu'un dût mourir, sa face contre la terre offensée...
 Menaud eut peur!

.....
 Dans toutes les fosses noires où il enfonçait, il sentait des griffes, entendait des menaces...

.....
 [...] Epuisé, vaincu des pieds à la tête, il s'affaissa dans un trou [...].

.....
 La nuit noire était tombée¹¹⁴.

La problématique romanesque renverse les images. L'ombre se substitue pour toujours à la lumière et le vieux draveur expie l'inaction de la collectivité.

Menaud, c'est le drame ontologique de l'individu partagé entre la volonté incorrigible d'être et

113 L'ombre est omniprésente au chapitre I. La mort de Joson consacre sa toute-puissance: la Noire est une "fosse obscure" (Ibid., p. 52), le cortège funèbre revient vers le soir et des "portes sombres" (Ibid., p. 56) se ferment derrière Menaud. Ensuite, il ne reste que des ombres.

114 Ibid., p. 135-136. C'est nous qui soulignons.

l'impossibilité d'être. Deux voies complémentaires se sont offertes à la conscience du héros sous la forme de données immédiates: l'histoire et le présent. Par la première, il a appris le sens d'une durée héroïque, idéale, ancrée à jamais dans l'épaisseur d'une tradition séculaire. Par la seconde, il a été amené à découvrir un clivage idéologique entre ce substrat polémique et l'apathie de ses compatriotes. Ainsi son expérience s'est soudain trouvée réduite à une seule dimension, celle du passé. Menaud devait échouer. Une ironie tragique, -qui l'apparente aux personnages du théâtre antique-, a dévoré en lui l'existential.

Il importe peu cependant que sa révolte se solde par un échec; il suffisait que sa conception totalisante du monde transcende l'opposition des valeurs en la structurant. A cause de son cri d'appartenance, Menaud est celui qui, en dépit de sa solitude et de sa déraison, a vécu jusqu'au bout sa relation aux hommes et au monde.

CHAPITRE III

LE SURVENANT¹

Le premier roman de Germaine Guèvremont se présente comme une description réaliste des moeurs et des coutumes d'un milieu agricole. S'inspirant des esquisses d'En pleine terre, auxquelles elle prête une durée romanesque, l'auteur peint la vie quotidienne d'un groupe de cultivateurs. Elle décrit aussi, dans le but d'indiquer comment elles s'opposent, les valeurs spécifiques de deux modes de vie: l'agriculture et le nomadisme. Cependant la donnée principale de cette oeuvre est la venue d'un étranger, le Survenant, au Chenal du Moine. Mme Guèvremont donne à ce nomade la fonction de résoudre l'incompatibilité des modes de vie, de transcender l'opposition des valeurs; à l'aide de sa vision du monde nouvelle et totalisante, le Survenant unifie le récit et se place au centre du roman.

¹ Germaine Guèvremont, Le Survenant, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, 1959, 198 p. Toutes les citations renverront à ce texte. La première édition, parue chez Beauchemin en 1945, a été précédée d'un recueil de contes et nouvelles: En pleine terre (Montréal, Paysana, 1942). L'écrivain y évoque l'histoire et la vie de la famille Beauchemin. Les scènes détachées de ce recueil nous familiarisent avec les principaux personnages des romans.

1. La collectivitéAmable et Alphonsine Beauchemin

Dès l'arrivée du Survenant, Amable et Alphonsine s'opposent à sa présence² et ils nous indiquent d'une manière indirecte ce qui les incite à ne pas lui reconnaître le droit de séjourner au Chenal du Moine:

Je comprends pas mon beau-père d'endurer une pareille ramassure des routes, un gars qui peut même pas dire son nom.

.....
-Je le hais pas, mais c'est plus fort que moi: les oiseaux de passage toujours parés à repartir au vol me disent rien de bon.

.....
Un fend-le-vent s'il y en a un. Connait tout. A tout vu³.

Malgré leur ambiguïté, ces paroles annoncent l'attitude qu'adopteront les gens du Chenal jusqu'au départ de l'étranger. On se refusera à l'accepter à cause des quatre éléments inadmissibles qui définissent sa présence: une origine inconnue, une identité énigmatique, une liberté de mouvement

2 "Un Survenant, si tu veux le savoir, c'est quelqu'un qui s'arrête à une maison où il est pas invité... et qui se décide pas à en repartir" (Ibid., p. 36). Alphonsine s'empresse de prononcer sa condamnation: "Il boit" (Ibid., p. 29).

3 Ibid., p. 26. C'est nous qui soulignons. Plus tard, Alphonsine réitère sa réprobation: "Un vrai sauvage, quoi! Ces survenants-là sont presque pas du monde. Ils arrivent tout d'une ripousse. Ils repartent de même. C'est pire que des chiens errants" (Ibid., p. 177). Voir aussi p. 34.

insolite et, enfin, une connaissance exhaustive d'un monde dont on soupçonnait à peine l'existence.

Les valeurs temporelles de la famille servent de point d'appui à l'intransigeance des jeunes Beauchemin. Avant la venue du Survenant, Amable devait être, selon la coutume, l'unique héritier légitime de cinq générations d'agriculteurs qui ont tous prolongé le geste décisif posé jadis par l'un des deux ancêtres: renonçant définitivement au vagabondage, il s'est consacré à la culture du sol⁴. Soucieux avant tout d'assurer la survie de leur lignée, les Beauchemin ont imposé à leurs descendants le devoir de respecter la tradition en vouant une fidélité indéfectible à la glèbe:

Dans l'honnêteté, et le respect humain de leurs sueurs et de leur sang de pionniers, dans les savanes et à l'eau forte, de toute une vie de misère, ayant été de leur métier bûcherons, navigateurs, poissonniers, défricheurs, ils ont écrit la loi des Beauchemin. A ceux qui suivent, aux héritiers du nom, de l'observer avec fidélité⁵.

Amable se croit en mesure de chasser le "Grand-dieu-des-routes"⁶ car l'enseignement de ses aïeux justifie ses revendications. Or Venant lui prouve que sa volonté de puissance est à la fois vaine et fort équivoque:

4 Voir Ibid., p. 134-135.

5 Ibid., p. 113.

6 Ibid., p. 50. Amable dit souvent qu'il est un "maudit étranger" (Ibid., p. 115).

[...] tu aimes rien en dehors de ta tranquillité. [...] Rien qu'à la pensée de risquer une taule pour aider la terre, tu blêmis de peur: du moment qu'elle durera autant que toi, après... neveurmagne! [...] Le bien paternel aura aidé à te pourrir. Avant toi, pour réchapper leur vie, les Beauchemin devaient courir les bois, ou ben ils naviguaient au loin, ou encore ils commerçaient le poisson. Mais toi, t'es né ta vie toute gagnée, fils d'un gros habitant.

.....
-Je te le dis en amitié, Amable, si tu prends pas garde à toi, dans dix ans, dans quinze ans, tu seras pas rien que trop-de-précaution, tu seras devenu un avaricieux⁷.

Le sens du ressentiment d'Amable se précisera davantage à la fin du roman. Bien qu'il sache que le Survenant ne reviendra jamais dans la paroisse, il s'emporte encore contre lui quand Alphonsine et Marie-Amanda le défendent: "Vous a-t-il jeté un sort, le beau marle, avec ses chansons? Depuis un an, il fait la loi au Chenal du Moine. Icitte il était comme le garçon de la maison"⁸. De toute évidence, l'acuité de cette réaction constitue un aveu d'impuissance: puisqu'il s'acharne à dénigrer Venant, qu'il considère comme un imposteur, Amable sait que celui-ci le remplaçait au sein de

7 Ibid., p. 115-116. Au chapitre II, Pierre-Côme Provençal avait pensé: "Amable-Didace, le fils unique, maladif et sans endurance à l'ouvrage, ne serait jamais un vrai cultivateur" (Ibid., p. 16).

8 Ibid., p. 187. Et plus loin: "C'est une permission de Dieu qu'il soit parti!" (Ibid., loc. cit.). Lorsque Joinville Provençal a identifié le Survenant aux Beauchemin, Amable l'a renié: "Il est pas plus Beauchemin que toi, Provençal. Il est pas Beauchemin pantoute, si tu veux le savoir" (Ibid., p. 49).

la famille Beauchemin. Ainsi son hostilité dissimule à peine un paradoxe fondamental. Il voudrait préserver son héritage contre une menace de dépossession⁹, mais il se soucie guère de participer activement au mode de vie qu'il aimerait bien conserver. Son agressivité¹⁰ est donc l'indice de sa propre déchéance.

Angéline Desmarais

Angéline Desmarais a toujours repoussé les avances des garçons de la paroisse¹¹; plus intéressés à approprier sa richesse éventuelle qu'à aimer cette fille dont ils raillaient l'infirmité, plusieurs ont essayé en vain de l'épouser. Toutefois son comportement change au moment où elle rencontre le Survenant. Debout sur le seuil, -qui formera une ligne de partage entre la sécurité de la terre et l'instabilité de la route-, Angéline est subitement transformée:

9 Amable est obsédé par l'idée que le Survenant dilapide leur bien: "On en saura peut-être jamais la fin de tout ce qu'il nous a pris, ce survenant-là" (Ibid., p. 187). Il espère donc que Didace chasse ce parasite: "Est-ce qu'il ne mettrait pas l'étranger à la porte?" (Ibid., p. 115).

10 A certains moments, l'intransigeance des jeunes Beauchemin s'atténue quelque peu. Alphonsine ne peut s'empêcher de déplorer la solitude de Venant. Amable, pour sa part, renonce parfois à son antipathie. Pendant le combat au cirque de Sorel, il se montre solidaire du Survenant ainsi que de sa famille (Voir Ibid., p. 108, 109 et 156).

11 "Aucun ne lui disait rien au coeur" (Ibid., p. 22).

Dès le seuil de la porte, elle allait dire sa façon de penser à Alphonsine, mais à la vue du Survenant qu'elle ne connaissait pas, elle s'arrêta, saisie.

.....
 Angéline ne se reconnaissait plus: ses tempes battaient, dans une montée de sang, ainsi que sous les coups de deux mains acharnées¹².

Et quand Phonsine condamne Venant pour sa passion de l'alcool, l'infirmes est incapable de désapprouver le bel étranger:

Sûrement Angéline désapprouvait qui que ce soit de s'enivrer. Comment ne trouvait-elle pas un mot de blâme pour l'étranger? Loin de là, comme déjà liée au Survenant par quelque pacte d'amitié, elle en voulait à Alphonsine de lui avoir révélé un secret qu'elle aurait connu assez tôt¹³.

Elle tente de se ressaisir, sans parvenir à lui trouver de défauts; elle est subjuguée par sa grande main en forme d'étoile et par son rire sonore:

Mais sa bouche, aux lèvres charnues, bien dessinées, d'où le rire s'échappait en cascades comme l'eau impatiente d'une source, sa bouche était belle, en toute franchise elle l'admit. Ce grand rire!... Elle l'entendait encore. Il faisait lever en elle tout une volée d'émoi. Le grand rire clair résonnait de partout, aussi sonore que la Pèlerine, la cloche de Sainte-Anne-de-Sorel, quand le vent est écho¹⁴.

12 Ibid., p. 23, 28-29. Voir aussi p. 25-26.

13 Ibid., p. 30. Voir aussi p. 127.

14 Ibid., p. 29. Voir aussi p. 25, 48-49, 87 et 184. Le matin de Pâques, Angéline oublie son humiliation de la veille en entendant le grand rire de Venant: "dans le midi bleu, un grand rire clair se mêlait à la cloche de l'angélus et les deux sonnaient l'allégresse à pleine volée" (Ibid., p. 127).

Transfigurée par son accession tardive et quelque peu naïve à l'amour, Angéline commence à poser des gestes inhabituels: "D'ordinaire Angéline ne s'attardait pas, le matin, à observer autour d'elle. Mais levant la vue elle demeura éblouie devant l'illumination du soleil"¹⁵. L'éclosion de son sentiment lui fait donc découvrir autour d'elle la richesse et la beauté de la nature: "Lui qui a appris à Angéline à reconnaître ce qu'il y a de chantant sur la terre, lui qui parlait des fleurs comme de personnes aimées avec qui il se serait trouvé en pays de connaissance"¹⁶.

Angéline se distingue de ses compatriotes grâce à l'entente tacite qui la lie au Survenant. Elle sait que sa liberté de mouvement est incompatible avec la stabilité des cultivateurs; elle a deviné par ailleurs qu'il pourrait s'enraciner au Chenal du Moine sans dévoiler son identité mystérieuse. C'est pourquoi elle lui propose le rêve qu'elle a conçu:

-[...] Mon père est prêt à passer la terre à mon nom. On doit rien dessus, tu sais. Et sans être des richards, on est en moyens.

.....
-Si tu voulais, Survenant...¹⁷.

15 Ibid., p. 161. Voir aussi p. 119.

16 Ibid., p. 182. Voir aussi p. 143 et 149.

17 Ibid., p. 171. Il est regrettable que la romancière ait cru bon de décrire l'origine du Survenant et de nous dire qu'il est marié (Voir Ibid., p. 193 et 63).

Néanmoins son rêve est d'autant plus illusoire qu'il est dénué de réciprocité. Regardant cette même porte d'où l'infirmes l'a aperçu pour la première fois, Venant, ivre de distances, a affirmé plus tôt qu'il ne renoncerait jamais à l'aventure et qu'il mourrait au grand soleil. Immédiatement, Angéline s'est réfugiée dans l'ombre:

-Non, n'allume pas, supplia l'infirmes. Il fait assez clair et j'ai ma chape à la main.
Plutôt que de marcher à la grande clarté sous les yeux du Survenant, Angéline aurait volontiers désséché là. Pas de lumière. Qu'il ne voie pas comme sa peau est terne, son corps chétif et ses cheveux morts¹⁸.

Malgré l'envahissement de l'ombre, l'infirmes demeure solidaire de celui qui a modifié son existence monotone. Pour qu'aucun ne puisse ternir le souvenir de Venant¹⁹, elle s'humilie devant ses voisins et parcourt le Chenal sous la pluie afin d'acquitter toutes ses dettes. A cause de la révolte²⁰ qui surgit de sa solitude, Angéline ne se soumet pas à une fatalité impitoyable:

18 Ibid., p. 169.

19 "Mais lui, le Survenant, que son nom reste intact" (Ibid., p. 178-179). Et plus loin: "Mais personne, au Chenal du Moine, n'avait le droit d'enlever un seul cheveu sur la tête du Survenant" (Ibid., p. 179).

20 "Ah! si elle avait pu leur lancer l'argent à la face comme un crachat, mon doux! qu'elle l'eût fait volontiers" (Ibid., p. 179).

Le passant qui, un soir d'automne, au Chenal du Moine, avait heurté à la porte des Beauchemin, pouvait s'éloigner à pas tranquilles sur la voie sans retour. Dans un geste de résignation, les mains de la pauvre fille s'ouvrirent ainsi que pour délivrer un oiseau captif²¹.

En rendant au Survenant sa liberté, l'infirmes continue de prendre part à ses valeurs.

Didace Beauchemin

Didace Beauchemin est d'abord un chasseur; il est le seul habitant du Chenal du Moine en qui la culture du sol n'a pas encore étouffé l'esprit vagabond des explorateurs²². Par ailleurs, Didace a peiné laborieusement pour se conformer à la tradition sédentaire et aux exigences temporelles des quatre générations dont il est le fier descendant: "Mais les sacrifices? A eux deux, Mathilde et Didace ne les ont jamais marchandés. Seulement il y avait le bien à conserver dans l'honneur pour tous ceux qui suivront"²³. Quand il a pris à son tour possession de la terre ancestrale, il s'est soumis entièrement aux lois cycliques de la nature; l'enchaînement intemporel des saisons servait, en vertu d'une comparaison

21 Ibid., p. 183-184.

22 Le vagabondage de Didace s'effectue dans un lieu assez restreint: le Chenal du Moine. La chasse lui permet, malgré ces limitations géographiques, de connaître la vie libre de ses ancêtres (Voir Ibid., p. 55).

23 Ibid., p. 19.

sous-entendue, de modèle à l'avenir de sa lignée. Mais au cours des premiers chapitres, Didace éprouve une inquiétude de plus en plus profonde: "A mesure qu'il vieillissait, sachant éphémères tant de choses qu'il avait crues immuables, Didace ne se reposait plus comme autrefois dans la certitude des saisons"²⁴. Il recherche aussi les occasions de fuir sa demeure, "comme si les choses familières, jadis hors de prix, à ses yeux, s'y fussent ternies et n'eussent plus porté leur valeur"²⁵. Il constate que, depuis la mort de Mathilde, les femmes fortes et fécondes de jadis ont cessé de régner sur la maison. Sous la main de Phonsine, l'intérieur, observé du seuil, n'offre plus sa protection habituelle:

Faible et d'un naturel craintif, Alphonsine, malgré sa bonne volonté, ne parvenait pas à donner à la maison cet accent de sécurité et de chaude joie, ce pli d'infailibilité qui fait d'une demeure l'asile unique contre le reste du monde. On eût dit que, sous la main de la bru, non seulement la maison des Beauchemin ne dégageait plus l'ancienne odeur de cèdre et de propreté, mais qu'elle perdait sa vertu chaleureuse²⁶.

En fin d'analyse, c'est donc Amable qui se soustrait à ses devoirs: "Quand il ne serait plus là, l'homme qui fera valoir le nom des Beauchemin, Didace le cherche mais il ne le voit pas"²⁷.

24 Ibid., p. 68.

25 Ibid., p. 17.

26 Ibid., p. 17-18. Voir aussi p. 71.

27 Ibid., p. 19. Voir p. 140.

L'arrivée du Survenant revêt ainsi une importance primordiale pour le père Beauchemin. Il s'identifie aussitôt à l'étranger parce qu'il se retrouve en lui:

Il a tout pour lui. Il est pareil à moi. [...] Le vieux se mirait secrètement dans le Survenant jusqu'en ses défauts. Ah! qu'il eût aimé retrouver en son fils un tel prolongement de lui-même²⁸.

Puisque Venant dépasse Amable par son habileté, Didace le considère comme un fils²⁹; il est convaincu que l'inconnu pourrait le remplacer et mettre fin à la dégénérescence de la famille Beauchemin. C'est précisément pour cela, parce qu'ils se ressemblent, que Didace accepte d'emblée la présence de cet homme libre et ne l'interroge pas sur son identité. Il voudrait qu'il se taille une place dans la hiérarchie sociale de la paroisse:

Le Survenant ne repartira pas. A la première nouvelle, il épousera Angéline Desmarais. A son tour il prendra racine au Chenal du Moine pour le reste de ses jours. Il sera le premier voisin des Beauchemin, et sans doute marguillier, un jour, maire de la paroisse, puis qui sait? ... préfet de comté... député... bien plus haut placé que Pierre-Côme Provençal³⁰.

28 Ibid., p. 136. Voir aussi p. 12 et 26-27.

29 "Il peut avoir quelques défauts, mais il a assez de qualités pour s'appeler Beauchemin correct" (Ibid., p. 50).

30 Ibid., p. 137. Lorsque le Survenant préparait son voyage à Montréal, Didace, craignant d'être seul, lui répétait: "Tu verras, Survenant: il y a rien de plus beau que par icitte. [...] Il y a rien de plus beau, je te le dis" (Ibid., p. 105).

L'inquiétude de Didace s'apaise brièvement pendant le combat entre le Survenant et Odilon Provençal. Grâce à une substitution mentale, il s'identifie de nouveau à Venant et il revit soudain sa jeunesse, c'est-à-dire l'époque où la permanence de la lignée semblait assurée:

Une grosse joie bouillonnait en lui avec son sang redevenu riche et ardent. Sa face terreuse sillonnée par l'âge, ses forces en déclin, son vieux coeur labouré d'inquiétude? Un mauvais rêve. Il retrouvait sa jeune force intacte: Didace, fils de Didace, venait de prendre possession de la terre. Il a trente ans. Un premier fils lui est né. Le règne des Beauchemin n'aura pas de fin³¹.

Avant son départ, le Survenant lui conseillera de se remarier³². Didace épousera l'Acayenne dans le but de pourvoir lui-même à la survie des Beauchemin.

Pourtant le triomphe de Didace est éphémère car Venant retourne peu après dans le vaste monde³³. Même si son rêve se dissipe, le père ne se révolte pas parce qu'il a reconnu la liberté du Survenant. Mais alors que Pierre-Côme

31 Ibid., p. 97. Le retour dans le passé s'effectue par le changement du temps verbal. Le passage abrupt de l'imparfait au présent reconstitue une durée antérieure et révolue.

32 Voir Ibid., p. 140. Au dernier chapitre, le curé tente de l'en dissuader, mais Didace pense: "Le Survenant connaissait tout. Il avait toujours raison. Puisqu'il lui avait conseillé de se remarier, rien de mauvais ne devait en résulter" (Ibid., p. 196).

33 En apprenant que le Survenant a quitté le Chenal, Didace s'écrie: "Ca se peut pas! Ca se peut pas!" (Ibid., p. 188).

Provençal s'empresse de le réprover³⁴, Didace se retrouve seul en face de ses compatriotes et c'est à eux qu'il s'oppose: "Maudite race de monde!"³⁵. En somme sa désillusion nous montre que Venant pouvait seul consolider la destinée de la famille Beauchemin en se ralliant au passé et en le revalorisant.

Le groupe

Le milieu du Survenant est formé d'un groupe homogène. La conscience communautaire repose sur un mode de vie particulier: l'agriculture; elle comprend un seul concept, le temps, qui s'incarne dans le sol et se manifeste dans le personnage de Pierre-Côme Provençal.

L'idéologie de Provençal consiste en une scission radicale entre deux visions du monde ou, si l'on préfère, une dichotomie entre le temps et l'espace³⁶. La culture du

34 "[...] il écoutait les chimères d'un passant, un survenant, un grand-dieu-des-routes [...]. Honte à toi, Didace!" (Ibid., p. 189).

35 Ibid., loc. cit.

36 André Vanasse a retracé les origines de cette distinction: "Les premiers agriculteurs étaient d'abord des défricheurs c'est-à-dire des conquérants tout comme l'était le chasseur. Mais peu à peu le rythme de la terre s'infiltrera dans les esprits. Ces ex-pionniers s'engourdiront lentement, subiront inexorablement le pli des saisons, s'enracineront au sol tandis que leur folie de l'espace perdra de jour en jour de sa puissance. [...] Au fond, c'est un tempérament fataliste qui se structure progressivement" (A. Vanasse, La notion de l'étranger dans la littérature canadienne, dans Action nationale, vol. 55, no 4, déc. 1965, p. 485).

sol implique une adhésion totale aux valeurs de la paysannerie. C'est pourquoi Pierre-Côme est entièrement soumis à la glèbe. Sa plus haute ambition se réduit à assurer la prospérité matérielle de sa famille. Et s'il laisse parfois libre cours à sa rêverie, il contemple, en calculateur froid et habile, les champs de ses voisins. Il songe aussitôt au bien-être de ses fils qu'il devra établir autour de lui :

Il se retourna et jeta un lent regard au bien des Beauchemin. De ses petits yeux bridés, à la façon du renard en contemplation devant une proie, il en mesura la richesse [...].

Sur la terre voisine, de même grandeur, vivaient David Desmarais et sa fille unique Angéline. Pierre-Côme songea à ses quatre garçons qu'il faudrait établir dans les environs³⁷.

L'appropriation est un type privilégié de relation à la nature. En maintenant une adéquation entre deux composantes majeures (la possession du sol et la survivance des Provençal), Pierre-Côme assouvit son désir de suffisance³⁸. Le temps, -représenté par la terre, lieu familier, interchangeable et dénué de tout risque-, lui procure ainsi la sécurité qu'il recherche. Par contre, l'espace, c'est-à-dire l'étendue immense située à l'extérieur du Chenal, est une aire géographique inaccessible. Le sédentaire croit que toute tentative

37 G. Guèvremont, op. cit., p. 15-16.

38 "Lui, pense Didace, c'est le vrai cultivateur! Quatre garçons, quatre filles, tous attachés à la terre, toujours d'accord. Ça pense jamais à s'éloigner ni à gaspiller. Et l'idée rien qu'à travailler et à agrandir le bien" (Ibid., p. 139).

de diffusion à travers le pays ambiant signifierait l'effritement irrémédiable de son mode d'existence. Sa conception de l'espace n'englobe donc que la région délimitée par les frontières de la paroisse: "Pour eux, [...] le pays tout entier tenait entre Sorel, les deux villages du Nord, Yamachiche et Maskinongé, puis le lac Saint-Pierre et la baie de Lavallière à la limite de leurs terres"³⁹. Le Chenal appartient à l'univers réel, objectif; on préfère ce lieu clos et sans "ailleurs" aux contrées à la fois oniriques et mythiques que le Survenant se plaît à évoquer.

Pourtant le laboureur n'est pas dupe de sa condition. Il sait fort bien que le rôle de la durée est des plus restrictifs: elle l'insère dans le mouvement circulaire des saisons afin d'atténuer en lui l'appel atavique du nomadisme. L'enracinement s'effectue au prix d'une négation de valeurs aussi traditionnelles que celles de la paysannerie. Toutefois le cultivateur authentique est celui qui, à l'instar de Pierre-Côme Provençal, mise malgré tout sur la stabilité de la glèbe. Par conséquent, il doit se soumettre à des lois immuables:

³⁹ Ibid., p. 39. "Le Chenal du Moine leur suffisait" (Ibid., p. 34).

Longtemps [Didace] resta, attristé, sur le seuil de la porte. Et il sut, une fois de plus, que l'ordre de l'hiver allait bientôt succéder à l'ordre de l'automne⁴⁰.

Comme les saisons, les êtres se succèdent selon un enchaînement rigoureux: "Une feuille tombe de l'arbre, une autre feuille la remplace"; ou encore: "Inexorable, la rivière continue de couler: elle n'y peut rien. Nul n'y peut rien"⁴¹. En un mot, l'homme de la campagne craint toute forme d'aventure. Il se replie sur lui-même en réprimant ses rêves d'évasion spatiale et il subit le temps ainsi que la nature d'une manière foncièrement fataliste.

La venue du Survenant suscite l'antagonisme des agriculteurs parce qu'elle bouleverse le cours paisible de la vie sociale. Préférant sa tranquillité à l'attrait d'une existence instable, Provençal ne se laissera pas ensorceler par ces lieux distants qu'il ne veut pas connaître:

-Tout ce qu'on avait à voir, Survenant, on l'a vu, reprit dignement Pierre-Côme Provençal, mortifié dans sa personne, dans sa famille, dans sa paroisse⁴².

Sa hantise de la connaissance acquiert une portée immédiate. Pierre-Côme affiche son conservatisme car il essaie de

40 Ibid., p. 56. "Le paysan se moule aux circonstances se sachant incapable de lutter contre la nature" (A. Vanasse, op. cit., loc. cit.).

41 G. Guèvremont, op. cit., p. 77 et 74.

42 Ibid., p. 166.

soustraire ses fils aux sollicitations du vagabondage en dissipant dans leur esprit l'effet néfaste des récits chimériques du Survenant:

-Ouais! il dit que c'est ben beau par là.
Mais on en a pas vu le reçu sur la table. Un du Chenal irait et il serait peut-être ben trop fier de s'en revenir par icitte⁴³.

Le langage de ce cultivateur-type traduit l'attitude de la collectivité à l'égard de l'étranger qui s'immisce dans le monde sédentaire sans renoncer à son nomadisme. La méfiance⁴⁴ de Pierre-Côme est provoquée par l'énigme qui voile l'origine et l'identité de cet homme qu'il tient "pour un larron, par le fait même qu'il ignor[e] tout de lui"⁴⁵. Quand il dit à Joinville que Venant est assurément un "sauvage"⁴⁶, il pose la question problématique essentielle: "Qui est-il?" Néanmoins l'inconnu ne lui fournit aucune réponse intelligible.

43 Ibid., p. 40.

44 Garde-chasse et maire de la paroisse, Pierre-Côme épie le Survenant: "Figé, secret comme le hibou, le maire de la paroisse s'asseyait loin de la lampe, soucieux de dérober sur ses traits la moindre expression" (Ibid., loc. cit.).

45 Ibid., p. 99.

46 Ibid., p. 40. "Rien qu'à son parler, ça se voit. Il parle tout bas, quand il se surveille pas. Puis il sourit jamais. Un sauvage sourit pas. Il rit ou ben il a la face comme une maison de pierre" (Ibid., loc. cit.). Plus tard, les gens diront: "Parle donc le langage d'un homme, Survenant. Un gargantua! T'es pas avec tes sauvages par icitte: t'es parmi le monde" (Ibid., p. 86).

Provençal érige donc contre lui un langage d'opposition⁴⁷. Sa pensée s'appuie sur un processus de différenciation absolue entre la vie de la terre et l'affranchissement: quiconque pénètre dans l'enceinte du Chenal doit se conformer aux seuls préceptes de la société rurale. Or le Survenant contrecarre ce processus. Il ne révèle pas son identité et il conserve sa liberté de mouvement. De plus, il surclasse tous les hommes du Chenal. Après son combat avec Odilon Provençal, on le hait davantage "de le savoir non seulement adroit à l'ouvrage et agréable aux filles, mais encore habile à se battre et aussi fort qu'un boeuf"⁴⁸. Bref, la haine du groupe équivaut à un refus définitif.

47 L'opposition n'est pas forcément unanime: "Au Chenal, plusieurs cultivateurs, sauf Pierre-Côme Provençal, commençaient à regretter qu'il n'eût pas échoué chez eux plutôt que chez les Beauchemin" (Ibid., p. 49).

48 Ibid., p. 99. André Vanasse résumait cette situation en ces mots: "On lui en voulait d'avoir préféré à la sécurité de la terre l'insouciance d'une vie errante. Si, encore, il avait été gauche, ne fût-ce que pour cultiver la terre, ils auraient pu alors se moquer de ce malhabile qui prétendait avoir tout vu, mais, là encore, il les décevait, car il se montrait aussi adroit que les plus expérimentés. D'être presque vaincus dans leur domaine propre les exaspérait, d'autant plus qu'ils acceptaient difficilement que cet étranger ait pu acquérir tous les trucs du métier en menant, malgré tout, une vie libre" (A. Vanasse, Le temps et l'espace dans le roman paysan canadien, thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1963, p. 68).

Cependant le "grand-dieu-des-routes" a agi sur eux. "En un peu plus d'un an, à cause de lui, tout change au Chenal du Moine"⁴⁹. Les gens n'ont pris conscience de l'étroitesse de leur comportement qu'au moment où ils ont confronté leur idéologie fataliste aux valeurs spatiales du Survenant⁵⁰. Le langage collectif ne constitue donc pas un point de vue "innocent" sur le monde⁵¹; il implique plutôt un besoin de montrer que le vagabondage de Venant ne peut être qu'une anti-valeur par rapport à la tradition sédentaire.

2. Le personnage problématique

Dans son premier roman, Germaine Guèvremont analyse deux conceptions contradictoires. En premier lieu, elle

49 R. Robidoux et A. Renaud, Le roman canadien-français du vingtième siècle, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1966, p. 55. Il est significatif qu'on tente de l'oublier dès son départ (Voir G. Guèvremont, op. cit., p. 188).

50 Ils sont "constamment forcés de prendre conscience d'eux-mêmes par rapport aux paroles, aux actes et à la personnalité du Survenant" (R. Robidoux et A. Renaud, op. cit., loc. cit.).

51 Le commentaire de G.-A. Vachon montre bien le fonctionnement et le sens de la pensée paysanne: "L'idéologie est essentiellement un mécanisme de sécurité; et à ce titre, elle est toujours mensongère. [...] Elle ne résout pas les problèmes, elle permet seulement de les éluder" (G.-A. Vachon, L'espace politique et social dans le roman québécois, dans Recherches sociographiques, vol. 7, no 3, sept.-déc. 1966, p. 259).

montre, par l'entremise de l'opposition du groupe, comment deux modes de vie historiquement complémentaires, l'agriculture et le nomadisme, sont devenus incompatibles. En second lieu, elle introduit dans l'enceinte du Chenal un individu problématique qui résout la dichotomie des valeurs. Le Survenant structure le récit et se place au centre de l'oeuvre en intégrant tous les éléments à une vision totalisante⁵² de l'univers.

Le séjour du Survenant tient à deux facteurs exprimés simultanément sous la forme d'une présence et d'un appel⁵³. La manière dont il pénètre dans le cercle fermé du Chenal précise la fonction qui lui incombe dans le roman. L'auteur accorde une attention particulière à l'arrivée inopinée de son personnage. Un soir d'automne, un inconnu frappe à la

52 Voir G. Lukacs, La théorie du roman, Paris, Gonthier, 1963, p. 113.

53 Louis Hémon et Mgr Savard définissent tous les rapports du héros au monde environnant; de plus, ils décrivent -à l'aide de motifs- les divers états de conscience de leur personnage central. Dans Le Survenant, l'écriture est beaucoup moins analytique car la problématique n'y est pas aussi complexe: Venant ne doit surmonter aucune médiation. La romancière ne nous livre que le schéma d'une situation: d'une part, elle fait état des réactions collectives; de l'autre, elle accentue les deux moments forts du séjour de Venant, à savoir son action immédiate sur les êtres et les choses et, à la fin de l'oeuvre, l'expression de sa liberté. Pendant l'intervalle, la durée s'étire et n'est plus perceptible que dans les événements extérieurs et le passage des saisons. Il semble donc que la problématique de ces romans correspond étroitement au point de vue esthétique de chaque romancier.

porte des Beauchemin, s'établit dans la maison et choisit d'y demeurer pour une période indéterminée:

Un soir d'automne, au Chenal du Moine, comme les Beauchemin s'apprêtaient à souper, des coups à la porte les firent redresser. C'était un étranger de bonne taille, jeune d'âge, paqueton au dos, qui demandait à manger.

.....
-J'aime la place. Si vous voulez me donner à coucher, à manger et tant soit peu de tabac par-dessus le marché, je resterai. Je vous demande rien de plus. Pas même une taule. Je vous servirai d'engagé et appelez-moi comme vous voudrez⁵⁴.

Mme Guèvremont consacre ensuite le chapitre II à la description des heures qui précèdent cet événement; pendant ce flashback, Didace prend conscience de la déchéance de son fils. Puis l'étranger est introduit de nouveau: "C'est ce soir-là, comme on se mettait à table, que le Survenant heurta à la porte des Beauchemin"⁵⁵. Le Survenant sert ainsi de catalyseur puisque l'éclosion du conflit familial coïncide avec son arrivée au Chenal du Moine. En outre, son rôle se manifeste d'une façon tangible au cours de ce même chapitre. Dès les premiers instants, il commence à conférer une dimension nouvelle aux gestes séculaires du paysan; les moindres objets, maniés par ses mains habiles, acquièrent brusquement un relief magique:

54 G. Guèvremont, op. cit., p. 9, 11-12.

55 Ibid., p. 20.

De ses mains extraordinairement vivantes, l'étranger s'y baigna le visage, s'inonda le cou, aspergea sa chevelure, tandis que les regards s'acharnaient à suivre le moindre de ses mouvements. On eût dit qu'il apportait une vertu nouvelle à un geste pourtant familier à tous⁵⁶.

Venant exerce sur les choses une emprise qui est le fruit d'une amplification. C'est pourquoi il s'impose aussitôt dans la demeure des Beauchemin et, par extension, dans la paroisse: "De semaine en semaine, le Survenant prenait le ton du commandement, à la connaissance du père Didace qui semblait approuver le nouvel état de choses"⁵⁷. Jusqu'à son départ, il attribuera à l'existence quotidienne une portée que les meilleurs cultivateurs ne peuvent prêter à leur propre univers. Il agira donc sur la maison⁵⁸, sur les Beauchemin et sur le groupe tout entier.

Toutefois la présence du Survenant au Chenal du Moine est par essence problématique. Au cours du roman, ce

56 Ibid., p. 10. Voir aussi p. 61-62, 100-101.

57 Ibid., p. 100. Voir aussi p. 76.

58 "[...] il écarta si grands ses doigts démesurés qu'à la lueur de la lampe leur ombre s'étendit en une nuée sur la cuisine. On eût dit que la main gigantesque voulait ramasser tout un pan de mur et, d'une seule jointée, le projeter au dehors" (Ibid., p. 108).

vagabond ne s'offusque jamais lorsqu'on s'attaque à lui⁵⁹ et, par surcroît, il se montre très indifférent à l'égard de ces signes de la permanence sédentaire que sont la glèbe et la maison familiale. Privé de passé et insoucieux de l'avenir, il pense que son séjour chez les Beauchemin ressemble à tant d'autres arrêts fortuits: "Il y resterait le temps qu'il faudrait: un mois? Deux mois? Six mois?"⁶⁰. Or son indifférence recouvre une signification plus profonde: Venant respecte le besoin de stabilité des cultivateurs; mais au moment où il s'est affranchi, il a choisi de ne supporter désormais aucune contrainte: "Celui qui décide de sortir complètement du milieu qui l'étouffe est toujours un aventurier. Il ne consentira jamais à reprendre ailleurs le joug qu'il a secoué d'un coup sec"⁶¹. Sa libération s'est incarnée dans son adoption du mode de vie des anciens explorateurs.

59 "Le Survenant resta au Chenal du Moine. Amable et Alphonsine eurent beau être vilains avec lui, il ne s'offensa pas de leurs regards de méfiance ni de leurs remarques mesquines" (Ibid., p. 32). Il adopte une attitude analogue envers les filles du Chenal: "Quand il ne se moquait pas de leur inutilité dans le monde, il les ignorait" (Ibid., p. 40). Voir aussi p. 64.

60 Ibid., p. 33. Le jour de son arrivée il avait dit: "Quoi! je resterai le temps qu'il faut!" (Ibid., p. 11). Au chapitre XV, il ignore encore pourquoi il est demeuré si longtemps au Chenal: "Peut-être qu'il y a de l'eau que j'aime à regarder passer, de l'eau qui vient de pays que j'ai déjà vus... de l'eau qui s'en va vers des pays que je verrai, un jour... je sais pas trop..." (Ibid., p. 147).

61 Ibid., p. 136.

En conséquence, il revendique souvent un droit inaliénable en faisant appel à sa liberté de mouvement:

-Ecoutez, le père Beauchemin, vous et vos semblables. Prenez-moi pas pour un larron ou pour un scélérat des grands bois. Je suis ni un tueur ni un voleur. Et encore moins un tricheur. Partout où c'est que je passe, j'ai coutume de gagner mon sel, puis le beurre pour mettre dedans. Je vous ai offert de me garder moyennant asile et nourriture. Si vous avez pas satisfaction, dites-le: la route est proche. De mon bord, si j'aime pas l'ordinaire, pas même le temps de changer de hardes et je pars⁶².

Lorsque Didace tente de le tirer de son mutisme en rappelant les exploits des habitants du Chenal pendant la débâcle de 1865, Venant ne répond pas immédiatement: "Le Survenant ne broncha pas. [...] Le Survenant ne broncha pas. [...] Mais le Survenant, lui, ne bronchait pas. [...] Le Survenant ne broncha pas"⁶³. Et soudain il se met à évoquer "comme pour lui-même" la vie merveilleuse de la ville:

Le Survenant ne broncha pas.
Mais soudain, sans même lever la vue, il se mit à parler à voix basse, comme pour lui-même, de l'animation des grands ports quand ils s'éveillent à la vie du printemps, et surtout du débardage, un métier facile, d'un bon rapport, sans demander d'apprentissage. Il ne dit pas un mot des dangers de l'homme de quai. Ni des misères du débardeur, couché au fond de la cale, à pelleter le grain dont la poussière encrasse ses poumons.

62 Ibid., p. 32-33.

63 Ibid., p. 103-104. Le sens de cette anaphore se situe au chapitre XVI. C'est par un procédé analogue que la romancière annonce le départ du Survenant (Voir Ibid., p. 172-173).

Ni des rats, les rats de navire qui se transportent d'un continent à l'autre, avec les ballots de vaisselle, des rats la grosseur des matous. Il parla du débardage comme d'une personne aimée en qui on ne veut pas voir de défaut⁶⁴.

Son expérience antérieure remplit la fonction d'un référentiel: elle lui permet de préserver sa liberté et de ne pas dévoiler son identité énigmatique. Ainsi son intégration au milieu demeure partielle. C'est pourquoi il n'hésite pas à franchir les frontières du Chenal et à s'enivrer souvent⁶⁵. Sa passion de l'alcool illustre tangiblement sa présence à la fois dominante et exclusive. Quand, un soir, Bernadette Salvail lui donne à boire pour l'inciter à chanter, elle constate aussitôt que le Survenant boit d'une façon distincte et presque religieuse, selon un rite mystérieux. Bernadette est le témoin d'une extase que personne ne pourrait partager:

Le Survenant buvait autrement. Lentement. Attentif à ne pas laisser une goutte s'égarer. Bernadette? Il se souciait bien d'elle. Bernadette n'existait pas. Il buvait lentement et amoureuxment. Il buvait avidement et il buvait pieusement. Tantôt triste, tantôt comme exalté. Son verre et lui ne faisaient plus qu'un. Tout dans la chambre, dans la maison, dans le monde qui n'était pas son verre s'abolissait⁶⁶.

102. 64 Ibid., p. 104-105. Voir aussi p. 11, 34, 61 et

65 Voir Ibid., p. 27, 70, 80-82, 100 et 120.

66 Ibid., p. 93.

Boire, c'est quitter à volonté le Chenal du Moine afin de retourner momentanément dans le "vaste monde" qu'il est seul à connaître. Grâce à ce va-et-vient, Venant participe activement à deux modes de vie ainsi qu'aux deux ordres de valeurs qui s'y rattachent; tour à tour nomade et sédentaire, il transcende la dichotomie du temps et de l'espace.

La liberté du Survenant ne s'exprime vraiment qu'au moment où il s'apprête à reprendre sa route⁶⁷; la désinvolture qu'il a affichée jusqu'alors se transforme en une affirmation explicite. Son départ est suscité par l'animosité grandissante de la collectivité. Bien qu'il ait emprunté les coutumes quotidiennes de tous ces gens réunis pour l'interroger sur le mariage imminent de Didace, il ne s'est pas subordonné pleinement aux exigences de leur existence paisible mais enclavée. A la fin d'un long état de veille léthargique, il les voit tout à coup "comme s'il les voyait pour la première fois"⁶⁸ et il commence à déchiffrer le code de leurs pensées les plus secrètes:

-Chante, beau marle, chante toujours tes chansons.

-Tu seras content seulement quand t'auras bu ton chien-de-saoul et qu'ils te ramasseront dans le fosset.

67 La durée du récit englobe une année entière. Puisque l'arrivée et le départ du Survenant coïncident sur le plan temporel, les deux extrémités du roman se superposent.

68 G. Guèvremont, op. cit., p. 167.

- Assommé par quelque trimpe et le visage plein de vase.
 -On fera une plainte sur toi, le fou à Venant.
 -Tu crèveras comme un chien, fend-le-vent.
 -Sans avoir le prêtre, sans un bout de prière...
 -Grand-dieu-des-routes!⁶⁹.

La confrontation ultime s'amorce au même instant. Dès que Venant leur dit: "vous autres", l'unité artificielle du groupe se disloque:

Soudainement il sentit le besoin de détacher sa chaise du rond familial. Pendant un an, il avait pu partager leur vie, mais il n'était pas des leurs; il ne le serait jamais. Même sa voix changea, plus grave, comme plus distante, quand il commença:

-Vous autres...
 Dans un remuement de pieds, les chaises se détassèrent. De soi par la force des choses, l'anneau se déjoignait⁷⁰.

Toutes ses paroles deviennent interrogatives car elles font le procès d'une mentalité fataliste. En comparant leur conception étroite de l'espace à l'enchantement de "voir du pays", il proclame aussi sa volonté de recouvrer des valeurs auxquelles il n'a jamais renoncé:

-Vous autres, vous savez pas ce que c'est d'aimer à voir du pays, de se lever avant le jour, un beau matin, pour filer fin seul, le pas léger, le coeur allège, tout son avoir sur le dos. Non! vous aimez mieux piétonner toujours à la même place, pliés en deux sur vos terres de petite grandeur, plates et cordées

69 Ibid., p. 167-168.

70 Ibid., p. 166. C'est nous qui soulignons.

comme des mouchoirs de poche.

.....
 Les mots titubaient sur ses lèvres. Il était ivre, ivre de distances, ivre de départ. Une fois de plus, l'inlassable pèlerin voyait rutiler dans la coupe d'or le vin illusoire de la route, des grands espaces, des horizons, des lointains inconnus⁷¹.

Son nouvel état d'"ivresse" est accentué par une anaphore obsédante: "Mais un jour, la route le reprendra. [...] La route le reprendra... [...] Un jour il le sent, la route le reprendra. La route le reprendra. [...] Mais la route le reprendra. C'est épouvantable... la route le reprendra... la route le reprendra... la route le reprendra..."⁷². Il sait fort bien qu'il pourrait prendre racine au Chenal du Moine et épouser Angéline Desmarais. Il opte néanmoins pour l'insécurité de la route; il décide de retourner dans le "vaste monde" parce qu'il craint de s'enliser à son tour dans le fatalisme de la durée paysanne:

S'il restait? Il en est encore temps.

S'il reste, c'est la maison, la sécurité, l'économie en tout et partout, la petite terre de vingt-sept arpents, neuf perches et le souci constant des gros sous:

-(C'est-il gratis?)

71 Ibid., loc. cit. Ces mots montrent le Survenant "dans son individualité farouche, comme ils définissent, du même coup, les autres personnages dans leurs traits collectifs, c'est-à-dire en ce qu'ils constituent ensemble un petit monde solidaire, enracinés dans un sol qui les marque, renfermés dans un cercle au périmètre infranchissable" (R. Robidoux et A. Renaud, op. cit., p. 55).

72 G. Guèvremont, op. cit., p. 167, 172-173.

Puis la contrainte et les questions:

-(T'as encore fêté?)

L'étouffement, l'enlissement:

-(Quoi c'est que Pierre-Côte Provençal va penser?)

La plaine monotone sans secrets. Toujours les mêmes discours. Toujours les mêmes visages. Toujours la même chanson jusqu'à la mort. Ah! non, pas d'esclavage!

S'il part, c'est la liberté, la course dans la montagne avec son mystère au déclin. Et tout à coup: une sonnaille au vent. Le jappement d'un chien. Un tortillon de fumée. Des visages étrangers. Du pays nouveau. La route. Le vaste monde...⁷³.

Prolonger son séjour serait une lente macération. Il veut donc partir, partir parce que c'est peut-être le seul choix de sa vie.

Le langage interrogatif du Survenant revêt un caractère synthétique et totalisant. Pendant qu'il livre sa réponse définitive à l'hostilité du milieu, il résume les principes qui régissent son existence et il domine une fois de plus l'univers sédentaire :

Le Survenant, la tête haute, les domina de sa forte stature et dit:

.....
-Personne ne peut dire qui mourra de sa belle mort ou non. Mais quand je serai arrivé sur la fin de mon règne, vous me trouverez pas au fond des fossets, dans la vase. Cherchez plutôt en travers de la route, au grand soleil: je serai là, les yeux au ciel, fier comme un roi de repartir voir un dernier pays⁷⁴.

73 Ibid., p. 173.

74 Ibid., p. 168. C'est nous qui soulignons. Son regard se fixe sur la porte, qui se pare "de vertus à la parole d'un passant" (Ibid., p. 167).

Par l'entremise de cette réponse structurée⁷⁵ et stylisée (et problématique) à l'idéologie de la collectivité, le Survenant renaît à sa liberté et il se situe définitivement au centre du livre⁷⁶.

Le départ de Venant ne compromet aucunement sa participation aux deux grands ordres de valeurs du roman. Il refuse d'adhérer aux seules structures de la société traditionaliste où il est plongé; de ce fait, sa présence au Chenal du Moine conteste, dépasse et re-structure une vision restrictive du monde⁷⁷. C'est ainsi que se définit le champ de sa liberté: le Survenant est avant tout citoyen d'un espace incommensurable, l'univers entier.

75 Nous empruntons cette expression à l'article de Fernand Dumont, La sociologie comme critique de la littérature, dans F. Dumont et J.-C. Falardeau, Littérature et société canadiennes-françaises, Québec, P.U.L., 1964, p. 230.

76 "C'est le Survenant qui fait l'unité de l'ouvrage. [...] Le roman tient entre son arrivée inopinée et son brusque départ" (Rita Leclerc, Germaine Guèvremont, Montréal, Fides, Collection Ecrivains canadiens d'aujourd'hui, 1963, p. 46).

77 A ce niveau, Venant et Menaud se ressemblent. Leur participation à deux modes de vie semble être un élément nouveau; au fond, elle est fort équivoque car elle marque un retour à un état antérieur et dégradé.

CHAPITRE IV

MARIE-DIDACE¹

Dans Marie-Didace, Germaine Guèvremont nous offre une autre tranche de la vie des habitants du Chenal du Moine. Cette oeuvre approfondit l'analyse de la pensée communautaire; la romancière observe le groupe de l'intérieur et s'attache à faire ressortir davantage les divers aspects de la conscience collective. L'élément le plus fondamental du roman est toutefois la présence d'un second personnage problématique dans ce milieu clos. L'Acayenne, qui remplace le Survenant, sert à son tour de pivot et se situe rapidement au centre du récit. Par contre, elle s'intègre peu à peu à la société paysanne et elle cesse alors d'être le personnage central du livre.

1. La collectivité

Amable et Alphonsine Beauchemin

Lors de l'arrivée de l'Acayenne, Amable, croyant que le Survenant est de retour au Chenal du Moine, ranime sa

¹ Germaine Guèvremont, Marie-Didace, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, 1956, 210 p. Les citations renvoient à cette édition. Marie-Didace est paru chez Beauchemin en 1947. En 1959, l'auteur a publié la suite de Marie-Didace, intitulée Le plomb dans l'aile, dans le quatrième Cahier de l'Académie canadienne-française. Contes et nouvelles.

haine: "[...] à c't'heure, dit-il, je vas lui apprendre à me reconnaître comme son maître"². Or son antagonisme s'épuise rapidement en revendications vaines³ puisque sa méprise sur l'identité véritable de l'étrangère se traduit peu après par un état de confusion: malgré son désir de dominer le "grand-dieu-des-routes", il est encore subjugué par le double phénomène du magnétisme et de la désinvolture de Venant:

Toujours le Survenant!

Amable s'écroula, la tête entre les mains. Il ne comprenait plus rien. Passe un passant un soir d'automne. Il rentre en bourrasque dans la maison et s'y installe comme si tous les honneurs lui étaient dus. Tout le monde l'accepte, le père Didace le premier, parce que le Survenant a les reins forts, la tête haute et qu'il a appris à se battre; les femmes, parce qu'il est bel homme et parce qu'il remplit la boîte à bois à temps.

Mais, lui, un faiseur d'almanach, quand il a fini d'une place, il secoue le monde d'une pichenotte, comme la poussière sur son bras. Aïe, neveurmagne! Hou donc! cours à la place qui le tente⁴.

Son lyrisme n'en est pas moins équivoque car il constitue une forme d'aveu mitigée: "A l'heure de surveiller le bien, pense Alphonsine, quand il en était encore temps, Amable se berçait à la chaleur du poêle"⁵. Amable demeure, somme toute, un

2 Ibid., p. 14.

3 L'une des seules façons dont il pourra s'opposer à l'Acayenne sera de refuser de la reconnaître comme sa mère: "Ma mère... c'te langue sale-là?" (Ibid., p. 99).

4 Ibid., p. 100-101.

5 Ibid., p. 23.

personnage paradoxal; son insouciance témoigne de sa déchéance.

Amable contribue à la désintégration de la famille Beauchemin à mesure que l'Acayenne s'impose dans la maison. Il voit que sa belle-mère lui fait perdre à jamais, en vertu de son mariage, tous les droits et privilèges qu'il pensait avoir recouvrés depuis la fuite de Venant. C'est pourquoi il provoque une confrontation décisive où se manifeste d'une façon explicite la dégradation inhérente aux valeurs familiales:

[...] Il se planta devant sa belle-mère, criant comme un perdu:

-Salissez pas ma femme! Phonsine est pas de votre race. Elle est respectable. Salissez-la pas, elle est en famille.

La main levée, il la menaça:

-Vous allez la respecter ou ben vous prendrez la porte, je vous le promets.

.....
Des souvenirs se bousculèrent en lui: les fréquentes absences de Didace pendant son veuvage, ses randonnées à Sorel avec le Survenant, les taquineries des propriétaires de Maska, à la barrière, sur ses espoirs de paternité. Il dit à Didace:

-Vous aviez beau à pas vous marier: Pourquoi acheter la vache quand on a le lait pour rien?⁶.

Alors que l'annonce de la naissance prochaine d'un héritier rétablit l'ordre traditionnel, Amable se montre impuissant à assumer son rôle. Il tentera, en dernier recours, de résoudre le conflit auquel l'Acayenne sert de catalyseur en

6 Ibid., p. 98-99.

posant un geste chargé de menaces: "-Je pars, Phonsine, mais j'aime autant te le dire, ça sera pas pour revenir de moi-même. Jamais"⁷. A première vue, il quitte le Chenal afin d'afficher, en face de l'imposture, une volonté digne de ses ancêtres:

-C'est ça, reprit Amable hors de lui, mettez-moi à la porte. Maudissez-moi dehors, pendant que vous y êtes. Mais vous perdez votre temps. Je pars, mais je pars de moi-même. J'vas chercher ma vie ailleurs⁸.

Son départ précipité est toutefois ambigu en ce qu'il recèle un motif plus secret. Amable est convaincu qu'il lui suffira de franchir les frontières de la paroisse pour participer à son tour à l'enchantement de ce "vaste monde" dont le Survenant a fait chatoyer les mirages sous ses yeux incrédules et ébahis. Sans qu'il le veuille, le "monde" de Venant se métamorphose en une chose in-signifiante dans ses mains maladroites:

-J'vas chercher ma vie ailleurs.
-Où ça?
-Dans le monde... dans le vaste monde...
Le mot rendit un son rapetissé, il n'avait plus de sens. Le vaste monde n'était plus qu'un jouet dans la main d'Amable⁹.

7 Ibid., p. 108.

8 Ibid., p. 100. Le départ (et, partant, la mort) du fils est un cliché typique du roman de la Fidélité. L'auteur a su néanmoins l'incorporer à son projet romanesque et en renouveler la signification.

9 Ibid., loc. cit. "Quoi c'est que vous faites du débardage? Un métier facile qui exige pas d'apprentissage, où c'est qu'on gagne de grosses gages quasiment à rien faire. Le Survenant le disait bien" (Ibid., loc. cit.).

Amable essaie d'imiter Venant dans l'espoir d'acquérir sa puissance. Mais il emprunte un palliatif et il s'engage dans une impasse.

Dans Marie-Didace, Alphonsine affronte une réalité complexe et protéiforme. Elle s'empresse d'abord de rejeter à nouveau le Survenant; elle définit rétrospectivement la durée de son séjour comme une période révolue à jamais et, en conséquence, elle reprend possession, grâce à un état léthargique apparenté au sommeil, de son statut de maîtresse incontestée de la maison:

Après le départ du Survenant, Alphonsine avait recommencé à traîner au lit, le matin, comme autrefois. Moins par besoin de sommeil [...] que par satisfaction, croyant reconquérir ainsi à ses propres yeux la part de prestige que la présence de l'étranger lui avait enlevée.

 Ah! oui, le Survenant était parti. Il avait quitté le Chenal du Moine¹⁰.

Cette dilatation temporelle revêt pourtant un caractère aléatoire. En dépit de sa réaction agressive, la jeune femme ne peut empêcher l'image de Venant de se reconstituer par tranches successives dans sa mémoire. Pendant que, à son insu, l'Acayenne s'établit dans la demeure des Beauchemin, Alphonsine sent jaillir en elle une flamme dévorante, expression d'un rêve secret et refoulé:

¹⁰ Ibid., p. 10.

Sans qu'elle se l'avouât, la maison lui paraissait grande et les prévenances du Survenant lui manquaient. Si Amable avait voulu comprendre et se rendre serviable le moins possible!

.....
Ce n'était pas le fend-le-vent...

L'image du Survenant, avec son grand rire et ses défauts, avec son verbe insolent et son obligeance, sillonna sa pensée.

.....
Consciencieusement, avec remords, elle pourchassa les images loin de son esprit. "Amable est du bon monde, il y a pas à redire. Il boit pas. Il a pas de vice". Dans l'ombre, elle crut entendre ricaner le Survenant: "Pas un vice, mais tous les défauts".

.....
Il faisait grand jour quand Phonsine s'éveilla. Un chien jappait près de la maison. D'abord, elle pensa qu'elle rêvait [...].

-C'est Z'Yeux-ronds que j'entends!

Quelque chose flamba en elle. Le feu courait, courait. La flamme, haute et joyeuse, monta jusqu'à sa gorge:

Le Survenant est revenu!¹¹.

Néanmoins son accès de joie est ambivalent et il se dissipe dès qu'elle découvre son erreur. Après le premier chapitre, le souvenir de l'étranger accentue davantage le paradoxe de la faiblesse d'Amable¹²: lorsqu'elle compare les deux hommes, Phonsine décèle les liens ambigus que son mari entretient avec le passé. Par ailleurs, le "retour" du Survenant éveille en elle la hantise de la dépossession qui la poursuivra sans répit jusqu'à sa chute dans la névrose: "Marie-Amanda ne

11 Ibid., p. 10-11, 24 et 13-14.

12 "Et maintenant il se couchait et versait des larmes. Un homme!" (Ibid., p. 23).

pouvait pas comprendre. Elle n'avait jamais tremblé pour son pain, jamais tremblé pour son gîte avec, pour tout partage, la rue. Pas même la route. La rue!"¹³. En découvrant sa situation en regard de l'absence-présence de Venant, elle retrouve le langage structuré de l'opposition collective. Quand elle énumère les quatre données décrites dans Le Survenant (l'origine, l'identité et la liberté de ce vagabond qui surclassait tous les cultivateurs), elle recrée la situation généralisée qui fondait le refus du groupe:

Parce qu'il était presque pris comme une île et qu'il savait se servir de ses mains? Un chef-d'oeuvreux! comme l'appelle Pierre-Côme. En v'là des qualités! Pour un passant pas même capable de dire son nom... un fend-le-vent s'il y en avait un qui se faisait gloire de courir les routes. Il avait une coche à l'épaule à force de charroyer son paqueton. Puis, le mois passé, il a-ti fait ses preuves, hein, partant comme un sauvage?¹⁴.

Son recours à une opposition ordonnée est atténuée cependant par l'incertitude qui continue de régner dans son esprit:

-Il aurait si ben pu passer tout droit, ou encore aller nicher à la place voisine, et on aurait vécu en paix. Il nous aurait épargné tant de déboires: d'abord, ton père serait pas remarié avec l'Acayenne... ensuite, c'te pauvre

¹³ Ibid., p. 36.

¹⁴ Ibid., p. 36-37. Voir Id., Le Survenant, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, 1959, p. 26.

Angéline verserait pas toutes les larmes de son corps pour s'être tant affolée de lui... puis Joinville Provençal boirait pas... Et nous autres...¹⁵.

Bien qu'elle ait justifié son hostilité d'une manière adéquate, elle ressent le besoin maladif de rendre le Survenant responsable de tous les malheurs qui s'abattent sur les Beauchemin et sur le milieu. Alphonsine est donc sollicitée par des éléments qui lui sont de plus en plus incompréhensibles.

La venue de l'Acayenne marque un approfondissement de la menace de dépossession¹⁶. Cet événement a été annoncé par le Survenant lui-même. Revenu ivre de Sorel, il balbutiait des phrases incohérentes, vides, en apparence, de tout sens logique: "Le père?... Il est allé... voir... sa blonde... [...]. Le père Didace... il est en amour... avec... [...]. Il est pas comme les Provençal... ah! les plus gros habitants du canton... mais toute une bande d'ignorants... savent rien en tout... savent pas même que le père Didace va se marier avec... l'Acayenne... la belle Acayenne... [...]. Je veux aller... voir danser le soleil. Le matin de Pâques...

15 Id., Marie-Didace, p. 36. "-Demande-moi pas ce que le beau Survenant avait besoin de s'arrêter ici, il y a un an, presque jour pour jour. On était si ben entre Beauchemin, à la tranquillité, nous trois: ton père, Amable, puis moi" (Ibid., loc. cit.).

16 "Alors elle mesura l'étendue de son malheur: elle avait perdu sa place" (Ibid., p. 18).

il danse, le soleil... oui, il danse!¹⁷. La jeune femme avait alors pu prévoir les conséquences du mariage éventuel de Didace:

Serait-il possible que son beau-père se remariât, qu'il amenât dans la maison une nouvelle femme? Une femme qu'on ne connaissait ni d'Adam ni d'Eve, une étrangère? [...] Et elle, qui a déjà tant de peine à se faire valoir dans la maison, que deviendrait-elle à côté d'une autre femme, une ancienne qui doit savoir la manière de parler aux hommes et de donner ses raisons, puisque déjà le père Didace l'écoute? Puis la terre? La terre revient de droit à Amable. Si Didace allait la passer à l'étrangère, Amable et elle seraient dans le chemin. Elle se vit hâve et en guenilles mendier son pain sur quelque route inconnue.

.....
Aussi vrai que si elle eût été l'unique tributaire de la fatalité, Alphonsine agonisa comme seule et abandonnée sur une vaste terre d'injustice. Elle était la pierre des champs, froide et stérile, parmi les avoines ardentes et soleilleuses. Elle était le grain noir qu'une main dédaigneuse rejette loin du crible¹⁸.

Six ans plus tard, elle se souviendra de cette scène:

Elle tirait mollement comme en rêve. Où avait-elle accompli le même geste auparavant? Peu à peu, par petites touches, des images se dessinaient, précises, dans sa mémoire: agenouillée auprès du Survenant, un soir qu'il avait bu, Phonsine lui enlevait ses bottes. Au milieu de phrases incohérentes, -il danse le soleil, le matin de Pâques, il danse!- il lui révélait les amours du père Didace avec l'Acayenne. La tête de l'homme ivre retombait sur la table. Deux flaques d'eau grise maculaient le plancher frais

17 Id., Le Survenant, p. 109-110.

18 Ibid., p. 111-114. "Et après lui, ce sera le tour d'une autre, je suppose?" (Ibid., p. 177).

lavé. Phonsine avait eu le pressentiment de tout ce qui lui serait dérobé de sécurité, de paix. Parmi les avoines ardentes et soleilleuses, elle ne serait plus que l'humble grain noir qu'une main dédaigneuse rejette loin du crible¹⁹.

L'arrivée de l'Acayenne, la mort d'Amable²⁰ et la naissance de Marie-Didace ont opéré un changement radical dans le langage de Phonsine. Par comparaison au type de refus qui prévalait auparavant, ses paroles nous apparaissent sur un mode dégradé. Elle voudrait répondre à la présence de sa belle-mère, mais elle ne tient pas compte d'une nuance fondamentale: depuis qu'elle fait partie de la famille, l'Acayenne diffère de Venant. Phonsine n'évoque plus que sa situation, négligeant tout à fait la situation, à laquelle elle n'identifie pas clairement Blanche:

-Elle est de c'te race de monde qui ont toujours l'air de tout donner, pendant qu'ils vous arrachent le sang du coeur. Bonne? Une femme qui m'a pris ma tasse! ma place! mon mari!

 Puis elle veut m'ôter ma petite! la terre! tout mon butin! T'entends? J'men vas à la besace. Toute seule. Dans le chemin. Je serai renvoyée²¹.

Ainsi la lutte entre les deux femmes se situe sur un autre plan. Elle dégénère en une rivalité mesquine qui s'attache exclusivement aux objets:

19 Id., Marie-Didace, p. 169-170.

20 Voir Ibid., p. 111.

21 Ibid., p. 187.

Une lutte sourde pour la maîtrise de tout, dans la maison, s'établit entre les deux femmes. Outre l'accaparement de la tasse, à chaque repas, par la première sur les lieux, elles tissaient leurs journées de rivalités autour de bagatelles. Si l'une plaçait la queue du poêlon à gauche, l'autre s'arrangeait pour la tourner à droite. Tout en était ainsi. L'Acayenne plus expérimentée s'en faisait un jeu, mais Phonsine, naturellement sans détour, recourait à des ruses déprimantes et elle usait ses forces à accomplir avant l'autre les tâches que celle-ci préférait. Toujours côte à côte, mais jamais coeur à coeur, elles ne s'entraidaient en rien²².

Le motif de la tasse incarne la hantise névrotique d'Alphonsine. Lorsque l'Acayenne s'empare de cette porcelaine éphémère et précieuse²³, la jeune femme revit son adolescence malheureuse, époque dont mariage²⁴ et, parallèlement, sa tasse symbolisaient l'émancipation:

Le limon de son passé qu'elle croyait déposé à jamais et que l'arrivée de l'Acayenne avait déjà fait lever, tout le limon remonta d'un seul jet. A travers l'eau brouillée, des souvenirs

22 Ibid., p. 27.

23 "Avec les années, la porcelaine se dorait de tons chauds où dansaient des lueurs nacrées. De faibles courants verts ornaient à peine l'intérieur de la tasse, fine du bas, par contraste au tour supérieur largement évasé, tandis que l'extérieur était fourni de touffes de marguerites jaunes" (Ibid., p. 22). Voir aussi p. 15, 21, 26 et Le Survenant, p. 11, 24-25, 82 et 111.

24 "Le salut lui était apparu dans l'image d'Amable-Didace [...]. Un jour, après le règne de la mère Mathilde, à son tour elle serait reine et maîtresse. Là était le salut, la sécurité pour toujours" (Id., Marie-Didace, p. 35). Voir aussi Le Survenant, p. 37-38.

bouillonnaient; souvenirs de son enfance d'orpheline élevée à la charité publique; souvenirs de son adolescence humiliée au milieu d'adolescences choyées; souvenirs de sa jeunesse en service.

Des bulles grises crevaient...

.....²⁵.
D'autres bulles gonflaient, aussi grises...

Le motif de la tasse se dédouble dans un corollaire: la chute dans le puits²⁶. Au cours de ses cauchemars, Phonsine confond sa tasse, son adolescence, l'Acayenne et, enfin, Marie-Didace, en qui elle cherchait à la fois une compensation et un accomplissement de ses rêves inachevés²⁷:

D'abord, elle rêvait qu'en cherchant à l'ôter à l'Acayenne, sa tasse lui échappait des mains. Comme elle se penchait au-dessus du puits pour la reprendre, elle s'apercevait que ce n'était plus sa tasse, mais sa petite fille qui tombait. Elle-même, happée par le vide, tournoyait dans l'abîme sans fond²⁸.

Sa chute dans l'abîme insondable traduit un sentiment de culpabilité à l'égard de l'enfant, de la famille Beauchemin et de la paysannerie tout entière: "Elle était la honte, le déshonneur de Marie-Didace, des Beauchemin, de la paroisse..."²⁹.

25 Id., Marie-Didace, p. 34. Voir aussi p. 17-21.

26 Voir Ibid., p. 159, 161 et 193.

27 Voir Ibid., p. 137-138 et 165.

28 Ibid., p. 158. Voir p. 198.

29 Ibid., p. 195.

Bref, Alphonsine sombre définitivement dans la névrose³⁰.

Angéline Desmarais

Après le départ du Survenant, Angéline se replie stoïquement sur sa détresse car la nature, avec laquelle l'infirmes a toujours vécu en harmonie, confirme son destin: l'hiver ensevelit le Chenal sous la neige et se fait le complice de la route:

Mais au bout, la route lui apparut toute blanche, comme un grand bras endormi sur la terre. Aussi longtemps que la route gardait l'aspect de l'automne, Angéline avait cru au retour du Survenant. Avec les neiges, la route changeait. L'hiver ramènerait les balises, les rencontres difficiles, les détours tracés en plein champs. Jamais le Survenant ne repasserait par le même chemin: un pressentiment en avertit l'infirmes. Maintenant l'abandon, de plus en plus lourd, tombait sur elle, comme la neige sur la plaine³¹.

Angéline s'attache d'autant plus aux signes et aux vestiges du passage de l'étranger qu'elle désespère de le revoir³²:

30 La scène apocalyptique qui fait suite à la mort de l'Acayenne illustre l'effondrement total de son esprit: "Ce fut la fin du monde. Un chaos épouvantable. Des mains monstrueuses happèrent Phonsine; elles l'entraînaient dans une cavalcade infernale que menait l'Acayenne, escortée de Pierre-Côme Provençal. Angéline galopait à côté en riant comme une folle. Tout le temps, la Pèlerine sonnait. Et, chaque fois le timbre heurtait la tempe de Phonsine. Des quatre coins de la paroisse, les gens, à la face de démon, accouraient, fourche en main, pour l'entraîner en enfer, pendant l'éternité" (Ibid., loc. cit.).

31 Ibid., p. 62.

32 Elle revit sans cesse la soirée fatidique où Venant s'est érigé contre les contraintes qu'elle lui imposait (Voir Ibid., p. 72).

-Qui me promettrait que dans dix ans, le Survenant reviendrait passer une heure avec moi au Chenal, j'attendrais sans me plaindre, sans presque trouver le temps long. Mais... non... aucun espoir...³³.

Son désespoir s'accomplit, tout compte fait, selon une fidélité indéfectible. Quand elle découvre, beaucoup plus tard, que Venant est mort à la guerre, elle continue de se sentir solidaire de lui³⁴. En outre, elle se révolte non seulement contre la nature mais aussi contre ses concitoyens:

"Pour que ceux du Chenal du Moine recommencent à lui trouver tous les vices de la création? Pour qu'on reprenne le procès de ses moindres agissements? Pour qu'on s'empare de sa mort et qu'on l'examine en tous sens? Aie, neveurmagne!"

.....
 Tout de même, l'infirmes eût aimé proclamer à tous les vents, au Chenal du Moine, que le Survenant avait fait sa part, qu'il était mort à la guerre, "les yeux au ciel, fier de repartir voir un dernier pays", en glorieux, comme il l'avait promis, non pas en trimpe, tel qu'on le lui avait prédit. Elle se tairait. On ne saurait rien de lui. Son silence serait sa revanche sur le vaste monde...³⁵.

Sa révolte consciente lui permet donc de rompre sa solitude.

33 Ibid., p. 117.

34 "Désormais, au lieu de l'humiliation de la vieille fille déjetée, elle porterait en sa personne la dignité d'une veuve" (Ibid., p. 209). Voir p. 73.

35 Ibid., p. 206-210.

Didace Beauchemin

Didace Beauchemin craint que le Survenant ne revienne au Chenal du Moine parce que, dira-t-il, "le grand-dieu-des-routes aurait triché"³⁶. La substitution mentale effectuée pendant le combat entre Venant et Provençal explique sa répugnance à souhaiter le retour de celui qui pourrait corriger la faiblesse d'Amable; la présence du Survenant ne lui est plus nécessaire depuis qu'il a résolu d'assurer lui-même sa descendance: "Ah! si l'Acayenne lui donnait un fils! L'enfant ne pourrait être que beau et fort. Un vrai Beauchemin!"³⁷. Cependant l'inquiétude latente de Didace freine son enthousiasme. Il veut, certes, remédier à la dégénérescence de son fils. Or il sait par ailleurs que l'affaiblissement de la tradition familiale signifie une rupture irréparable avec le passé; il assiste, témoin impuissant, à la destruction progressive du monde qu'il a connu:

-C'est Péloquin le chasseur, le meilleur guide, le plus beau coup de fusil qu'on puisse voir!

A vous entendre, renâcla Amable, j'avais toujours cru que c'était vous le grand chasseur en personne.

.....

-Une grosse perte pour la paroisse!

36 Ibid., p. 154.

37 Ibid., p. 29-30.

-Ah! dit Amable, un vieux qui était en enfance depuis des années...

.....

-V'là ce que j'appelle un chasseur!

-V'là ce que j'appellerais cochon, dit Amable, en baillant³⁸.

La mort de Canard Péloquin démontre, à ses yeux, l'aliénation croissante des valeurs collectives, familiales et individuelles:

Aux yeux de Didace Beauchemin, la mort de Péloquin représentait plus que la mort d'un homme, c'était le commencement de la fin, un signe des temps: l'effritement d'un pan de l'ancienne paroisse, le raisonnement imbécile de la jeunesse, les changements dans la migration des canards [...] le poussaient au dos, comme pour le précipiter plus tôt dans la fosse³⁹.

L'isolement du père découle de sa soumission à un devoir héréditaire: préserver l'équilibre entre la survivance de la lignée et la possession de la glèbe. La naissance d'Amable s'est effectuée selon les lois de la nature; Didace y a puisé la confirmation d'une certitude inéluctable:

Quand il avait pris possession de la terre ancestrale, puis à la naissance de son fils, un sentiment de durée, de plénitude, l'avait pénétré jusque dans sa substance même: la force tranquille de l'arbre qui, à chaque jour, à chaque heure, à chaque instant enfonce ses racines plus avant dans le sol. Il ne doutait pas alors que le printemps ne ranime l'eau des rivières, que l'été ne mûrisse, par grappes blondes, les avoines, avec tous les

38 Ibid., p. 94-95.

39 Ibid., p. 95-96.

fruits de la terre. Il savait que le départ des oiseaux sauvages était nécessaire, à l'automne, et qu'il engendre la fidélité du retour, au printemps. Il savait aussi que la neige tombe à son heure, et pas avant⁴⁰.

Par contre, l'attente du septième Didace est entachée de doute:

Son premier fils, certes il l'avait reçu dans l'allégresse, mais aucun doute n'en avait précédé l'arrivée; en douter eût été douter de son sang, de sa force, de la lumière du jour. Tandis que ce petit-là, l'enfant d'Amable, l'avait-il assez attendu, trois, quatre ans au-delà?

Un air de cantique montait en lui [...].
Venez, divin Messie...⁴¹.

La naissance d'une fille, Marie-Didace, et la mort d'Amable anéantissent son ultime illusion.

Ces deux épisodes tragiques mettent en cause le mariage même de Didace. Lorsqu'il apprend qu'Alphonsine est enceinte, il renonce à ses propres espoirs de paternité. Il commence de négliger l'Acayenne et, au chapitre XV, il se dissocie d'elle:

L'Acayenne commença par dire:
-Il y a pas de presse. La nièce de mon VariEUR, elle...
.....
-Pour c'te nuitte, lâche-moi tes VariEUR, je t'en prie! Occupe-toi des Beauchemin. Ça te portera plus bonheur⁴².

40 Id., Le Survenant, p. 68.

41 Id., Marie-Didace, p. 104.

42 Ibid., p. 130.

Dans Le Survenant, Didace ne s'offusquait pas du vagabondage de l'étranger. Venant prenait part à un mode de vie qui lui était intelligible à cause de son amour de la chasse.

L'Acayenne, pour sa part, fait honte à son mari dès qu'elle imite le Survenant et fait appel à des éléments nouveaux provenant du monde extérieur: "Même le père Beauchemin ne portait plus à sa femme une attention aussi grande, ni aussi affectueuse, depuis qu'elle lui avait fait honte, en parlant de son Variateur, devant les autres"⁴³. Peu après son mariage, Didace comprend qu'elle l'a épousé "pour la sécurité de ses vieux jours"⁴⁴. Elle ne sera jamais digne de devenir une Beauchemin parce qu'elle ne possède pas le "don" de faire régner l'ordre sur les esprits:

Mais il ne suffit pas à une vraie femme que l'ordre règne autour des meubles et de la nourriture, il faut encore qu'il règne sur les esprits. Autrement, la maison penche.

Les femmes qui possédaient le don de faire régner les deux étaient donc bien rares? Sa mère, la première, l'avait eu. Mathilde aussi, sûrement. Ensuite Marie-Amanda.

.....
L'Acayenne avait-elle le don? Didace fit signe que non⁴⁵.

Jusqu'à sa mort, Didace Beauchemin s'écarte de l'Acayenne et, en définitive, il demeure seul.

43 Ibid., p. 59.

44 Ibid., p. 103.

45 Ibid., p. 103-104.

Le groupe

Pierre-Côme Provençal se fait à nouveau l'interprète de la conscience communautaire dans Marie-Didace. Il nous rappelle que tout ce qui s'écarte de sa vision du monde compromet les fondements temporels de la paroisse et, partant, de la paysannerie elle-même:

Sûrement Didace avait eu une heure malheureuse quand il avait accepté le Survenant, ce chef-d'oeuvres, dans la maison. Rien de bon n'en avait résulté pour la paroisse. Une si belle paroisse que les anciens avait bâtie avec tant de coeur. Si l'on veut la garder entre soi, il ne faut pas laisser l'étranger y pénétrer et en faire une risée. Autrement on la voue à sa perte⁴⁶.

Son premier souci est de maintenir le groupe dont il est le chef politique dans une fixation définitive, c'est-à-dire empêcher par tous les moyens que soient remis en question les postulats de l'organisation sociale. Les gens du Chenal ont appliqué ce schème de pensée à l'énigme que le Survenant entretenait au sujet de son identité. Le choix qu'on lui imposait semblait fort simple: soit accéder aux exigences du milieu, soit retourner sans délai dans le "vaste monde". Mais Venant est le seul qui ait compris la portée de cette grille, puisqu'il ne s'est aucunement conformé à leur volonté; en partant de son propre gré, il a refusé le défaitisme

46 Ibid., p. 136. Il adopte la même attitude envers le colporteur: "-Regardez-les donc, toutes pâmées devant un étranger qui a même pas été baptisé!" (Ibid., p. 47).

des cultivateurs. L'opposition du groupe était infirmée, d'autant plus qu'elle comprenait une contradiction dans les termes. Le langage collectif a pris forme et s'est élaboré dans la mesure exacte où les habitants du Chenal se sont vus dans l'obligation de tenir compte d'un état de choses qu'ils se devaient d'affronter et de transformer. Nier la liberté du Survenant, c'était se contraindre à la reconnaître, ne fût-ce que provisoirement. Ainsi l'expression de leur méfiance est indissociable de l'influence que Venant exerçait et continue d'exercer sur leurs esprits⁴⁷.

La venue de l'Acayenne donne lieu à un processus analogue d'attraction et de rejet. Blanche ressemble au Survenant car elle est d'abord un être sans origine et sans identité, "une femme dont le passé leur demeurait muré, sauf qu'elle avait fait du cabotage dans les chalands [...]"⁴⁸. Puisqu'on se méfie de cette inconnue, les femmes ne cessent de l'épier⁴⁹, ce qui, chose curieuse, a pour effet de

47 "Qui eut le malheur de nommer le Survenant! Avant même qu'on le sût, les femmes [...] s'entretenaient de lui" (Ibid., p. 67).

48 Ibid., p. 38. "Je crés presquement que l'Acayenne, c'est une créature de la Petite-Rue, à Sorel" (Id., Le Survenant, p. 88).

49 "Mais aucun de ses gestes ne leur échappait. Elles pesaient toutes ses paroles" (Id., Marie-Didace, p. 38). Et plus loin: "J'ai dans l'idée qu'elle en sait long sur le beau Survenant. Elle a ben dû pacager avec..." (Ibid., p. 41).

dissiper peu à peu leurs craintes⁵⁰ :

Après, la vie recommença inchangée au Chenal du Moine. Mais l'Acayenne avait perdu son importance aux yeux de tous, sauf de Phonsine et d'Amable qui entretenaient pour elle la même aversion. La paroisse ayant repris la première place dans l'esprit des hommes, les voisines, leur jalousie étanchée, eurent vite ramené l'Acayenne au même plan qu'elles⁵¹.

Après les premiers jours, l'antagonisme subit une réduction des plus significatives. L'Acayenne perd rapidement son importance initiale parce que son mariage fournit une réponse plausible à la question problématique formulée au moment de son arrivée: "Qui est-elle?" Son adhésion à l'un des principes de l'idéologie sédentaire est interprétée comme un acte de soumission. Ramener Blanche "au même plan" qu'eux, c'est connaître son identité, c'est aussi et surtout savoir qu'elle ne dispose d'aucun élément prestigieux auquel elle puisse faire appel pour surclasser ceux qui l'entourent. En un mot, ses nouveaux concitoyens se désintéressent d'elle:

-Mon Varietur, lui... commença l'Acayenne.
Mais aussitôt, Laure Provençal se mordit les lèvres. Puis se penchant du côté de la mère Salvail:
-Coûte donc, le Varietur. à c't'heure, c'est presque de leur parenté aux Beauchemin. Le père Didace a autant d'acquet de le garder à coucher⁵².

⁵⁰ Les hommes acceptent "cette femme au front lisse qui les laissait fumer en paix, quand ils en avaient le goût, ou causer paisiblement sans jamais les interrompre ni leur poser de questions" (Ibid., p. 59).

⁵¹ Ibid., p. 59.

⁵² Ibid., p. 75.

L'ironie du milieu est la mesure d'une rupture: la relation de puissance qui sous-tendait la réaction collective s'estompe.

L'intégration de l'Acayenne au monde paysan entraîne des modifications fondamentales à deux niveaux complémentaires: le langage et l'écriture. L'absence d'opposition déplace le point de vue de la pensée communautaire. Les hommes ne sont plus préoccupés par le besoin de reconnaître leur espace vital, la paroisse, de s'y identifier et de valoriser ce lieu privilégié pour le mieux défendre contre l'Acayenne-Survenant. Par conséquent, ce sont les femmes qui prennent désormais la relève⁵³; la romancière décrit la maison, domaine propre de la femme. Cette optique est foncièrement problématique. Vu de l'intérieur, le langage, qui n'existe plus sur un mode comparatif, est régi une fois de plus par ses normes habituelles et il redevient banal. Les ordres de valeurs se juxtaposent dans une succession rapide, sans être coordonnés à l'aide d'une parole cohérente:

Dans la maison, les femmes continuaient à piailler comme corneilles en champ de blé mûr. Maintenant qu'elle n'était plus là, chacun parlait sans gêne d'Angéline.

.....

Les femmes parlaient toutes ensemble.

-Pourquoi pas elle?

53 Voir Jean Ethier-Blais, Le vol des oies sauvages, dans Etudes françaises, vol. 2, no 1, fév. 1966, p. 104.

-Parce que le Survenant lui dépensait son argent à boire?

-Parce qu'il riait d'elle?

-Il a jamais ri d'elle, protesta Phonsine. Il s'est même battu pour elle.

.....

-Vous m'avez l'air d'une femme capable de faire votre chemin?

-Mon chemin? Il me coûte le prix qu'il me coûte. Seulement... aujourd'hui j'ai pas un souci.

Phonsine, en colère, se dit: "Je crois ben. Sa vie est assurée sur la terre tant qu'elle portera le nom de Beauchemin. Elle est pas à plaindre".

-Mon Varieur, lui... commença l'Acayenne.

Mais aussitôt, Laure Provençal se mordit les lèvres. Puis se penchant du côté de la mère Salvail:

-Coûte donc, le Varieur, à c't'heure, c'est presque de leur parenté aux Beauchemin. Le père Didace a autant d'acquet de le garder à coucher.

Didace, devinant les paroles de moquerie, coupa net au murmure des voix et des rires.

-Le Survenant ne s'est jamais donné pour ce qu'il était pas. Ceux qui l'ont pris autrement et qui se sont fait des chimères avec lui, c'est qu'ils l'ont ben voulu. On n'a pas à y voir! Quant à Angéline, la pauvre fille, c'est ben de valeur qu'elle se soye amourachée de lui et elle a ma compassion, parce que lui, il avait qu'une blonde...

De son gros poing, Didace dessina dans le vide un grand rond qui signifiait la route, le vaste monde...

Quoi c'est que vous faites de celle-citte? demanda Amable, la tête renversée, en faisant mine de tenir par le goulot une bouteille qu'il vidait dans sa bouche.

-Pauvre Angéline! dit Phonsine, les larmes aux yeux⁵⁴.

54 G. Guèvremont, op. cit., p. 74-75.

Sur le plan connexe de l'écriture, le récit lui-même se disloque. Des tableaux tels que la visite du colporteur et la capture du cheval sur la commune⁵⁵, scènes réalistes qui relèvent de l'esthétique de la nouvelle, interrompent la narration et s'insèrent mal dans la trame romanesque. Au début de la deuxième partie, l'auteur adopte une autre technique, à savoir le monologue intérieur. Elle télescope le temps et soumet le récit à la conscience de Marie-Didace; néanmoins elle abandonne aussitôt ce procédé:

MARIE-DIDACE!

.....
 Marie-Didace, un souffle de vie, sans même la force de pleurer. Elle a un mois. A chaque visite les voisines s'étonnent de la retrouver dans le ber.

.....
 Marie-Didace, deux yeux noirs et pointus qui interrogent l'espace ou qui louchent, dans le ber, sur le poing qu'elle essaie de ronger. Une risette, un hoquet. Elle a trois mois. De nouveau les voisines s'étonnent:

-Ma grand'foi, on dirait ben qu'elle veut profiter.

De semaine en semaine, de jour en jour, le mystère s'opère. Marie-Didace vit. Elle s'éveille à la connaissance des gens de la maison. Maman: un corsage noir et dur, où sa petite tête se heurte à chercher en vain un coin propice au sommeil. Memère: un vaste corsage fleuri, moelleux et chaud, qui se soulève en grandes vagues et en chansons.

55 Ibid., p. 45-51, 53-59.

Mais le héros, le champion de la maison, c'est le père Didace. A un an et demi, Marie-Didace le suit comme son ombrage.

.....

Pe-père: un gros parler fort, un visage plein de piquants.

.....

... un pied magique qui soulève l'enfant dans l'espace

.....

Deux grandes mains qui la hissent au plafond.

.....

Pe-père: deux grands bras qui l'emportent à l'autre bout du monde... à l'étable, parmi la vie des bêtes.

...

-Marie-Didace!

.....

-Six ans faits! et ça obéit pas plus qu'un enfant d'un an, s'impatiente l'Acayenne⁵⁶.

En somme, l'amenuisement de l'opposition est l'indice d'un univers romanesque en voie de désagrégation.

2. Le personnage problématique

Mme Guèvremont prend soin d'articuler Marie-Didace sur Le Survenant en établissant des liens étroits entre l'Acayenne et son prédécesseur. La romancière divise toutefois l'action de l'héroïne en deux phases auxquelles correspond, à compter du moment où leurs craintes initiales ne s'avèrent pas, la réaction changeante des agriculteurs. Elle insère dans le monde clos du Chenal un personnage

⁵⁶ Ibid., p. 145-148.

problématique qui se situe d'abord au centre de l'oeuvre⁵⁷, mais qui renonce ensuite à sa spécificité pour s'intégrer à la paysannerie.

La façon dont Blanche s'introduit dans le milieu nous aide à définir le rôle qui lui incombe dans le roman. Après avoir évoqué le souvenir de Venant au premier chapitre, l'auteur présente l'Acayenne au début du second. Elle utilise un mode d'insertion tout à fait identique à celui qu'elle a adopté dans Le Survenant: assise près de la table et buvant déjà dans la tasse de Phonsine, Blanche Beauchemin proclame son nouveau statut:

-Je suis la femme au père Didace, leur dit-elle, à l'aise, en souriant. Vous me connaissez pas? Ils m'appellent l'Acayenne, par mon sobriquet. Pendant un bout de temps, je m'appelais: la veuve Varietur. Mais mon vrai nom, c'est Blanche⁵⁸.

Avant son départ, le Survenant s'était complu à la décrire longuement aux gens désireux de connaître la femme qui deviendrait l'épouse du père Didace:

57 Rappelons la définition de Georges Lukacs: "Le héros n'est mis à part des autres et situé au centre du livre que parce que c'est dans sa quête et sa découverte que se manifeste le plus clairement la totalité du monde" (G. Lukacs, La théorie du roman, Paris, Gonthier, 1963, p. 133).

58 G. Guèvremont, op. cit., p. 15.

-Si vous voulez parler de l'Acayenne, de son vrai nom Blanche Varieur, d'abord elle est veuve. Puis c'est une personne blonde, quasiment rousse. Pas ben, ben belle de visage, et pourtant elle fait l'effet d'une image. La peau blanche comme du lait et les joues rouges à en saigner.

.....
 -C'est pas tant la beauté, comme je vous disais tantôt, que cette douceur qu'elle vous a dans le regard et qui est pas disable. Des yeux changeants comme l'eau de rivière, tantôt gris, tantôt verts, tantôt bleus. On chercherait longtemps avant d'en trouver la couleur⁵⁹.

Cette description fantaisiste apparentée à la poésie confèrait à l'Acayenne le pouvoir magnétique de Venant; elle ne pouvait être qu'une création ou, si l'on veut, un sosie de celui qu'elle remplacerait et dont elle prolongerait la présence dominante. A l'instar du Survenant, Blanche s'implante sans difficulté dans la maison des Beauchemin et dans la paroisse parce qu'elle sait exercer une emprise inconditionnée sur les choses:

On gèle pas dans la cambuse, dit-elle. J'ai allumé: une attisée ça tempère la maison. Pendant que le poêle prenait, j'en ai profité pour délayer des crêpes. Je vous dis, le père Didace en mangeait une ventrée. Il s'est régalé, mon vieux.

.....
 Comme si les êtres de la maison lui fussent familiers, l'Acayenne se dirigea à l'armoire. Déjà l'ordre en était changé: les assiettes empilées avec les soucoupes à un bout, à l'autre

59 Id., Le Survenant, p. 164-165.

bout les tasses, laissant un bon espace au milieu. Rien ne traînait dans la cuisine.

.....
 -J'ai débourbé de mon mieux. J'ai balayé le pont en attendant de l'écurer à fond⁶⁰.

Dès les premiers instants, tout change chez les Beauchemin; sous ses mains habiles et sûres, la maison retrouve sa vertu protectrice d'autrefois.

La présence de l'Acayenne est homologue de celle de Venant car elle est à la fois interrogative et totalisante. D'une part, Blanche interroge, pendant son discours aux femmes, les valeurs constitutives de la collectivité; de l'autre, elle revendique ses droits et domine celles qui l'écoutent à l'aide d'un procédé semblable au "Vous autres..." par lequel le Survenant a exprimé sa révolte:

La veille du mariage, l'Acayenne préparait son fameux six-pâtes dans la cuisine des Provençal. Tout en parlant, elle se trouva coincée. Sans se rendre compte que les autres observaient ses efforts pour se dégager, elle continua: "Nous autres, sur l'eau salée..." Levant la vue, elle les aperçut qui éclataient de rire. [...] Rouge de colère, l'Acayenne demanda:

-Quoi c'est que vous trouvez de si drôle? Parce que je parle de mon Variateur?

.....
 Encore essoufflée, l'Acayenne s'appuya à la commode:

-Puis c'est pas la première fois que je vous vois rire. Ca fait longtemps que je veux vous tirer votre horoscope. J'vas en profiter. Vous

60 Id., Marie-Didace, p. 17-18.

êtes toutes une bande de peureuses, de la première jusqu'à la dernière.

.....
 -Vous avez peur d'entendre la vérité.
 Quand on veut vous la dire, vous vous sauvez.

.....
 -... ou ben vous vous bouchez les oreilles, comme vous fermez les contrevents de vos maisons, l'été, pour empêcher le soleil d'entrer.

.....
 Les mots filèrent, troublants, comme la sirène d'un bateau dans la brume⁶¹.

Bref, le langage totalisant de l'Acayenne la situe au centre de Marie-Didace.

Cependant l'être-là de l'individu problématique ne suffit pas. Dans Le Survenant et au début de Marie-Didace, la dialectique de la présence et de l'appel mobilisait des forces oppositionnelles qui tentaient de la neutraliser, d'empêcher tout changement social en réprimant tout mouvement de transcendance qui aurait modifié le stade de développement idéologique atteint depuis plusieurs générations. La structure de cette société fermée tendait à absorber, grâce à l'aspect rationnel de son irrationalité, les dimensions réelles et virtuelles de l'existence communautaire afin de les incorporer à un seul ordre de valeurs: la vie sédentaire. Par conséquent, le héros représentait une négation greffée sur l'ordre normal des choses, au sein d'un

61 Ibid., p. 77-81.

groupe qui espérait la voir se résorber. En tant qu'agent de contradiction et de transformation sociale, le héros occupait une place prépondérante au Chenal du Moine. Il était un facteur de cohésion parce qu'il conservait le mode d'expression de sa liberté. Or l'Acayenne rompt cet équilibre. Elle fait le récit de son expérience de la navigation et, de ce fait, elle s'identifie:

-Puis, mon Varieur, c'était mon premier mari. [...] C'était un pêcheur, pêcheur d'éperlan, et c'était pas un ange, si vous voulez le savoir. Il buvait. Des fois il buvait toutes ses pêches. En fête il se possédait pas.

.....
 "Après? Après il fallait ben vivre. J'ai élevé son petit gars de mon mieux. C'est l'enfant d'une autre femme qu'il avait eue avant moi".

.....
 "Puis j'ai navigué pour gagner ma vie et celle du petit".

.....
 "Le petit gars était pas vieux quand il a commencé à réchapper sa vie. Il aurait voulu gagner la mienne. J'ai jamais consenti. J'ai continué à naviguer tant que j'ai pu. Le fait d'être sur l'eau, on aurait dit que je me sentais moins seule et comme un peu plus proche de mon Varieur".

"Après encore, il y a eu le naufrage de la "Mouche à Feu" sur le lac Saint-Pierre. Puis j'ai connu le Survenant. Puis le père Didace. C'est de même"⁶².

Puisqu'il perd son caractère conceptuel, ce référentiel (la navigation) accélère l'intégration de Blanche au milieu. C'est pourquoi elle a du se taire aussitôt qu'elle a fait appel à ce mode de vie:

62 Ibid., p. 78-80.

-Mon Varietur, lui...

Le nom claqua dans la cuisine comme un volet qui bat au vent. Tout le monde se retourna du côté de l'Acayenne. Mais sentant le blâme muet qui l'entourait, elle ne finit pas sa phrase⁶³.

Elle est donc réduite désormais à se servir de cette donnée aux seules fins d'affermir sa main-mise sur le bien des Beauchemin: "Elle ne perdait jamais une occasion de faire valoir les avantages que la présence du fils Varietur apporterait à chacun"⁶⁴.

On a dit du Survenant qu'il représente "tout ce qui aurait pu être [...]"⁶⁵. Dans le même ordre d'idées, nous pourrions ajouter que l'Acayenne incarne tout ce qui ne pouvait plus être. L'essentiel n'est pas qu'elle s'écarte de Venant en faisant appel à un signifiant dénué de pertinence. Il importe davantage de souligner la nature qualitative de ce changement. Ce qui est changé, c'est le contenu subversif de sa présence. Privé de sa force antagonique, privé de l'étrangeté qui donnait forme à sa vérité, le champ

63 Ibid., p. 56.

64 Ibid., p. 166. Et ailleurs: "L'Acayenne voyait déjà le fils de son Varietur installé auprès d'elle" (Ibid., p. 111).

65 J.-S. Tassie, La société à travers le roman canadien-français, dans Archives des Lettres canadiennes, Montréal, Fides, 1964, t. 3, p. 156.

notionnel et discursif de Blanche se restreint. Son enracinement et sa mort sont des plus symptomatiques car ils font d'elle une "anti-héroïne"; ils marquent le début d'une dé-structuration du langage (la perte de la connotation étant toujours régressive): l'Acayenne ne dépasse plus la situation dégradée qui prévalait dans le milieu avant sa venue. Elle cesse alors d'être le personnage central du roman. Nous débouchons ainsi sur la double signification de Marie-Didace. Le roman présente à la fois un envers et un endroit étroitement liés l'un à l'autre: la destruction de cet univers romanesque illustre les causes qui rendent impossible l'existence du roman régionaliste⁶⁶.

66 Dix ans plus tôt, Ringuet a décrit cette impasse (Trente arpents, Paris, Flammarion, 1938, 293 p.). Ce roman est, croyons-nous, la manifestation d'une rupture volontaire avec la convention idéologico-esthétique du roman paysan. Pour Ringuet, le passé est révolu et il ne se peut pas reproduire (esthétiquement); il écrit donc Trente arpents en corrélation avec une structure économique et sociale précise: celle des débuts du vingtième siècle. Il replace le cultivateur dans le contexte du monde moderne et le définit à l'échelle de l'Amérique. Dépassé par les événements, victime d'une économie instable, E. Moisan devient un étranger, un paysan ruiné, désaccordé et seul de son espèce. La glèbe, qu'il a d'abord dominée, le possède peu à peu et ainsi le dépossède. Incapable de s'adapter, l'agriculteur-type subit une aliénation spatiale, financière, familiale et culturelle. Le but de Ringuet est donc critique: montrer le retard qu'accuse le paysan sur l'évolution historique, afin de prouver l'anachronisme du roman régionaliste. Il prépare une problématique nouvelle: le passage de la terre à la ville.

CONCLUSION

Au terme de ces analyses, il reste à mettre en valeur le profil qui s'en dégage. Pour étudier d'une manière cohérente des univers romanesques autonomes, distincts l'un de l'autre tant sur le plan de la vision du monde que sur celui de la technique de leurs créateurs, nous avons utilisé l'une des intuitions les plus valables de Georges Lukacs: la notion d'héroïsme problématique. Si nous l'avons adaptée à notre propos, c'était dans un but très précis. La typologie de La théorie du roman ainsi que le caractère restrictif de certaines de ses catégories ne répondaient aucunement aux particularités des textes choisis. Puisqu'il importait de préserver à tout prix la spécificité de ces romans, il ne fallait pas leur imposer une grille de lecture rigide; et puisque les prémisses méthodologiques et les faits observables se complètent réciproquement, il était indispensable -et intéressant- de préciser peu à peu les postulats eux-mêmes.

Lire (au sens contemporain du terme) ces oeuvres à la lumière des postulats théoriques de Georges Lukacs, c'est, avouons-le, recourir à un méta-langage, c'est-à-dire les déformer quelque peu, leur faire subir un certain déplacement critique, mais sans quitter pour autant leur identité commune: la problématique romanesque. Il va sans

dire que Louis Hémon, Félix-Antoine Savard et Germaine Guèvremont n'ont jamais fait partie d'un groupe littéraire; écrivant à des époques différentes, ils ont préféré ne pas s'imiter. A y bien penser, il serait vain de rechercher une évolution diachronique de Maria Chapdelaine à Menaud, maître-draveur ou de Menaud à Marie-Didace. Cette approche susciterait un faux problème car chaque romancier s'est conformé à sa propre conception idéologique et aux exigences esthétiques de son projet. Les caractéristiques divergentes des romans étudiés semblent donc, à première vue, irréciliables. Or plus l'écart est grand, plus il est révélateur. A un certain niveau, les quatre textes se recourent: la création de personnages problématiques témoigne à la fois d'une rupture avec la tradition du roman de la Fidélité et d'un échec latent, inhérent à un genre condamné à disparaître en dépit de l'effort de renouvellement effectué par ces trois écrivains.

Ainsi le point de vue de Georges Lukacs constituait une optique plausible pour définir le héros et tenter par là d'élucider un paradoxe. La notion d'héroïsme étant, selon La théorie du roman, un critère esthétique (les modalités de l'opposition entre le héros et le monde influent sur la nature et sur la forme du récit), notre hypothèse de travail peut se re-formuler en des termes plus précis: si l'action totalisante d'un personnage qui structure le monde

dans lequel le plonge l'écrivain assure la réussite de ces oeuvres, pourquoi ces dernières signifient-elles la fin de la littérature paysanne?

Le fond commun des quatre romans consiste en un rapport dialectique complexe entre les deux éléments constitutifs auxquels correspondent les deux parties de notre schème d'analyse: la problématique du milieu et celle du héros.

La première sert de point d'appui; sa fonction est avant tout informative. Elaborée par tous les membres d'un groupe social, la pensée communautaire s'exprime le plus clairement chez quelques individus, tels le couple Chapdelaine, Josime ou P.-C. Provençal. Mais bien qu'elle ne soit ni une force anonyme ni le produit d'un archétype obscur (l'inconscient collectif), elle demeure diffuse. Aucun de ses porte-paroles n'est commensurable à la conscience intégrale de tous ses concitoyens et, par ailleurs, aucun ne nous livre la totalité extensive de l'idéologie de son groupe.

Néanmoins la problématique collective se présente sous la forme d'une séparation entre deux grands modes de vie, entre deux manières traditionnellement complémentaires de valoriser la nature et l'existence: un désir de stabilité, de sécurité et de suffisance, d'une part; un besoin

inassouvi de vagabonder et une crainte de l'enclavement, de l'autre. Cette dichotomie résulte de la dégradation progressive d'une situation antérieure; elle ne peut être comprise que si nous la replaçons dans la perspective historique dont elle découle. Autrefois le coureur de bois acceptait de cultiver la terre et le laboureur parcourait l'étendue, explorait une aire géographique restreinte mais toujours accessible. Précédant le défrichage, l'exploration de l'espace servait à mieux posséder le sol et à l'exploiter plus efficacement. Le sédentaire-vagabond et le nomade-cultivateur assuraient l'interaction de deux ordres de valeurs; la signification ultime de leur vie de pionniers, reconnaître et fonder ensemble un pays, leur était donnée sans l'ingérence d'aucune médiation. L'idéal dynamique du "pays-à-construire" les unissait car il définissait une transcendance à atteindre, un "devoir-être" situé dans un avenir plus ou moins rapproché.

Or leurs descendants ont perdu le sens de cet état de choses originel. Quand l'évolution de la société eut atteint un certain stade, ils ont partagé le patrimoine; les deux groupes se sont écartés l'un de l'autre et, en conséquence, chacun s'est replié sur son propre mode de vie. Telle est la cause de ce "malentendu" foncier que Louis Hémon a si bien perçu, que Mgr Savard a repris et que Mme Guèvremont a décrit à son tour en prenant soin de nous

indiquer que les premiers Beauchemin se sont séparés avec amertume. Cependant la seconde étape de cette transition démographique a donné lieu à une situation répressive et régressive. De moins en moins nombreux, les aventuriers se sont vu menacer d'extinction. Par contre, les cultivateurs sont devenus peu à peu majoritaires; à mesure que la culture du sol a pris de l'ampleur, ces derniers se sont créés une mentalité traditionaliste. En l'absence d'un idéal commun, le laboureur se donne une structure psychique fataliste qui refoule en lui tout rêve d'évasion spatiale. Se conformant au rythme des saisons, il mise depuis quelques générations sur l'immuabilité temporelle de la glèbe.

Toutefois la société agraire s'immobilise dans sa contradiction interne. Puisqu'elle choisit de perpétuer le présent, elle doit faire obstacle à tout changement. A cause de son souci d'appropriation et de conservation de la terre, qui, rappelons-le, est le lieu où s'incarne sa sécurité, elle accepte difficilement que le stade de développement atteint par ses aïeux soit transitoire; que son histoire ne soit jamais achevée; et que la vérité de l'avenir soit encore à bâtir. On refuse de considérer qu'en deçà ou au delà du présent le paysan puisse accéder à une nouvelle forme d'existence, déboucher soit sur le passé soit sur la société industrielle du vingtième siècle. C'est pourquoi l'"avertissement" de Josime (son "avertissement" s'applique

aussi bien au sentiment de l'échec qui hante les Chapdelaine qu'à l'inquiétude mal dissimulée de Provençal, qui aimerait bien que la présence du Survenant ne lui rappelle pas qu'il renonce à une vie aussi traditionnelle que la sienne), l'"avertissement" est l'indice d'un malaise profond: le cultivateur se sait impuissant à régénérer son mode de vie.

Réduite à une seule dimension, le présent, la pensée paysanne altère l'essence du lien qui rattachait jadis l'homme à la nature et à son ascendance; elle transforme en même temps son langage. Une modification sémiologique imperceptible à l'étape pré-problématique a restreint le champ conceptuel et discursif du laboureur. Ainsi l'impasse de l'idéologie a provoqué une clôture du langage. Le sédentaire peut, certes, dire ce qui est. Mais il est incapable de dire ce qu'il est et ce qu'il pourrait devenir; la terre, le climat et les saisons le dominent et le possèdent. Lorsqu'il s'agit de nommer la vie, son langage s'enroule sur lui-même et illustre tout au plus son aliénation socio-culturelle. Et si, en revanche, sa parole s'élabore au contact du personnage problématique, elle ne subsiste, comme Marie-Didace nous l'indique, qu'en autant que le héros menace l'ordre établi. Au cours de l'étape problématique, le langage communautaire existe donc sur un mode comparatif, c'est-à-dire selon Menaud ou selon le Survenant-Acayenne. En tant que mécanisme de défense, il

tend à éliminer systématiquement toute fonction négative, critique. Puisque la société contrôle la formation de nouveaux concepts et que cette répression équivaut à imposer des limites à l'expérience et au discours, son langage renvoie aussi parfaitement que possible au groupe social donné. Il s'attache à maintenir le statu quo en écartant ce qui pourrait ou devrait être. En un mot, l'agriculteur refuse de transcender sa condition.

L'idéologie des groupes s'articule sur un second palier de signification, à savoir la problématique du personnage central. Puisque l'expression "héroïsme problématique" comprend deux termes antithétiques, il est indispensable de rappeler ici le modèle d'intelligibilité de La théorie du roman. Georges Lukacs a effectué la commutation structurale de deux formes littéraires: l'épopée et le roman. Sa définition du héros découle du fait que ces genres ne sont aucunement interchangeables; chacun répond à une vision du monde qui lui est spécifique et, cet écart étant maximum, il s'établit entre eux un rapport d'exclusion totale. Selon Lukacs, deux traits pertinents distinguent le roman de l'univers épique. En premier lieu, il y a, dans le roman, absence d'adéquation entre le héros, le monde et le sens de la vie, ce qui fait du personnage un individu non épique; en second lieu, cette absence peut s'exprimer non

pas dans une épopée mais plutôt dans un type d'écriture (le roman) qui, à l'encontre de l'épopée, nous dévoile son signifié d'une manière obvie, indirecte.

Le héros romanesque est d'abord celui qui connaît simultanément une relation communautaire et l'ingérence d'un milieu physique et humain. Introduit dans une société fermée dont les valeurs primaires lui semblent aliénées (ou, selon le cas, aliénantes), il interroge cet état de choses; on ne le lui pardonnera pas. Et s'il lui arrive malheur, c'est qu'il veut garder un esprit libre, c'est-à-dire lucide. Qu'on le veuille ou non, Maria, Menaud, le Survenant et l'Acayenne sont avant tout des contestataires. Insatisfaits des normes du milieu dans lequel ils sont plongés, ils essaient de les changer. Maria analyse avec soin tous les modes de vie et choisit de ne pas laisser la nature anéantir son rêve d'amour; Menaud se révolte contre l'Anglais et tente de tirer ses compatriotes de leur apathie; Venant et Blanche se complaisent, pour leur part, à remettre en question l'enracinement des gens du Chenal. Ce langage interrogatif est donc la manifestation d'une attitude polémique. Son rôle consiste à assurer l'incidence d'un élément indispensable, l'opposition réciproque du héros et du monde ambiant, sur l'existence même du roman. La seule présence de l'individu problématique contraint les autres personnages à affirmer leur identité collective. Tous les membres des

groupes se voient dans l'obligation de faire appel à leur sentiment de solidarité afin d'afficher leur adhésion à une idéologie. Ainsi le héros nous apparaît comme un agent de transformation sociale. Son langage critique, dont nous pouvons mesurer l'importance relative à l'acuité des réactions qu'il suscite, déclenche des mécanismes de défense. Les groupes se sentent menacés et ils se doivent de lui faire obstacle car il met en évidence les lacunes et les contradictions de leurs modes de pensée. Moins explicite chez Maria Chapdelaine que chez les trois autres, ce conflit se présente néanmoins à la façon d'un miroir. Le personnage problématique réfléchit aux gens une autre manière d'être, ce qui a pour effet de les inciter à nier systématiquement l'influence qu'il exerce sur eux. Par voie de conséquence, le héros ne parvient à se définir que "contre" le milieu et il est réduit à agir dans la solitude. Sa lucidité l'empêche, tout compte fait, d'accepter la moindre compromission.

Il ne faut toutefois pas se méprendre sur le sens de cette action. L'individu problématique ne pose jamais de gestes d'éclat. Par-delà ses actes, son action est foncièrement abstraite car elle s'inscrit au registre de la connaissance. Maria découvre la beauté du pays délivrée par la parole; le maître-draveur entrevoit la nécessité absolue de défendre l'héritage de ses ancêtres; Venant et Blanche décrivent l'expérience qu'ils ont acquise en parcourant le

monde. Or il importe peu que la description du Survenant ressemble à peine au cri solitaire de Menaud ou au long apprentissage de Maria. L'essentiel est que le champ sémantique de leur langage demeure un champ conceptuel. Cette constante nous fournit un dénominateur commun: les quatre personnages analysés sont ceux en qui, si l'on peut dire, la problématique interne des oeuvres se résorbe. Chacun revalorise, à l'aide d'un va-et-vient dialectique, des ordres de valeurs dégradés et se situe au centre du roman parce que sa vision du monde re-structure deux idéologies. En somme, la dialectique du personnage central unifie le récit et assure la réussite de l'oeuvre.

L'action totalisante du héros ne saurait pourtant dissiper le paradoxe qu'ont mis en lumière Germaine Guèvremont et, dix ans plus tôt, l'auteur de Trente arpents: malgré la création de personnages centraux, le genre paysan était en voie d'extinction. La complexité de ce paradoxe ne se dénoue pas, ainsi qu'on a pu le croire, dans une structure sociale préexistante (la société québécoise traditionnelle) ou dans un sur-thème (la Fidélité). Par là est infirmée toute interprétation trop sociologique ou trop mythique. Par contre, si nous transposons sur un plan plus général les deux caractéristiques majeures du héros -la lucidité et la solitude-, nous constatons aussitôt que cette

dimension gratuite, qui paraît, certes, injustifiable, nous livre le sens profond de la notion d'héroïsme: à l'innovation littéraire s'ajoute l'ultime tentative de retrouver, par l'entremise de l'écriture, une époque révolue. Dans cette optique, la lucidité et la solitude du personnage sont des plus révélatrices. L'écrivain pose un problème auquel il apporte une solution à la fois éphémère et provisoire. Marie-Didace en témoigne. A ce titre, Mme Guèvremont parle, dans Marie-Didace, le même langage que L. Hémon et F.-A. Savard. Cependant cette ressemblance est toute négative. Dire qu'ils adoptent le même langage, ce n'est que présumer tous les langages qu'ils ne parlent pas. Maria, Menaud et Le Survenant sont séparés l'un de l'autre par le temps ainsi que par des phénomènes accidentels de langue, de style et de composition. Mais leurs auteurs emploient le même instrument, acceptent les mêmes conventions, pratiquent une écriture chargée de la même intentionnalité. Ce qui sépare ces trois romans, c'est une distance individuelle. Ce qui les oppose à Marie-Didace, c'est la structure même de l'imaginaire. Dans les trois premières oeuvres, le coup d'oeil de l'écrivain est celui du témoin; dans Marie-Didace, la romancière avoue son impuissance. Ces romans marquent donc la fin de la littérature régionaliste.

BIBLIOGRAPHIE

A. Sources méthodologiques

Dumont, Fernand, La sociologie comme critique de la littérature, dans F. Dumont et J.-C. Falardeau, Littérature et société canadiennes-françaises, Québec, Presses de l'Université Laval, 1964, p. 225-240.

Falardeau, Jean-Charles, Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain, dans F. Dumont et J.-C. Falardeau, Littérature et société canadiennes-françaises, Québec, Presses de l'Université Laval, 1964, p. 123-144.

-----, Notre société et son roman, Montréal, HMH, Collection "Sciences de l'homme et humanisme", 1967, 234 p.

Goldmann, Lucien, Le dieu caché, Paris, Gallimard, 1955, 454 p.

-----, Pour une sociologie du roman, Paris, Gallimard, Collection "Idées", 1964, 372 p.

Lukacs, Georges, La théorie du roman, suivi d'une Introduction aux premiers écrits de Georges Lukacs, par Lucien Goldmann, Paris, Gonthier, Collection "Bibliothèque Médiations", 1963, 196 p. Traduit de l'allemand par Jean Clairvoye.

En collaboration, Littérature et société. Problèmes de méthodologie en sociologie de la littérature, Bruxelles, Editions de l'Institut de Sociologie de l'Université Libre, 1967, 222 p.

B. Etudes générales

Bosco, Monique, L'isolement dans le roman canadien-français, thèse de doctorat, Université de Montréal, 1951, xvii-206 p.

Bugnet, Georges, Du roman, dans Le Canada français, vol. 23, no 3, nov. 1935, p. 217-225.

Charbonneau, Robert, Connaissance du personnage, Montréal, L'Arbre, 1941, 193 p.

-----, Le romancier canadien, dans La nouvelle Relève, vol. 2, no 3, jan. 1943, p. 165-167.

-----, Aspects du roman, dans La nouvelle Relève, vol. 4, no 9, mars 1946, p. 762-770, vol. 5, no 1, mai 1946, p. 40-45, no 2, juin 1946, p. 165-169.

Dandurand, Albert, Le roman canadien-français, Montréal, A. C.-F., 1937, 256 p.

Duhamel, Roger, Notes sur le roman et nos romanciers, dans Liaison, vol. 3, 1949, p. 100-105, 175-180, 228-233.

Gagnon, Maurice, Notre littérature, image de notre milieu, dans Revue dominicaine, vol. 66, t. 2, juillet-août 1960, p. 8-17.

Garneau, René, Les tendances actuelles du roman canadien, dans Revue dominicaine, vol. 42, fév. 1936, p. 100-108, vol. 43, mars 1936, p. 150-157.

Hayne, David-M., Les origines du roman canadien-français, dans Archives des Lettres canadiennes, Montréal, Fides, t. 3, 1964, p. 37-68.

Jones, Frederic Mason, Le roman canadien-français, Montpellier, Imprimerie de la Charité, 1931, 202 p.

Lauzière, Arsène, Coups de sonde dans le roman canadien, dans Revue de l'Université d'Ottawa, vol. 26, no 3, 1956, p. 306-316.

Légaré, Romain, Le roman canadien-français d'aujourd'hui, dans Culture, vol. 6, no 1, mars 1945, p. 55-75.

Léger, Jules, Le Canada français et son expression littéraire, Paris, Nizet, 1938, 211 p.

Lockquell, Clément, Notre littérature est-elle le miroir de notre milieu?, dans Culture, vol. 24, no 2, juin 1963, p. 167-177.

Marcotte, Gilles, Le roman, dans Cahiers de l'Académie canadienne-française, no 3, 1958, p. 44-80.

Marcotte, Gilles, Une littérature qui se fait. Essais critiques sur la littérature canadienne-française, Montréal, HMH, Collection "Constances", 1962, 296 p.

O'Leary, Dostaler, Le roman canadien-français, étude historique et critique, Ottawa, Cercle du Livre de France, 1954, 195 p.

Picard, Louise, Evolution du roman canadien (1920-1940), thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1960, iii-104 p.

Roy, Camille, Romanciers de chez nous, Montréal, Beauchemin, 1935, 196 p.

Sylvestre, Guy, Réflexions sur notre roman, dans Culture, vol. 12, no 3, sept. 1951, p. 227-246.

Wyczynski, Paul, Panorama du roman canadien-français, dans Archives des Lettres canadiennes, Montréal, Fides, t. 3, 1964, p. 11-36.

En collaboration, Le roman canadien-français. Evolution, témoignages, bibliographie, Montréal, Fides, Collection "Archives des Lettres canadiennes", Publication du centre de recherches en littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, t. 3, 1964, 458 p.

C. Etudes sur le régionalisme

Brunet, Michel, Trois dominantes de la pensée canadienne-française: l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme, dans Ecrits du Canada français, t. 3, 1957, p. 30-117.

Dostaler, Yves, L'opinion canadienne-française devant le roman au XIXe siècle, mémoire de D.E.S., Université Laval, 1965, xxx-161 p.

Doutremont, Henri, Quelques marques distinctives de la littérature canadienne, dans Le Canada français, vol. 13, no 4, déc. 1925, p. 260-266.

Falardeau, Jean-Charles, L'évolution du héros dans le roman québécois, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1968, 36 p.

Hare, John, Introduction à la sociologie de la littérature canadienne-française du XIXe siècle, dans Enseignement secondaire, vol. 13, mars-avril 1963, p. 67-92.

Hébert, Maurice, La littérature de langue française au Canada, dans Le Canada français, vol. 22, no 1, sept. 1934, p. 69-77.

Hogan, Mary-Ignatia, Les Canadiens français d'après les romans canadiens-français de 1840-1900, thèse de doctorat, Université Laval, 1946, x-146 p.

Jobin, Antoine-Joseph, Quelques aspects du régionalisme littéraire en France et au Canada, dans Carnets Viatoriens, vol. 15, no 3, juillet 1950, p. 216-220.

Lauzière, Arsène, Primevères du roman canadien-français. Filiation littéraire: les thèmes, dans Culture, vol. 18, no 3, sept. 1957, p. 225-244, vol. 19, no 3, sept. 1958, p. 233-256, no 4, déc. 1958, p. 359-375.

Legendre, Napoléon, A propos de notre littérature nationale, dans Mémoires de la Société royale du Canada, 2e série, vol. 1, section 1, p. 63-72.

Lozeau, Albert, Le régionalisme littéraire. Opinions et théories, dans Mémoires de la Société royale du Canada, 3e série, vol. 14, section 1, mai 1920, p. 83-95.

Losique, Serge, L'évolution du roman au Canada français (1837-1938), dans Revue d'histoire littéraire de la France, vol. 69, no 5, sept.-oct. 1969, p. 737-745.

Marion, Séraphin, Le roman et le Canada français au XIXe siècle. La gestation laborieuse d'un genre littéraire, dans Revue de l'Université d'Ottawa, vol. 13, no 3, juillet-sept. 1943, p. 274-288, no 4, oct.-déc. 1943, p. 417-430.

-----, Les lettres canadiennes d'autrefois, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, t. 4, 1944, 192 p.

Plastre, Guy, Une constante de la littérature canadienne: le thème de la survivance française dans le roman canadien, thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1953, xv-130 p.

Robert, F., Littérature nationale et régionalisme, dans Le Canada français, vol. 4, no 4, mai 1920, p. 235-240, no 5, juin 1920, p. 336-349.

Roy, Camille, Critique et littérature nationale, dans Le Canada français, vol. 19, no 1, sept. 1931, p. 7-13, no 2, oct. 1931, p. 73-82.

Tuchmafer, Henri-S., Evolution de la technique du roman canadien-français, thèse de doctorat, Université Laval, 1958, xlviii-370 p.

-----, L'évolution du roman canadien, dans Revue de l'Université Laval, vol. 14, no 2, oct. 1959, p. 131-143, no 3, nov. 1959, p. 235-247.

Vachon, G.-A., L'espace politique et social dans le roman canadien, dans Recherches sociographiques, vol. 7, no 3, sept.-déc. 1966, p. 259-279.

Valdombre (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Laisserons-nous mourir la paysannerie?, dans Pamphlets de Valdombre, vol. 4, no 3, août 1940, p. 91-101.

Vanasse, André, La dialectique du temps et de l'espace dans le roman paysan canadien (1914-1950), thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1963, vi-102 p.

-----, La notion de l'étranger dans la littérature canadienne, dans Action nationale, vol. 55, no 2, oct. 1965, p. 230-236, no 3, nov. 1965, p. 350-358, no 4, déc. 1965, p. 484-488, no 5, jan. 1966, p. 606-611, no 7, mars 1966, p. 844-851.

D. Louis Hémon

1. Oeuvre étudiée

Hémon, Louis, Maria Chapdelaine, Montréal, Fides, Collection du "Nénuphar", 1946, 189 p. Préface de Mgr Félix-Antoine Savard.

2. Etudes critiques

Bazin, René, L'auteur de Maria Chapdelaine, Louis Hémon, dans Revue des Deux Mondes, 1er oct. 1921, p. 528-554.

Bélanger, Ferdinand, Maria Chapdelaine, chef-d'oeuvre classique, dans L'Oeil, vol. 5, no 1, 15 août 1944, p. 19-27.

Dalbis, Louis-J., Le Bouclier canadien-français, Montréal, Déom, 1925, 246 p.

Desmarchais, Rex, Deux catégories d'écrivains, dans Revue dominicaine, vol. 48, no 2, oct. 1942, p. 150-158.

Gaboury, Placide, La structure romanesque dans l'oeuvre de Louis Hémon, dans Enseignement secondaire, vol. 45, no 4, sept.-oct. 1966, p. 185-201, no 5, déc. 1966, p. 216-242.

Grandpré, A. de, Maria Chapdelaine, dans Le Parler français, vol. 15, no 10, juin-juillet-août 1917, p. 433-449.

Hébert, Maurice, A propos de Maria Chapdelaine, dans Le Canada français, vol. 9, oct. 1922, p. 152-155.

Lamarche, M.-A., Retour sur Maria Chapdelaine, dans Ebauches critiques, s.l., s.é., 1930, p. 75-85.

Légaré, Romain, Maria Chapdelaine, dans Culture, vol. 8, no 4, déc. 1947, p. 490.

Le Goffic, Charles, Maria Chapdelaine, dans Larousse mensuel illustré, no 174, août 1921, p. 548-550.

McAndrew, Allan, Louis Hémon, sa vie et son oeuvre, Paris, Jouve, 1936, 256 p.

-----, Maria Chapdelaine chez elle, dans University of Toronto Quarterly, vol. 15, no 1, oct. 1945, p. 76-85.

Meloche, Suzanne, Maria Chapdelaine, dans Lectures, vol. 2, no 2, avril 1947, p. 122-124.

Montigny, Louvigny de, La revanche de Maria Chapdelaine, Montréal, A. C.-F., 1937, 210 p.

Osborne, W. F., The Qualities of Maria Chapdelaine, dans Queen's Quarterly, vol. 46, no 4, hiver 1939, p. 461-467.

Pagé, Pierre, Maria Chapdelaine: un problème franco-qubécois d'histoire littéraire, dans Revue d'histoire littéraire de la France, vol. 69, no 5, sept.-oct. 1969, p. 746-762.

Potvin, Damase, La vérité sur Maria Chapdelaine-Eva Bouchard, dans Liaison, vol. 4, no 31, janvier 1950, p. 39-42.

-----, Le roman d'un roman. Louis Hémon à Péribonka, Québec, Editions du Quartier Latin, 1951, 192 p.

-----, Louis Hémon à Québec, dans Revue de l'Université Laval, vol. 8, no 2, oct. 1953, p. 139-148.

Robidoux, R. et A. Renaud, Menaud, maître-draveur et Maria Chapdelaine, dans Le roman canadien-français du vingtième siècle, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, Collection "Visages des Lettres canadiennes", 1966, p. 30-43.

Saint-Germain, Clément, Louis Hémon, dans Lectures, vol. 8, no 6, fév. 1962, p. 163-164.

Schlumberger, Jean, Maria Chapdelaine, dans Nouvelle revue française, vol. 17, no 95, 1er août 1921, p. 212-214.

Stafford, William, L'auteur de Maria Chapdelaine: une personnalité évasive, dans Nouvelle revue canadienne, vol. 3, no 2, jan.-fév. 1954, p. 94-97.

Zieman, M.K., Origins of Maria Chapdelaine, dans Canadian Literature, vol. 20, printemps 1960, p. 41-53.

E. Félix-Antoine Savard¹

1. Oeuvre étudiée

Savard, Félix-Antoine, Menaud, maître-draveur, Montréal, Fides, Collection du "Nénuphar", 1944, 153 p.

¹ On consultera avec profit le répertoire de Soeur Thérèse-du-Carmel, Bibliographie analytique de l'oeuvre de Félix-Antoine Savard, Montréal, Fides, 1967, 229 p.

Savard, Félix-Antoine, Menaud, maître-draveur, Montréal, Fides, Collection du "Nénuphar", 1964, 149 p.

2. Etudes critiques

Basile, Jean, Menaud est une blessure de jeunesse, dans Le Devoir, vol. 56, no 240, 14 oct. 1965, p. 6.

Boutet, O., L'engagement du naturel dans notre culture, dans Action nationale, vol. 49, no 10, juin 1960, p. 868-876.

Brochu, André, Menaud ou l'impossible fête, dans Action nationale, vol. 56, no 3, nov. 1966, p. 266-291.

Charbonneau, Flavien, De Menaud à La Minuit, dans Relations, vol. 8, no 91, juillet 1948, p. 212-214.

-----, La portée sociale de l'oeuvre de Monseigneur Savard, dans Lectures, t. 9, sept. 1952, p. 5-11.

Charland, Roland, Qui est Savard?, dans Lectures, vol. 12, no 6-7, fév.-mars 1966, p. 139-144.

Daigneault, Yvon, Etude de la technique et de l'art romanesque de Menaud, maître-draveur, roman de Mgr Félix-Antoine Savard, thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 1967, vi-138 p.

Dantin, Louis, Menaud, maître-draveur, dans L'Avenir du Nord, vol. 42, no 44, 4 nov. 1938, p. 1-2.

Ethier-Blais, Jean, Le vol des oies sauvages, dans Etudes françaises, vol. 2, no 1, fév. 1966, p. 99-105.

Gauvreau, J.-M., L'abbé Félix-Antoine Savard, dans Notre Temps, vol. 3, no 22, 13 mars 1948, p. 1, 6.

Genest, Jean, Menaud, maître-draveur, dans Relations, vol. 4, no 45, août 1944, p. 223.

Goulet, Elie, Monseigneur Savard, un maître de notre littérature, dans Revue de l'Université Laval, vol. 6, no 8, avril 1952, p. 648-658.

Hébert, Maurice, Menaud, maître-draveur, dans Le Canada français, vol. 25, no 2, oct. 1937, p. 225-232, no 3, nov. 1937, p. 320-335.

Laurendeau, Arthur, Menaud, maître-draveur, dans Action nationale, vol. 11, no 4, avril 1938, p. 329-338.

Lavoie, Gilles, Le rythme et la mélodie de la phrase littéraire dans l'oeuvre de Mgr Félix-Antoine Savard. Essai de phonostylistique, Paris et Québec, Klincksieck et Presses de l'Université Laval, 1969, ix-169 p. (thèse, Université de Strasbourg, 1965).

Légaré, Romain, Littérature et climat de culture, dans Culture, vol. 3, no 2, juin 1942, p. 193-219.

Major, André, Félix-Antoine Savard, Montréal, Fides, Collection "Ecrivains canadiens d'aujourd'hui", no 6, 1968, 190 p.

Malette, Yvon, Menaud, maître-draveur et Maria Chapdelaine, dans Incidences, no 13, hiver 1968, p. 20-28.

Marie-Victorin, Frère, Menaud, maître-draveur devant la nature et les naturalistes, dans Annales de l'A.C.F.A.S., vol. 4, 1938, p. 335-352.

Monfils, Gérard, Le personnage de Menaud et la fatalité dans Menaud, maître-draveur, dans Incidences, no 13, hiver 1968, p. 13-19.

Pageau, René, J'ai rencontré l'auteur de Menaud, dans Action nationale, vol. 59, no 3, nov. 1969, p. 297-300.

Ricard, François, L'art de Félix-Antoine Savard dans Menaud, maître-draveur, thèse de maîtrise, Université McGill, 1968, 205 p.

Robidoux, R. et A. Renaud, Menaud, maître-draveur et Maria Chapdelaine, dans Le roman canadien-français du vingtième siècle, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, Collection "Visages des Lettres canadiennes", no 3, 1966, p. 30-43.

Roy-Hewitson, Lucille, Menaud, maître-draveur, un homme et son pays, dans Liberté, vol. 11, no 6, nov.-déc. 1969, p. 89-98.

Samson, Jean-Noël, F.-A. Savard, romancier, dans Lectures, vol. 42, no 6-7, fév.-mars 1966, p. 145-150.

Samson, Jean-Noël et Roland-M. Charland, Félix-Antoine Savard, Montréal, Fides, Dossiers de documentation sur la littérature canadienne-française, no 4, 1969, 65 p.

Valdombre (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), S'agirait-il d'un chef-d'oeuvre?, dans Pamphlets de Valdombre, vol. 1, no 9, août 1937, p. 376-395.

Vanasse, André, La notion de l'étranger dans la littérature canadienne, 3: Menaud ou le conflit de deux mentalités, dans Action nationale, vol. 55, no 4, déc. 1965, p. 484-488.

F. Germaine Guèvremont

1. Oeuvres étudiées

Guèvremont, Germaine, Le Survenant, Montréal, Fides, Collection du "Nénuphar", 1959, 198 p.

-----, Marie-Didace, Montréal, Fides, Collection du "Nénuphar", 1956, 210 p.

2. Etudes critiques

Argenteuil, René d', Germaine Guèvremont, dans Revue de l'Université Laval, vol. 19, no 6, fév. 1965, p. 586-587.

Bouffard, Odoric, Prose de chez nous, dans Enseignement secondaire, vol. 28, no 5, mai 1949, p. 382-386.

Charland, Roland-M., Germaine Guèvremont, Montréal, Fides, Dossiers de documentation sur la littérature canadienne-française, 1969, 56 p.

Courteau, Guy, Le Survenant, dans Relations, vol. 5, no 60, déc. 1945, p. 337-338.

Duhamel, Roger, Le Survenant, dans Action nationale, vol. 26, no 1, sept. 1945, p. 66.

Gaboury, Jeanne-Marie, Triomphe féminin. Deux romans de Germaine Guèvremont: Le Survenant et Marie-Didace, dans Lectures, vol. 4, no 2, mars 1948, p. 65-69.

Grignon, Claude-Henri, Germaine Guèvremont, dans Digeste français, vol. 23, no 138, 1951, p. 66-72.

Lafleur, Bruno, Le Survenant et Marie-Didace, dans Revue dominicaine, vol. 54, t. 1, jan. 1948, p. 5-19.

Lamarche, Gustave, Germaine Guèvremont, dans Liaison, vol. 3, no 25, mai 1949, p. 270-271.

Lamy, Jean-Paul, L'univers romanesque de Germaine Guèvremont, thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 1968, 151 p.

Laurendeau, Arthur, Essai pour situer un roman canadien, dans Action nationale, vol. 32, no 1, sept. 1948, p. 36-47.

Leclerc, Rita, Germaine Guèvremont, dans Lectures, vol. 4, no 1, sept. 1957, p. 19-20.

-----, Germaine Guèvremont, Montréal, Fides, Collection "Ecrivains canadiens d'aujourd'hui", no 1, 1963, 188 p.

Légaré, Romain, Le Survenant, dans Culture, vol. 6, no 4, déc. 1945, p. 503.

-----, Marie-Didace, dans Culture, vol. 9, no 1, mars 1948, p. 96-98.

-----, Marie-Didace, dans Culture, vol. 18, no 3, sept. 1957, p. 348-349.

O'Leary, Dostaler, Le roman canadien-français, Montréal, Cercle du Livre de France, 1954, p. 62-65.

Pinsonneault, Jean-Paul, Germaine Guèvremont, peintre de l'âme paysanne et poète terrien, dans Lectures, vol. 10, no 3, nov. 1953, p. 97-107.

Racicot, Paul-Emile, Marie-Didace, dans Relations, vol. 7, no 84, déc. 1947, p. 381.

Robidoux, R. et A. Renaud, Le Survenant et Marie-Didace, dans Le roman canadien-français du vingtième siècle, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, Collection "Visages des Lettres canadiennes", no 3, 1966, p. 49-57.

Rubinger, Catherine, Germaine Guèvremont: portrait de la femme dans le roman canadien-français, thèse de maîtrise, Université McGill, 1967, 112 p.

Saint-Pierre, A., Le Survenant, dans Revue dominicaine, vol. 51, t. 2, sept. 1945, p. 121-122.

SOMMAIRE DE LA THESE¹

Cette thèse consiste en une étude dialectique du héros romanesque ainsi que de la notion d'héroïsme dans quatre romans régionalistes québécois: Maria Chapdelaine de Louis Hémon, Menaud, maître-draveur de Félix-Antoine Savard, Le Survenant et Marie-Didace de Germaine Guèvremont.

Le but de notre travail était de faire une lecture de ces oeuvres, c'est-à-dire une analyse descriptive du héros romanesque à la lumière de certains concepts tirés d'un ouvrage encore mal connu, La théorie du roman, où Georges Lukacs définit l'univers du roman et qualifie le personnage romanesque d'"individu problématique". Nous avons utilisé les éléments les plus valables de sa méthode, mais il va sans dire que nous avons pris soin d'en adapter les postulats à la spécificité de chaque oeuvre. Nous nous proposons donc de montrer comment le héros fait l'unité du récit; il se place en son centre car il réunit dans une seule vision du monde les ordres de valeurs dégradés de deux modes de vie qui s'opposent: la culture du sol et le vagabondage. Et puisque, par extension, ces romans s'inscrivent dans une tradition littéraire issue du dix-neuvième siècle,

¹ Gérard Comeau, Le héros et la notion d'héroïsme dans quelques romans régionalistes canadiens du vingtième siècle, thèse de maîtrise présentée à l'École des études supérieures de l'Université d'Ottawa, 1972, xxv-167 p.

une tradition dont ils représentent l'aboutissement et, chose curieuse, la fin, nous nous proposons aussi d'éclairer ce paradoxe (Introduction).

Maria Chapdelaine est essentiellement une oeuvre d'apprentissage où le romancier renouvelle l'esthétique du genre régionaliste. Il place son héroïne dans une situation des plus complexes: d'une part, elle s'éveille à la beauté de la nature et à l'appel irrésistible de l'amour; de l'autre, la nature devient hostile et détruit à jamais son rêve. Maria se voit ainsi dans l'obligation de réconcilier son aliénation avec la nécessité de choisir une existence parmi des modes de vie chargés de toutes les contradictions du monde. Néanmoins elle transcende cette problématique lorsqu'elle décide de rejeter le choix qui s'impose à elle; elle retrouve l'essence même de sa rêverie et adhère consciemment à la beauté surabondante des choses (Chapitre I).

Menaud, maître-draveur est le roman de la fatalité, c'est-à-dire de l'idéalisme et de la révolte impuissante. Dès le début, le héros est voué à une fin tragique. Son drame, c'est d'entrevoir le danger de la dépossession qu'incarne l'empiètement progressif de l'étranger sur le domaine fondé par ses ancêtres; c'est aussi de savoir que la fidélité au passé, tant à la tradition des sédentaires qu'à celle des nomades, demeure le seul moyen efficace

d'éviter le suicide collectif; c'est enfin de se voir condamné à être seul. Dans cette transformation poétique de Maria Chapdelaine, où la nature joue une fois de plus le rôle d'une puissance inerte et maléfique, le personnage problématique prêche en vain le devoir de défendre le patrimoine. Mais bien que ses compatriotes refusent de se rallier à son projet -et c'est pourquoi il échoue-, Menaud a relié, ne fût-ce que d'une manière abstraite, deux grands ordres de valeurs; en dépit de son échec, sa conception nouvelle du monde l'a donc placé au centre de l'oeuvre (Chapitre II).

Dans Le Survenant, le récit est axé sur un événement insolite: la venue d'un étranger dans le monde conservateur et clos du Chenal du Moine. La présence du Survenant met en évidence la dégradation de cette société agricole dont la conscience de groupe est hautement fataliste et dont l'idéologie se réduit à une dichotomie entre l'agriculture et le vagabondage. Le Survenant, pour sa part, résout cette opposition car il participe activement à chacun de ces modes de vie; cette faculté inusuelle le transforme en un catalyseur et le situe au centre de l'oeuvre. Par contre, son refus de se conformer aux exigences de la société agricole en renonçant à sa liberté de mouvement suscite l'animosité de la collectivité. A la fin du roman, il doit donc affirmer

sa liberté et il quitte le Chenal du Moine pour ne pas se laisser absorber par la paysannerie (Chapitre III).

Marie-Didace s'articule d'abord sur ce roman antérieur et en reproduit intégralement la structure même. Le Survenant y est remplacé par l'Acayenne, qui devient rapidement le personnage central de l'oeuvre. Or l'héroïne s'intègre peu à peu à la société paysanne. Elle renonce à la liberté, dévoile son identité énigmatique et décrit son expérience antérieure; en conséquence, l'opposition de la collectivité se dissipe. L'intégration de l'Acayenne compromet l'existence même du roman. En l'absence de toute forme d'opposition, le langage et l'écriture deviennent banals: dès que l'héroïne cesse d'être problématique, le groupe retrouve ses préoccupations quotidiennes et le récit prend fin (Chapitre IV).

Après avoir postulé que l'intérêt et l'originalité de ces oeuvres tiennent à ce qu'elles s'écartent des conventions idéologiques et esthétiques du roman de la Fidélité, nous avons montré que la création de héros problématiques assure leur réussite en tant que romans. Mais si nous les replaçons ensuite à l'intérieur du genre, nous constatons, comme Marie-Didace nous le démontre, que le roman régionaliste était en voie d'extinction (Conclusion).